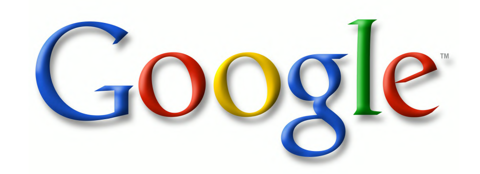
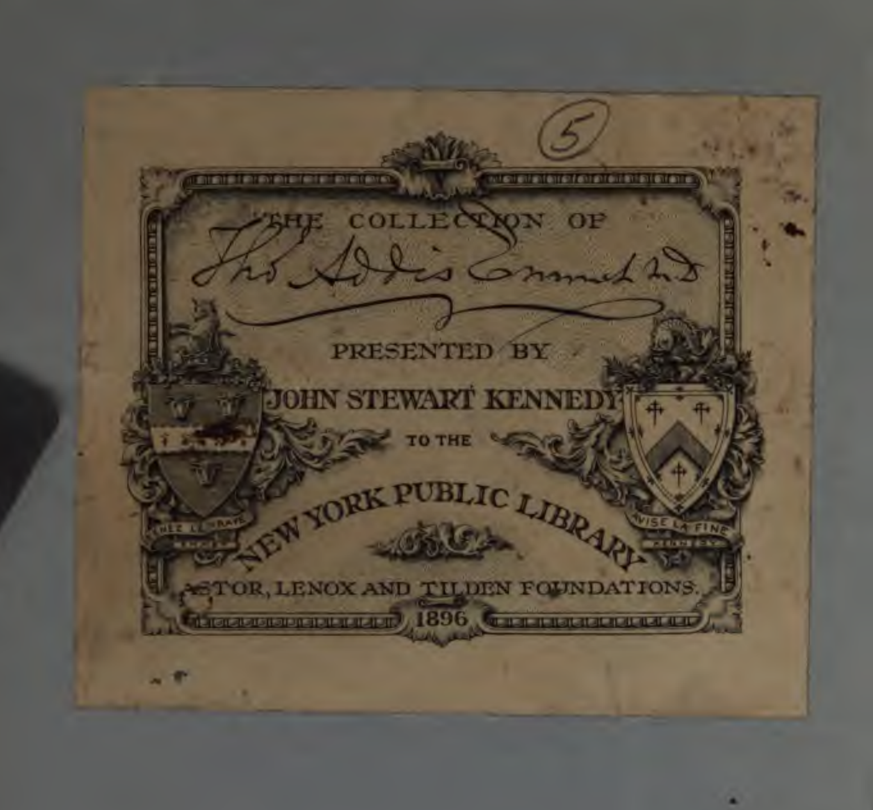

Google


(5)
THE COLLECTION OF
Thos. Addis Emmet M.D.
PRESENTED BY
JOHN STEWART KENNEDY
TO THE
NEW YORK PUBLIC LIBRARY
AVISE LA FINE
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.
1896



HISTOIRE

DU CANADA.

HISTOIRE

DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

TROISIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866


EMMET
COLLECTION

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſté faicte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans.—De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recollect de la Prouince de Paris.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI.

Auec Priuilege & Approbation.

|| *Hiſtoire de la conuerſion & bapteſme de Mecabau Montagnais, auec l'exhortation qu'il fit à ſa femme & à ſes enfans auant ſa mort.* 592

CHAPITRE XXXVII.

Vers la my Mars de l'an 1628 les Sauuages qui auoient hiuerné és enuirons de l'habitation, commencerent à s'approcher d'icelle à cauſe des neiges qui ſe fondoient comme les riuieres, les glaces qui ſe detachoient partout des bords, qui rendoient la nauigation perilleuſe, c'eſt ce qui les fit paſſer, & aduancer peur de plus grandes incommoditez. Le Sauuage Mecabau, autrement appellé par les François Martin, que i'ay autrefois fort cogneu comme bon amy, & pour ſes petites reuerances qu'il vouloit faire à la Françoiſe, ſe cabana aſſez proche de noſtre Conuent, d'où il venoit ſouuent viſiter nos Religieux & les R.R. P.P. Ieſuites qui eſtoient fort ayſe de ſa compagnie, car par le moyen de ſon entretien on apprenoit touſiours quelque choſe de la langue. Or il aduint que le R. P. Maſſe Ieſuite (encore nouueau dans la langue) luy voulan * dire quelque choſe en Montagnais, luy dit tout autrement de ſa penſée, certains mots qui ſignifioient, donne-moy ton ame, auſſi bien
|| mourras-tu bientoſt: ce qui eſtonna fort le Sauuage, qui luy repartit, comment le ſçay-tu, ce que 593
n'entendant pas le P. Maſſe il continua touſiours ſa premiere pointe, qui faſcha à la fin aucunement le Sauuage & le porta à luy dire leur diction ordinaire,

tu n'as point d'efprit, puis feignit s'en aller mefcontant, ce qu'apperceuant le R. P. Maffe, changea de difcours & luy fift prefent d'une efcuellée de poix, qu'il accepta volontiers & l'emporta à fa cabane, d'où il reuint à noftre Conuent, pendant que fes enfans les firent cuire dans un chaudron fur le feu.

Eftant chez nous il s'adreffa au P. Iofeph & luy conta le pourparler qu'il auoit eu auec le R. P. Maffe luy difant, mon fils (car ainfi appelloit-il le Pere Iofeph,) ie viens de voir le P. Maffe, ie croy qu'il eft plus vieux que moy & fi n'a point d'efprit, car il m'a demandé par plufieurs fois mon ame, & me pronoftique que ie mourray bien toft. Il me femble neantmoins que ie mange encore bien, & que i'ay de fort bonnes iambes, & d'où viendroit donc que ie mouruffe fi-toft, finon que luy mefme me vouluft fairemourir. Le Pere Iofeph luy dit, tu monftre bien toy mefme que tu as bien peu d'efprit d'auoir fi mauuaife opinion de perfonnes qui te cheriffent egallement comme nous. Tu dis vray, dit-il, car il m'a donné une efculée * de poix que i'ay donnée à cuire à ma cabane pour mes enfans & pour moy, & ayant fceu du Pere Iofeph que le Pere Maffe ne l'auoit interrogé que pour
594 s'inftruire de || la langue, qu'il n'entendoit pas encore, il s'en retourna à fa cabane pour manger de fes poix, qu'il trouua amers comme aloés, & n'y pû apporter remede.

Or pour ce que le mal-heur de l'hiftoire ou pluftot bon-heur, puis qu'elle luy caufa fon falut, vint de la falleté dont ils ufent à l'apreft de leurs viandes, il faut que ie vous die qu'ils ne nettoyent rien de ce qu'ils

mettent au pot, s'ils ont un gros poiſſon ou un morceau de viande à couper ils mettent gentiment le pied deſſus, & le coupent pour la chaudiere, ſans rien lauer, fuſt-il fort ſalle, moiſi ou pourry, comme i'ay dit ailleurs. Ils en firent de meſme des poix du Pere Maſſe, ords au poſſible, d'alun, de noix de galle & couperoſe, qui par meſgard s'eſtoient meslez parmy d'une compoſition d'ancre,* mais qui rendirent les poix ſi extremement noirs & mauuais, qu'il fut impoſſible d'en pouuoir manger, ny le pere ny les enfans, ny meſme les chiens, dont un mourut pour en auoir mangé d'un reſte que le pere auoit ietté en terre, & luy-meſme en fut extremement malade, pour y auoir gouſté, & ſes enfans encor plus, de quoy il s'alla plaindre au Pere Ioſeph, luy diſant: Mon fils, il eſt vray que le Pere Maſſe n'a point d'eſprit de m'auoir voulu faire mourir, il m'a demandé mon ame, c'eſt à dire qu'il deſiroit que ie mouruſſe, dont ie m'eſtonne d'autant plus que ie ne luy ay iamais faict de deſplaiſir. Il m'a donné des poix qui ne valent rien &
|| nous ont rendus, moy & mes enfans iuſques à l'ex- 595
tremité, i'y ay mis de la viande, pour en oſter le mauuais gouſt, & ils n'en ont pas eſté meilleurs, i'ay tout ietté aux chiens dont l'un eſt des-ia mort & ne ſçay que deuiendront les autres, voy donc, mon fils, le mal que l'on nous veut, & y apporte du remede.

Le Pere Ioſeph bien eſtonné du diſcours de ce barbare, taſcha de le conſoler au mieux qu'il peut, & partit en meſme temps pour aller trouuer le Pere Maſſe, auquel il conta l'effect des poix, qui fut bien esbahy, ce fut ſe bon Pere, car il croyoit auoir faict une œuure

de grande charité en faiſant ce preſent, mais ayant mené le Pere Ioſeph au baril où il les auoit pris, il s'y trouua tant de drogues, que l'on ne douta plus de la malignité des poix & fut contrainct d'aduoüer que le mal en venoit de là, mais pour ce qui eſtoit d'auoir demandé l'ame de ce pauure homme, c'eſt à dire ſa mort, le bon Pere aſſeura, comme il eſt tres-certain, qu'il ne penſoit pas luy tenir ce langage là & que cela luy deuoit eſtre pardonné, comme n'eſtant pas encore aſſez inſtruict en leur langue. Ie peux ſouuent manquer & dire une choſe pour une autre en ces commencemens, dit-il au Pere Ioſeph, & partant ie vous ſupplie d'appaiſer ce barbare & conſiderer que ce que ie me hazarde de leur parler n'eſt que pour les inſtruire en m'apprenant touſiours, ce qui ne ſe peut faire ſans faute.

596 || Le Pere Ioſeph ayant ſceu comme la choſe s'eſtoit paſſée, retourna à ſon Sauuage, lequel il pria de croire que le tout s'eſtoit faict ſans deſſein de l'offencer, & qu'au contraire le Pere Maſſe l'aymoit tendrement comme ſon frere, & bien marry de ce mal-heureux accident, qu'il eut voulu rachepter pour beaucoup, s'il eut eſté à ſon pouuoir, mais que la faute eſtant faicte il la deuoit pardonner quand bien il y auroit eu de la negligence du Pere * à nettoyer ces poix. Le barbare luy repartit que c'eſtoient toutes excuſes, & qu'il l'auoit voulu aſſeurement faire mourir, & pour choſe qu'on luy pû dire du contraire on ne luy pû iamais oſter cela de l'eſprit, & coëffé de ceſte mauuaiſe opinion il partit pour les Montagnais, vers les quartiers du Cap de Tourmente, où à peine fut-il arriué

qu'il tomba griefuement malade, ce qui le contraignit d'auoir recours aux François qui se trouuerent là pour en receuoir quelque soulagement ou remede à son mal, mais pour soin qu'on en prit on ne le pû guerir ny remettre en santé. Le sieur Faucher qui estoit là Capitaine, luy fist donner du vin d'Espagne & de l'eau de vie pour le remettre en force, & voir si ces remedes extraordinaires luy seruiroient mieux que d'autres drogues plus ordinaires, mais rien ne le pû soulager, de quoy ces bons François estoient fort marris, pour l'auoir tousiours veu fort affectionné à leur endroit.

|| A la fin ce bon homme, qui conseruoit en son 597
cœur le desir d'estre Chrestien depuis un long temps sans l'auoir absolument declaré le manifesta lors, & dit qu'il vouloit aller retrouuer le Pere Ioseph pour estre baptizé, & pour ce les pria de luy prester un canot, ce que fist le sieur Faucher apres l'auoir supplié de demeurer là à cause de sa grande faiblesse, & pour les glaces qui pourroient offencer son canot des-ia fort despery & le perdre en suitte, mais cette priere fut inutile.

Car il auoit une telle apprehension de mourir sans auoir receu le baptesme, que la mesme apprehension estoit capable de l'enuoyer au tombeau, si on ne luy eust donné contentement. Il s'embarqua donc auec ses deux fils, l'un aagé de 17. à 18. ans, & l'autre de 12. à 13. & arriuerent tout d'une Marée proche Kebec, en un endroit où la riuiere portoit, & là ils deschargerent leur pere sur la glace, puis ayant caché leur canot dans les bois, l'un d'eux vint en nostre Conuent

aduertir que leur pere ſe mouroit, & ſupplioit le Pere Ioſeph de l'aller baptizer auparauant, d'autant qu'il le deſiroit à toute inſtance. Ce qu'entendant le Pere Ioſeph plein de zele, priſt un peu de vin pour le malade, & s'en alla promptement au deuant de luy qu'il trouua en deuoir de ſe faire trainer vers noſtre Conuent par l'un de ſes fils. Si toſt qu'il apperceut le P. Ioſeph, il luy crya de loin, mon fils ie te viens voir pour eſtre baptizé, car ie croy que ie m'en vay mou-
598 rir. || Tu m'as touſiours promis que tu me baptizerois ſi ie tombois malade, & tu vois l'eſtat auquel ie ſuis à preſent comme d'un homme qui n'a preſque plus de vie.

Le Pere Ioſeph attendry des parolles de ce pauure vieillard, luy dit : Mon Pere ie ſuis marry de ta maladie, & me reſiouy fort de ton bon deſir, ſçache que ie feray pour toy tout ce qu'il me ſera poſſible, & te nourriray comme l'un de mes freres ; mais pour ce qui eſt du Sainct Bapteſme, comme la choſe eſt en ſoy de grande importance il faut auſſi y apporter une grande diſpoſition, & me promettre qu'au cas que Dieu te rende la ſanté, que tu ne retourneras plus à ton ancienne vie paſſée, & te feras plus amplement inſtruire pour viure à l'aduenir en homme de bien, & bon Chreſtien, ce qu'il promit.

Alors ledit Pere faiſant office de Charité & d'hoſpitalité, le priſt par la main, & l'ayda à conduire en noſtre Conuent, où on luy diſpoſa un grabat dans l'une des chambres, plus commode, & y fut traicté & penſé * par nos Religieux au mieux qu'il leur fut poſſible, pendant cinq iours que la fieure continuë luy

dura auec des conuulfions fort eftranges. Le Chirurgien des François le vint voir, & luy fift auffi tout ce qu'il pû, mais comme ces gens-là ne fe gouuernent pas à noftre mode, l'on auoit beaucoup de peine autour de luy, & si il vouloit qu'il y eut toufiours quelque Religieux peur de mourir fans le Baptefme qu'on differoit luy donner pretextant || l'apparence d'une 599
prochaine guerifon, qui trompa nos freres.

I'ay admiré la ferueur & deuotion de ce bon homme pendant fa maladie, car de nos Religieux m'ont affeuré qu'il proferoit tous les iours plus de cent fois les Saincts noms de *Iefus Maria*, & demandoit continuellement d'eftre enrollé foubs l'eftendart des enfans de Dieu, iufques à un certain iour qu'il dit au P. Iofeph: Mon fils ie penfe que tu me veux laiffer mourir fans Baptefme, & as oublié la promeffe que tu m'auois faicte de me baptizer quand i'y ferois difpofé, quelle plus grande difpofition defire-tu de moy, que de faire tout ce que tu veux, & croire tout ce que tu crois, dans laquelle croyance ie veux viure & mourir. Mon mal fe rangrege, prend garde à moy, & que par ta faute ie ne fois priué du Paradis, pour ce que tes remifes me mettent dans un hazard de perdition.

Là-deffus le Pere luy dit qu'affeurement il le baptizeroit auant mourir, & qu'il n'euft point de crainte & que ce qui l'auoit obligé à ces remifes eftoit outre l'efperance de fa guerifon, qu'il vint auec le temps à retourner à fes fuperftitions, & oublier le deuoir de Chreftien, comme il feroit facile à ceux qui ne feroient pas deuëment inftruicts viuans parmy vous autres. A quoy le Sauuage repartit: Mon fils, il eft vray qu'il eft

bien difficile de pouuoir viure parmy nous en bon
Chreſtien, veu que les François meſme * qui y vien-
600 nent hyuerner ny * viuent point comme || vous, mais
ſçache que tu ne feras pas en peine de m'y voir plus,
car ie me meurs & n'en peu plus, une choſe ay-ie en-
core à te prier de me faire enterrer dans ton Cimetiere
auprés de Monſieur Hebert, car ie ne veux pas eſtre
mis auec ceux de ma Nation, quoy que ie les ayme
bien, mais eſtant baptizé il me ſemble que ie dois
eſtre mis auec ceux qui le ſont, mes enfans n'en ſe-
ront point faſchés, d'autant que ie leur diray en leur
faiſant ſçauoir ma derniere volonté, de laquelle ie
crois qu'ils feront eſtat.

Le Pere le voyant perſeuerer dans une ſi ferme re-
ſolution de ſon ſalut, luy accorda ſa demande, & le
baptiza pendant une conuulſion qui luy arriua toſt
apres, laquelle fut telle qu'il eut opinion qu'elle l'em-
porteroit : Neantmoins il reuint à ſoy, & ayant de-
mandé le Bapteſme, il luy fut dit qu'il venoit d'eſtre
baptizé, ce que tous luy teſmoignerent, & meſme l'un
de ſes enfans qui eſtoit là preſent, de quoy il ſe monſ-
tra tres-ſatisfaict par ces paroles, diſant, *Ieſus Maria*,
ie ſuis bien content & ne me ſoucie plus de mourir
puiſque ie ſuis Chreſtien, & puis diſoit par fois Ieſus
prend-moy à preſent, ce qui donnoit de la deuotion
aux plus indeuots meſmes qui admiroient ces paroles.

Peu de temps apres arriuerent trois Sauuages, Na-
pagabiſcou ſon gendre, un de leur Medecin, * auec un
autre de leurs amis. Si toſt qu'ils furent entrez le Me-
601 decin demanda au || malade combien de iours il y
auoit qu'il eſtoit dans ces langueurs, l'autre luy reſ-

pondit quatre, puis le Medecin le prenant par la main la regarda, & dit qu'il cognoiſſoit par icelle qu'un homme luy auoit donné le coup de mort, mais que s'il vouloit permettre qu'il le chantaſt, qu'il le rendroit bien toſt guery, ce que le malade ne voulut permettre diſant qu'eſtant à preſent baptizé, cela ne ſe deuoit plus faire, ce que luy confirma Napagabiſcou ſon gendre, auſſi Chreſtien, & le loüa de s'eſtre fait baptizer, & de ne ſouffrir plus ces importuns Chanteurs qui ne clabaudent que pour leurs intereſts.

Neantmoins le malade fut porté de curioſité de ſçauoir du Medecin comment il cognoiſſoit qu'un homme le faiſoit mourir, confeſſant qu'on luy auoit donné à manger quelque choſe qui ne valoit rien, nottez ſans nommer le P. Maſſe, car nos Religieux luy auoient deffendu, le Medecin dit qu'il le voyoit fort bien en ſa main. On luy demande de quelle Nation eſtoit celuy qui auoit donné le mal: il repart des Etechemins (qui eſt une Nation du coſté du Sud de l'habitation & aſſez esloigné dans les terres). On l'interroge comment cela s'eſtoit pû faire, puis qu'il y auoit plus de deux ans qu'on n'en auoit veu aucun en ces quartiers. Il dit qu'il eſtoit venu la nuict, & qu'ayant trouué Mecabau endormy qu'il luy auoit mis une pierre dans le corps, laquelle luy cauſoit ce mal, & le feroit mourir ſi on ne luy oſtoit || à force de ſouffler. Cela appreſta 602
un peu à rire à nos Religieux, qui luy dirent qu'il eſtoit un manifeſte trompeur, & ne ſçauoit ce qu'il vouloit dire.

Mais comme il vit qu'on donnoit à manger à ce malade, il changea de notte, & dit à noſtre Frere Ger-

uais qui en eſtoit l'infirmier, ne vois-tu pas bien que tu n'as point d'eſprit de donner à manger à cet homme qui n'a point d'appetit, & que quand on eſt malade on ne ſçauroit manger, & qu'il faut attendre que l'on ſoit guery & en appetit. Ie ne ſçay ſi ce Medecin auoit appris les maximes des Egyptiens & des Italiens, qui donnent aux malades le pain & les viandes à l'once, mais il eſtoit un peu bien rigide, ce qui me faiſt derechef deplorer la miſere de leurs pauures malades, qui meurent ſouuent faute d'un peu de douceurs pour les remettre en appetit.

I'ay dit en quelque endroit que la vengeance & le ſoupçon en cas de maladie eſt fort naturelle & attachée de pere en fils à nos Sauuages. Mecabau qui ne pouuoit oublier ſes poix en conta l'hiſtoire (à noſtre inſceu) au Medecin, & à ſon compagnon, qui en furent fort ſcandaliſez, & ſortirent de noſtre Conuent tout en cholere pour l'aller dire à leurs femmes, leſquelles en conceurent une telle auerſion contre les R.R. P.P. Ieſuites qu'elles depeſcherent en meſme temps un canot à Tadouſſac, & un autre aux trois riuieres pour en donner aduis à tous ceux de leur Nation, qu'elles
603 coniurerent de ſe don- || ner de garde puis que des-ia ils auoient faiſt mourir le pauure Mecabau. Qui fut bien eſtonné ce furent nos pauures Religieux, qui eurent auſſi toſt aduis de ce mauuais trafic. Ils en tancerent fort ce pauure baptizé, ils le reprirent de n'auoir encore quitté cette mauuaiſe opinion, comme ils l'en auoient des-ia par pluſieurs fois prié. Que faut il donc que ie faſſe, leur dit-il, eſt-il pas vray qu'ils m'ont donné des poix qui ne valoient rien, dont ie

ſuis malade & preſt à mourir pour en auoir mangé. On luy dit que ſa maladie ne venoit pas de là, & que c'eſtoit pour auoir trop trauaillé, & eſtre trop vieux. Il eſt vray, dit-il, que ie ſuis bien vieux, & que ie ne puis pas touſiours viure, mais qu'eſt-il donc queſtion de faire pour vous contenter? Il faut, dit le Pere Ioſeph, que tu efface de ton eſprit toutes les mauuaiſes penſées que tu as contre les Peres Ieſuites, & que tu renuoye querir ces deux de ta Nation, à qui tu les a dites pour leur teſmoigner du contraire, ce qu'il promit, mais auec bien de la peine, car il ne vouloit pas ſe deſdire.

Les hommes eſtans arriuez, il les pria de ne point croire ce qu'il leur auoit dit des Peres Ieſuites, & qu'ils eſtoient de bonnes perſonnes, & partant qu'ils renuoyaſſent à Tadouſſac, & aux trois riuieres dire la meſme choſe, ce qu'ils promirent moyennant quelque petit preſent, car entr'eux comme en Turquie les preſens ont un grand pouuoir.

|| Le gendre eſtant de retour, le malade luy dit 604
qu'il ſe ſentoit bien mal, & qu'il leur vouloit dire ſes dernieres volontez, & partant que l'on fit venir ſa femme & ſes enfans, ce qui fut promptement executé. Eſtant arriuez, il les fit mettre autour de luy, & ſe tournant vers ſon gendre, il luy dit: Napagabiſcou, tu és mon gendre que i'ay touſiours fort aymé dés que tu eſtois petit garçon, & pour cela ie t'ay donné ma fille que tu as auſſi touſiours aima *, tu n'as guere diſputé auec elle, car elle t'aymee * bien auſſi, deffuncte ma femme qui eſtoit ſa mere, m'aymoit bien auſſi, & moy elle. C'eſt pourquoy ie vous recommande

de vous bien aymer, cela n'eſt pas bien quand on querelle l'un contre l'autre, car perſonne n'en peut eſtre edifié ny content. Aime bien auſſi tes enfans, tes freres & tes ſœurs qui ſont mes enfans, auſſi ta bellemere, qui eſt à preſent ma femme, quand ils auront neceſſité ne les abandonne point, donne-leur touſiours de la chair & du poiſſon quand tu en auras.

Ne ſois point querelleur auec les autres, ny porteur
de mauuaiſes nouuelles, & pour ce faire ne hante
point ton oncle Carommiſit, car c'eſt un quereleur,
ne va point en ſa cabane, ny auec ceux qui ſont comme
luy. Mais ayme les François & va touſiours auec
eux, particulierement auec le Pere Ioſeph, & ceux qui
ſont habillez comme luy, car tu és baptizé auſſi bien
que moy. Il faut que tu les aymes plus que les autres
605 puis qu'il * t'ont || baptizé, quand tu auras de la
viande, & du poiſſon, tu leur en donneras, & ne les
abandonneras point. Ayme auſſi les Peres Ieſuites, &
oubly ce que ie t'en ay dit. Ayme auſſi Monſieur du
Pont, Monſieur de Champlain, Madame Hebert, &
ſon gendre, & tous les autres François qui ſont bons,
& ne va point auec les meſchans. Ne te faſche point
quand ie feray mort, il nous faut tous mourir & partir
de ce pays icy, & ne ſçauons quand. A quoy reſpondit
le gendre, ie feray tout ce que tu m'as dit, mon
pere, & puis ſe teut, car ils n'ont pas grand reſponce.

Puis le malade s'adreſſant à ſes enfans qui eſtoient là pleurants, dit à ſon fils aiſné: Matchounon (ainſi s'appelloit-il) ſois touſiours bon garçon, & ayme bien tes freres, & tes ſœurs, ne ſois point pareſſeux, car tu és bon chaſſeur, & bon peſcheur, & ne ſois point auſſi

querelleur, demeure auec ton beau-frere, & toy & tous tes freres & ſœurs, viuez bien en paix, ne va point à la cabane de ton oncle Carommiſit, car c'eſt un querelleur. Si tu veux demeurer auec le Pere Ioſeph ie le veux bien, il te baptizera, & tous tes freres, & croy ce qu'il dira, mais pourtant ne va point en France, car peut eſtre que tu y mourrois, que tes freres n'y aillent point auſſi. Pour demeurer icy auec luy ie le veux bien. Ie luy ay promis ton petit frere Chippe Abenau, s'il le veut auoir donne-luy, mais qu'il n'aille point en France, comme ie ven * de dire.

|| Voicy comme il luy enſeigne de prendre une fille 606
honneſte. Quand tu te marieras prens une fille qui ne ſoit point pareſſeuſe ny coureuſe, ayme-la bien, & tes enfans, n'en prens point d'autres de ſon viuant, ne te faſche point contre elle, ne la chaſſe point, ayme touſiours tous les François, & les aſſiſte de chair, & de poiſſon quand tu en auras, & de l'anguille au temps de la peſche, que tu donneras au Pere Ioſeph & à ſes Freres, afin qu'ils n'ayent point de faim. Ne te faſche point quand ie ſeray mort. Le Pere Ioſeph me donnera un drap pour m'enſeuelir, & m'enterrera aupres de Monſieur Hebert, ne t'en faſche point. A tout cela le fils luy reſpondit de meſme que le gendre, mon pere ie feray tout ce que tu m'as dit, & le mettent en effet, car ils ont en grande veneration les dernieres paroles de leur pere & mere, plus que toutes les autres qu'ils leur ont dites de leur viuant, en quoy ils ſont imitez de tous les bons Chreſtiens, pour ce que les dernieres paroles ſont ordinairement les plus energiques & ſalutaires.

Le pauure Mecabau fit la mesme exhortation à tous ses autres enfans, les uns apres les autres, par lesquelles il leur recommandoit particulierement la paix & l'amitié, qui estoit tout ce que sainct Iean recommanda à ses Disciples auant sa mort, disant qu'en ce seul commandement d'aymer l'un l'autre, ils accompliroient toute la Loy. Puis s'adressant au Pere Ioseph,
607 & à tous ses Religieux || il luy dit: Pere Ioseph mon fils, ie te remercie de ce que tu m'as baptizé, & m'as souuent donné à manger, & à tous mes enfans, ayme-les aussi comme tu m'as aymé ie t'en prie. Quand ils auront faim donne leur à manger, & si tu n'y és pas, tu diras à tes freres qu'ils leur en donnent. Ie t'ay tousiours bien aimé, voylà pourquoy ie te donne mon petit garçon Chippe Abenau, ayme-le, & tous mes enfans, baptize-les, mais ie te prie qu'ils n'aillent point en France, tu as bien entendu tout ce que ie leur ay dit, ie veux qu'ils le facent, & se tournant vers Frere Geruais, il luy dit, Frere Geruais ayme bien aussi mes enfans, si tu veux aller Hyuerner, pour apprendre la langue, va demeurer auec eux, ils auront soin de toy. Quand le Pere Ioseph sera mort tu diras à tes autres Freres qui viendront, qu'ils ayment bien mes enfans.

Lors le Pere Ioseph luy dit, ie suis bien edifié de tes paroles, par lesquelles tu monstre que tu as de l'amitié, & de l'esprit, mais ie suis estonné que tu deffends à tes enfans d'aller en France, où il y fait si beau viure, ie te promets bien que ie les aymeray, & assisteray de tout mon pouuoir, mais pour le Chippe Abenau que tu m'as donné, ie serois bien ayse de le conduire en France, auec le petit Louys, fils de Choumin,

à quoy il ne voulut iamais consentir, à cause qu'il y en estoit || mort quelqu'uns de leur Nation. Puis il faict 608
son Testament, en recommandant à ses enfans d'aymer aussi leur belle-mere, qui ne s'estoit pû là trouuer; & comme il estoit de son naturel fort iouial, leuant les yeux, ça dit il, où est la mort, elle ne vient point.

Mais on luy dit apres, Mecabau vous auez eu raison d'exhorter vos enfans, & de mespriser la mort, vous sentant bien auec Dieu; neantmoins il y a encore une chose que vous auez oublié, de leur enioindre payer à Monsieur Corneille, ce que luy deuez (c'estoit le Commis de la traite), car on doit payer ses creanciers, comme nous auons dit, ou donner charge qu'il se fasse payer. Vous n'auez point d'esprit, respondit-il, ne sçauez-vous pas bien qu'il a tant gaigné auec moy, & que ie luy ay donné tant de testes & de langues d'eslan, & des anguilles à foison, lors que ie faisois la pesche, c'est au moins qu'il me donne ce que ie luy dois. Si ie retourne en conualescence ie le payeray, mais si ie meurs ie ne tueray plus de castors pour luy satisfaire, & n'entend point laisser debtes à mes enfans. Et comme on luy eut dit qu'il n'y auoit que 20. castors à payer, Ce n'est pas beaucoup, dit-il, c'est pourquoy il luy sera plus facile de me les quitter, car il est assez riche, & nous pauures.

Le lendemain matin sa femme le vint voir, faschée de ce qu'il vouloit estre en- || terré au Cimetiere, & 609
pria ses enfans de le mener à sa cabane, pour estre enterré auec ceux de sa Nation, car elle ne pouuoit souffrir pour la mesme raison qu'il mourut en nostre maison. Ce bon homme refusoit fort & ferme de sortir,

car il n'oſoit deſobliger nos Religieux, qui le prioient de demeurer, mais à la fin il fut tellement perſuadé qu'il fut contrainct de ſe laiſſer conduire à ſa cabane, diſant qu'on luy auoit aſſeuré qu'il n'importoit où l'on mourut pourueu que l'ame fuſt ſauuée, & ainſi partit noſtre malade conduit ſur une traine par ſa petite fille.

Nos Religieux neantmoins ne l'abandonnerent point, car ils l'alloient ſouuent voir pour l'exhorter à la perſeuerance, mais comme il arriua que le Pirotois, & pluſieurs de ſes amis l'allerent viſiter pour le diuertir par quelque chanterie, le malade leur ſouffrit, & chanta auec eux, non à deſſein de gueriſon, mais pour leur complaire, ce que ſçachant les François, firent courre le bruit qu'il eſtoit retourné à ſes ſuperſtitions paſſées, en quoy ils ſe trompoient, car à ce faux bruit le Pere Ioſeph y fut qui le trouua touſiours dans ſa premiere deuotion, & n'auoit chanté que pour complaire aux autres, car l'ayant interrogé il proteſta qu'il vouloit viure & mourir en bon Chreſtien, & dans noſtre croyance comme il auoit promis au Sainct Bapteſme. On luy oyoit auſſi ſouuent dire
610 ces mots || Ieſus Maria, Chouerimit egoke ſadguitan, qui ſignifie en François, Ieſus Maria ayez pitié de moy & ie vous aymeray.

Et comme la maladie s'alloit rengregeant il perdit peu à peu la parole, & mourut en noſtre Seigneur pour viure en Paradis, comme pieuſement nous pouuons croire. Il fut enſeuely dans le drap que nos Religieux luy auoient donné, puis enterré au Cimetiere de ceux de ſa Nation, proche le iardin qu'on appelle du Pere

Denys, pour le contentement de ses parens, qui autrement n'eussent point vescu en paix.

Des Missions & fruicts des Freres Mineurs en toutes les principales parties du monde, & d'un Religieux Dominicain venant actuellement de la grande ville de Goa, capitale des Indes Orientales.

CHAPITRE XXXVIII.

Si nos Freres qui sont à present deuant Dieu, & ceux qui restent en tres-grand nombre dans toutes les parties de la terre habitable, estoient blasmables en quelque chose, ce seroit pour auoir esté trop retenus, & n'auoir descrites leurs sainctes actions, & les grands fruicts qu'ils ont faits & font actuel- || lement en l'E- 611
glise de Nostre Seigneur, qui eussent seruy pour nostre exemple & edification; mais comme leur sentiment a esté bon & ne cherchent que l'honneur de la gloire de Dieu, ils se contentent de bien faire sans se soucier des vaines loüanges du monde, de maniere que si nous sçauons quelque chose d'eux, ça * esté plustost par autruy que par eux mesmes, car ils ne se sont iamais amusez à faire des Relations annuelles, qui ne sont pour l'ordinaire que redites, & un desguisement de Rhetoriciens, autant plein de fueilles que de fruicts.

Nos pauures Religieux ont esté en effet des ames choisies de Dieu pour le salut des peuples, ont peu parlé, moins escrit, & beaucoup operé, car le vray ser-

uiteur de Dieu, en operant, patiſſant, & ſouffrant, non plus qu'en ioüiſſant, n'a que la ſeule voix de l'agneau à l'imitation du vray agneau Ieſus Chriſt, ouy & non. Leur vie & leurs actions ſont vrayement admirables & comme parfun tres-odoriferant deuant Dieu, mais la recompence qu'ils en attendent eſt au delà de tout eſpoir humain, puis qu'un Dieu ſi bon ne peut petitement remunerer, donnant dés ce monde le centuple, & apres la mort, la vie eternelle. La vertu porte touſiours ſon prix, & n'y a rien qui gaigne tant les cœurs que la douceur, & le bon exemple, & particulierement entre les Infidelles le meſpris de l'honneur, & des richeſſes, qu'ils admirent entre toutes les actions de vertu plus difficiles, pour ce que naturelle-
612 ment || l'homme eſt porté d'en auoir, & de fuyr la diſette, & le meſpris le plus qu'il peut, & il eſt vrayſemblable que cette pauureté volontaire & le meſpris de l'honneur & des richeſſes de la terre, eſt un tres-puiſſant moyen pour terraſſer Satan, & luy faire laſcher priſe des ames qu'il traine dans la perdition, & c'eſt en cette vertu principalement, que nos Saincts Freres ſe ſont faits admirer entre tous les Religieux qui ont paſſé depuis eux en ces terres Infidelles pour les acquerir à Dieu.

Pluſieurs s'eſtoient imaginez que le monde ſe conuertiſſoit pluſtoſt par la ſcience des Doctes, que par la bonne vie des ſimples, & c'eſt en quoy ils ſe ſont trompez, car encor bien que l'un & l'autre ſoit neceſſaire, de peu ſert le diſcours docte & eloquent ſans l'exemple de vertu. Noſtre Seraphique P. S. François ſouloit dire aux Predicateurs de ſon Ordre qui ſem-

bloient auoir quelque vanité de leur ſcience & du fruict de leur Predication : Ne vous enflez point, Predicateurs, de ce que le monde ſe conuertit à Dieu par vos predications, car mes ſimples Freres conuertiſſent auſſi par leurs prieres & bon exemple, qui eſt la Predication que principalement ie deſire & ſouhaite à tous mes Freres.

Il appelloit ſimples Freres ceux qui par humilité refuſant la Preſtriſe, deſiroient eſtre Freres Layz, qu'il appelloit par excellence les Cheualiers de ſa table ronde, & les meres de la S. Religion, qu'il careſſoit & embraſſoit amoureuſement & paternellement, d'autant plus volontiers qu'il ſçauoit le dire de David
|| eſtre veritable, qu'il vaut beaucoup mieux eſtre le 613
plus petit en la maiſon de Dieu, que le plus grand en la maiſon des pecheurs, car la Preſtriſe eſt un eſtat qui requiert une ſi grande perfection, que Sainct François par humilité ne l'a iamais voulu eſtre, & ſes premiers compagnons, qui eſtoient tous gentils-hommes & lettrez, n'aſpirerent au Sacerdoce, ains choiſirent eſtre frere * Layz par humilité comme ont eu fait beaucoup d'autres Saincts perſonnage *, qui s'en iugoient indignes, tellement qu'au ſiecle d'or de noſtre Sacré Ordre, à peine ſe trouuoit-il des Religieux qui vouluſſent eſtre Preſtres, & ce grand Anacorette Pacomeüs, ayant iuſques au nombre de 1400. Religieux en ſon Monaſtere, ne voulut iamais permettre qu'aucun fut *in ſacris*, pour maintenir l'humilité en ſa maiſon, & euiter le meſpris de ceux qui ſe picquent de vanité, car un Preſtre d'un village voiſin leur venoit adminiſtrer les Sacremens.

Ils ne ſont ainſi nommez Freres Layz que pour les diſtinguer des Freres du Chœur, car au reſte ils ſont vrayement Eccleſiaſtiques & de meſme profeſſion & egalité en noſtre Religion que les Religieux du Chœur, ils portent auſſi ou peuuent porter, comme les Ordonnances & Offices de noſtre Cuſtodie de Lorraine enioignoient, une petite couronne clericale conformement à la volonté du Pape, qui en fiſt porter aux premiers compagnons de Sainct François, & eſtoient indifferemment esleus Superieurs, Commiſſaires, Pro-
614 uin- || ciaux, Gardiens & Vicaires, comme il s'eſt pratiqué en pluſieurs lieux, & meſme de noſtre temps nous auons veu Gardien de noſtre Conuent de Verdun un venerable P. Daniel, frere Lay, à laquelle charge il eſt mort, chargé de gloire & de merite.

Il y a quelques années que demeurant de communauté en noſtre Conuent de S. Germain en Laye.* Un ieune Religieux Dominicain actuellement venant de la grande ville de Goa, capitale des Indes Orientales, où il auoit demeuré l'eſpace de dix années conſecutiues, nous dit, que nos freres y ſont tellement reuerés pour leur vertu & egalement tous les Religieux des autres Ordres, qui ſont dans les païs Indiens, que ſans offencer aucun autre Religieux de noſtre Europe, il n'auoit rien veu de pareil en toute la France, en Italie, ny par toutes les Eſpagnes.

Et veritablement ie dois croire que ce bon Religieux parloit du fond de ſon ame, & diſoit verité, car bien qu'il fuſt actuellement retournant d'un ſi long & penible voyage, qui auroit pû luy cauſer de la diſtraction, il eſtoit neantmoins ſi retenu en ſes parolles, ſi mo-

deste en ses actions, & si mortifié de la veuë, qu'à peine leuoit-il les yeux en nous parlant. Il estoit neantmoins François de Nation, lequel s'estant transporté en Espagne, fut faict page d'un Seigneur du païs, qui s'embarqua pour Goa, d'où le Viceroy pour Sa Maiesté Catholique, l'enuoya depuis Ambassadeur vers le Roy de la grand Chine, qui le logea l'espace de six sep- || maines dans l'un des plus beaux depar- 615
temens de son Palais Royal, d'où il alla de là passer par la Perse. L'ambassade finie, & l'Ambassadeur estant de retour à Goa, ce bon page faisant fruict de son voyage & de tant de merueilles, grandeurs & richesses qu'il y auoit veuës, comme les images & l'ombre des beautez du Ciel, prit resolution de quitter le monde & prendre le party de Dieu en l'Ordre de S. Dominique, où il a acquis les vertus & les graces necessaires à un bon Religieux.

Ie m'informay de luy des principales raretez du Royaume de la Chine, de cette grande muraille qui separe cet Estat de celuy des Tartares, sur laquelle il auoit marché quelque temps. De ce grand, riche & admirable Palais Royal. Des salles lambrissées de plaques d'or massif, couuertes & enrichies d'escarboucles & de diuerses pierres precieuses, dans lesquelles l'Ambassadeur son maistre auoit esté receu. Des boulles d'or massif esleuées pour embellissement sur des colonnes, & par dessus les coins & saillies des architectures, & de tous les païs par où il auoit passé, & trouuay ses responces conformes à tout ce que i'en ay pû apprendre dans l'histoire, & quelques choses de plus que les autres Autheurs n'auoient point remarquées.

Ma curioſité me porta encores de m'enquerir du Royaume de Calicut, qu'il me dit eſtre voiſin de celuy de Goa, mais commandé par un Roy idolatre, & que ce qu'il auoit le plus admiré eſtoit le nombre preſque
616 infiny de dia- || mans & autres pierres precieuſes, deſquelles brilloient toutes les niches & places où eſtoient poſées leurs idoles, ils luy reprochoient comme gens terreſtres & groſſiers, que le Dieu des Chreſtiens de l'Europe eſtoit un Dieu bien pauure & neceſſiteux, puis que ſon peuple & ſes gens eſtoient contraincts de paſſer les mers iuſques dans les dernieres extremitez de la terre, pour auoir de l'or & des pierres, deſquelles leurs Dieux auoient en abondance & de tous biens, comme en effect c'eſt un païs tres-riche.

Ce ne ſont pas ſeulement les idoles de Calicut & les peuples idolatres, qui en ſont enrichis iuſques dans un furieux excés, mais meſmes les peuples des Royaumes conuertis, & particulierement les dames de Goa quoy que Chreſtiennes, en portent iuſques ſur leurs petits patins enchaſſées en des lames d'or, les oreillettes brillantes leur pendent ſur les eſpaules, qu'elles ont ſimplement couuertes iuſques à la ceinture d'une fine chemiſe de cotton, qui debat auec la blancheur de leur chair, & la Thiarre de pierreries que les grandes Dames ont ſur la teſte leur ſemble donner grace auec leur petite iupe volante de fine ſoye, & dans toutes ces mignardiſes & parmy tous les puiſſans attrais, encore y voit-on reluire de la vertu & plus de pudeur que l'on ne s'imagineroit pas, qui eſt neantmoins choſe rare & bien difficile en une femme, qui veut eſtre eſtimée belle, & faict ce qu'elle peut pour ſembler l'eſ-

tre, il eſt vray qu'elles ont un aduantage du climat, qui les porte naturellement dans l'hon- || neſteté, 617
voyant de la deuotion & une grande modeſtie aux courtiſans, iuſques au Viceroy meſme, qui faict ſouuent ſes deuotions dans noſtre Conuent, où ſa pieté & les diuerſes mortifications, que nos freres exercent tous les Vendredys l'attirent, & puis l'amour qu'elles ont pour l'honneur & la bonne renommée, les tient en bride, mais touſiours y a-il du hazard pour elles ou pour autruy.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Indes, que la vertu & pauureté Euangelique des Freres Mineurs a eſté admirée & bien receuë d'un chacun, mais par tous les autres endroits du monde où ils ont habité. Iacques de Vitriac Cardinal, dit que au Leuant les Sarrazins admiroient leur perfection & humilité, & pour ce leur pouruoyent librement de viures & logemens: & qu'il auoit veu noſtre Seraphique Pere Sainct François preſcher auec un tel zele & ferueur au Soldan d'Egypte, que le renuoyant de crainte de tumulte & ſousleuement de ſon peuple, il luy auoit dit: Prie pour moy, afin qu'il plaiſe à Dieu me reueler la loy & la foy qui luy eſt plus agreable, tellement que ce S. Pere esbranla merueilleuſement l'eſprit & la conſtance de ce grand Prince, lequel ſe fuſt dés lors conuerty, ſans ceſte damnable maxime d'eſtat, qui luy fiſt preferer la terre au Ciel, & l'enfer au Paradis, par une crainte de ſousleuer ſon peuple & perdre ſon Empire, comme ſi Dieu ne protegeoit point les Princes & les Roys qui le recognoiſſent & embraſſent ſon party. Veritablement il eſt bien difficile & non || point impoſſible, que les 618

grands ſe ſauuent, pour ce qu'ils ſe flattent eux meſmes, & veulent eſtre flattez, & eſtre eſtimez Saincts, lors que bien ſouuent ils irritent Dieu, & font deſeſperer un peuple.

Ce S. Pere eut douze compagnons qui le ſuiuirent de prés, qui ſont les douze premiers Martirs de l'Ordre que l'Egliſe a canonizé. Le Pape Gregoire IX qui canoniza S. François, dans la certitude qu'il eut du grand fruict que faiſoient nos Freres, leur donna pouuoir de preſcher & confeſſer par tout le monde, où ils ſe ſont depuis eſpandus, comme il appert par une Epiſtre d'Alexandre IV. qui ſiegeoit l'an 1254. 28. ans apres la mort de S. François, que i'ay inſerée icy, pour voſtre edification : Alexandre, &c. A nos fils & bien aymés les Freres Mineurs, voyageant aux terres des Sarrazins, Payens, Grecs, Bulgares, Cumanes, Ethyopiens, Syriens, Hyberiens, Alains, Garites, Gots, Rutheniens, Iacobites, Nubians, Neſtoriens, Georgiens, Armeniens, Indiens, Moſſellaniques, Tartares, Hongrois, de la haute & baſſe Hongrie, Chreſtiens captifs entre les Turcs, & autres Nations infidelles du Leuant, ou quelque autre part qu'ils ſoient, Salut & Apoſtolique benediction. Ceſte lettre eſt capable d'annoblir pour iamais l'eſſence de cet Ordre, & de r'allumer dans les cœurs de ſes profeſſeurs un vehement amour de l'amour de Dieu & du prochain, car 1. on void nos Freres ſemés aux principales parties du monde, Europe, Aſie & Afrique. 2. Ils ſont eſpandus par toutes les Prouinces & Nations plus esloignées,
919 plus || Sauuages & Barbares de la terre. 3. Ils entreprennent la conuerſion de toutes ſortes d'Infidelles,

Schiſmatiques, Idolatres, Payens, Mahometans, Heretiques, Sarrazins, Turcs & Iuifs, qui eſt tout le plus grand ſeruice qu'on peut rendre à Dieu en ce monde icy.

Enuiron l'an 1271. fut enuoyé en Grece & Tartarie Hieroſme d'Aſcoli, depuis General, Cardinal, & Pape Nicolas IV. par le Pape Gregoire X. qui meſnagea ſi bien & ſi heureuſement la reconciliation de l'Egliſe Grecque auec la Latine, qu'il amena au Concile General de Lyon, l'Empereur des Grecs, & quarante Princes, qui ſe vinrent proſterner aux pieds de Sa Sainteté, & luy proteſterent toute ſorte d'obeyſſance. Les Ambaſſadeurs des Tartares, conduits par le meſme, furent baptiſez fort ſolemnellement à la grande Egliſe, auec un honneur incroyable des Freres Mineurs, occaſion pourquoy pluſieurs Religieux de cet Ordre y furent preſcher & enſeigner la Foy & la Religion Chreſtienne, & derechef Benoiſt XI. l'an 1341. enuoya deux Freres Mineurs pour ſes Legats, pour reſtablir la Foy, & eurent permiſſion de l'Empereur d'y preſcher l'Euangile, qui profita eſtrangement.

L'an 1289. Frere Raimond, Prouençal, esleu General, fut prié par le Roy d'Armenie d'enuoyer des Freres Mineurs pour les inſtruire en la Foy. Il y en depeſcha ſix qui publierent l'Euangile auec un admirable ſuccez, deſquels Frere Pierre de || Tolentin y 620
receut la couronne du martyre.

1322. En la ville de Thamné de l'Inde Orientale, furent martyriſez, quatre Religieux paſſans de Thauris à Cathai, puis à Olmus, de là ils s'embarquerent pour aller à Thamné, diſtant trois mois de nauigation

de Thauris, où ils baptizerent grand nombre de ces Infidels. L'un d'eux nommé Frere Iacques fut expoſé par deux fois au feu ſans brusler, Dieu le conſeruant miraculeuſement auſſi bien que les trois enfans dans la fournaiſe de Babylone. Et les habitans du pays prenant de la terre où ont eſté martyriſez ces Saincts & la trempant dans l'eauë & la beuuant, ſont gueris miraculeuſement de leurs maladies.

1332. A la requeſte de Zacharie, Archeueſque de Sainct Thadée en la grande Armenie obeyſſant au Pape, le General de l'Ordre enuoya grand nombre de Religieux d'Aquitaine & Prouence pour la conuerſion de ſes peuples. Le Pere Arnaut demeurant auec l'Imperatrice Latina de la maiſon de Sauoye, conuertit ſon mary, qui obtint du Pape Iean XXII. des Religieux pour la conuerſion de ſes peuples.

1336. A la requeſte de Robert, Roy de Sicile, frere de S. Louys, Eueſque de Tholoſe, le Turc octroya aux Religieux de Sainct François le Mont de Syon, le S. Sepulchre de noſtre Seigneur & Bethleem, où eſtoit autrefois le deuot Monaſtere de Paule & Euſtachium,
621 que les Recollects poſſedent à pre- || ſent auec Nazaret, Le Mont Liban, où ils ont edifié pluſieurs Conuents depuis deux ans, en ont un en Galata lez Conſtantinople, auec une reſidence, & un autre des Conuentuels, & en beaucoup d'autres lieux ſur les terres des Turcs, où ils ſouffrent ſouuent de grandes perſecutions, comme nous font foy les lettres que nous en receuons de nos Freres.

1340. Le Chapitre General enuoya des Religieux en Sclauonie, & au Royaume de Boſna, infectez d'he-

refie, & y firent tel fruict qu'apres la conuerfion de fes peuples, ils y baftirent fept Cuftodies de Conuents. Ce fut la mefme année que F. Gentil fut martyrifé prefchant en Perfe, lequel auparauant eftant en Babylone, ne pouuant apprendre la langue Arabique, refolu de s'en retourner en fon pays, il rencontra un Ange en chemin qui la luy enfeigna miraculeufement, ayant depuis heureufement prefché en cette languelà.

1341. L'Empereur des Tartares duquel nous auons parlé, fift baftir, quoy que Payen, un Conuent aux Freres Mineurs en la ville d'Amalech, & appelloit F. François d'Alexandrie fon pere, qui l'auoit diuinement guery d'une fiftule, & luy bailla fon fils pour eftre catechizé & baptizé.

1342. F. Pafchal ayant appris la langue Carmanique, de laquelle on ufe par tout l'Empire des Tartares, des Perfes, Chaldeens, Medes, & Cathai, voyagea & prefcha iufques à la ville de Burgaut & Amalech, qui || font aux derniers confins des Perfes 622
& Tartares, où apres plufieurs trauaux il fut martyrifé : deux autres le furent encor prefchant à Valnacaftre & Liuonie, par le commandement du Duc Idolatre.

Et pour ne parler que des plus infignes Miffions, Urbain V. en 1370. enuoya 60. Religieux de S. François fous la conduite de Frere Guillaume du Prat, qu'il fift Euefque & fon Legat au Royaume de Cathai. Au mefme an Frere Iean de Naples prefcha la Foy au Roy de Gaza, où il fut mis à mort auffi bien que quatre autres en Bulgarie par la faction des Grecs.

Voyci derechef un ſolemnel Ambaſſade d'Eugene quatrieſme, qui deputa F. Albert de Sartian, inſigne Predicateur & grand homme d'affaires, auec 40. Religieux, au Preſte-Ian, duquel il obtient pouuoir d'aller par tout ſon Empire, & l'an 1439. il retourna à Florence où ſe tenoit le Concile General, ayant amené auec ſoy R. P. en Dieu F. André, Abbé du Monaſtere Sainct Anthoine, Legat & Commiſſaire du Preſte-Ian, qui deſiroit receuoir inſtruction, & rendre obeyſſance à l'Egliſe Romaine. Il fut receu auec toute ſorte de magnificence & ioye, & enſeigné en la Foy & doctrine orthodoxe. A meſme temps F. Iean de Capiſtran, Vicaire General de l'Ordre, eſtant allé en Leuant pour la Reformation des Conuents de l'Ordre, y amena les Ambaſſadeurs Armeniens, & depuis fut
623 Legat en Lombardie, où il ramena || le Duc de Milan qui fauoriſoit le Concile de Basle. Martin V. le fit Inquiſiteur General du Sainct Office par toute la Chreſtienté où il ſe trouuoit. Eugene IV. luy confirma cette dignité, & le fit ſon Legat contre les Iuifs, Payens & Heretiques, & conuertit un iour à Rome 40. Iuifs auec le Prince de la Synagogue nommé Sagelas, lequel il rendit muet & vaincu en diſpute publique, & refuſa pluſieurs Eueſchez pour eſtre plus libre à preſcher, à la requeſte de l'Empereur Frideric, de l'Archiduc d'Auſtriche, d'Eneas Syluius, Eueſque de Sienne Legat du Sainct Siege, depuis Pape Pie ſecond. Nicolas V. l'enuoya en Hongrie & l'Allemagne, où il auoit acquis une ſi grande creance qu'Eneas Syluius en dit ſes mots : Frere Iean eſt un homme de Dieu, les peuples d'Allemagne le tiennent

comme un Prophete, il a le pouuoir, s'il vouloit au moindre ſigne de la main, d'esleuer une grande multitude ; il ſe trouua auec un Crucifix en main à la bataille que les Chreſtiens gaignerent en Hongrie contre Mahomet ſecond, qui auoit tout fraiſchement enuahy l'Empire de Conſtantinople, & ſe promettoit la conqueſte de toutė la Chreſtienté, mais ce ſeruiteur de Ieſus Chriſt anima tellement par ſes predications les Chreſtiens qu'ils furent victorieux, ce que teſmoignent Nicolas Calcondile Grec & le liure *Faſciculus temporum*, Autheurs qui viuoient au meſme temps.

Ce ſainct perſonnage eſtoit receu en tou- || tes les 624
villes auec un applaudiſſement & ioye incroyable, le peuple luy alloit au deuant, il eſtoit receu auec le ſon des cloches, conduit en la grande Egliſe, où l'on entonnoit le Cantique *Te Deum laudamus*, auec la muſique & les orgues, chacun admirant ſa doctrine & ſes miracles. Il baptiſa en la Ruſſie & Valachie plus de dix mille ames, choſe incroyable, par une ſeule predication, mais accompagnée de l'eſprit de Dieu, à Gabrie en Pologne ſix vingts ieunes hommes eſtudians dirent adieu au monde pour endoſſer l'habit de Religion, deſquels cent ſe firent Religieux de S. François ; il fiſt brusler ſix chartées d'inſtrumens à ioüer & ſix cents d'attifez & vains ornemens des femmes ; leſquels ſeruent de priſe au diable pour deceuoir & perdre les ames.

Le Pape Calixte III. rapporta la victoire des Chreſtiens ſur les Turcs aſſiegeant Bellegrade l'an 1456. aux prieres de ce grand Seruiteur de Dieu, en laquelle il n'y eut iamais que ſoixante Chreſtiens de

tués, & y demeura bien deux cents quarante mille Turcs auec 160. pieces de canon qui furent priſes. Il mourut la meſme année le 23. Octobre, aagé de ſoixante dix ans quatre mois, deſquels il en auoit paſſé 40. & ſix mois en la vie Religieuſe. Le Souuerain Pontife Calixte III. pleura amerement ſa mort, & permit dés lors d'expoſer ſon image en publique, & faire l'office d'un Sainct Confeſſeur & Docteur en l'Eueſché de
625 Sulmona, d'où || il eſtoit natif : & depuis ayant operé quantité de miracles, Gregoire XV. dernierement decedé le declara ſolemnellement Bien-heureux, auec permiſſion de celebrer ſa feſte & ſon Office en tout l'Ordre S. François.

Le Bien-heureux Frere Iacques de la Marque l'an 1490. conuertit à la Foy le Royaume de Boſna, dans lequel il y auoit pluſieurs Payens. Il preſcha douze ans entiers par les commandemens d'Eugene IV. Nicolas V. & Calixte III. en Hongrie, Sclauonie, Dalmatie, Pologne, Albanie, Pruſſe, Dannemarc, & haute Allemagne, & fit un tel progrez & profit qu'il baptiza plus de deux cents mille ames, ſoit Payens conuertis, ou Schiſmatiques reunis à l'Egliſe : ſuiuant laquelle ils n'auoient pas eſté deuëment baptiſez, manquant quelque choſe d'eſſentiel au Bapteſme. Il preſcha quarante ans durant auec une infinité de miracles, mourut aagé de 90. ans, dont il en auoit veſcu 61. en Religion, auec une rigueur & auſterité incroyable. Sixte IV. à qui il auoit prophetizé qu'il ſeroit General, Cardinal, & puis Pape, commanda qu'on mit ſon image en l'Egliſe pour y eſtre venerée, ſon manteau au Conuent de Montbrandon, où il prit l'ha-

bit, chaſſe les diables encor à preſent, & ſa corde & ſon habit font le meſme au Conuent Noſtre Dame la neufue à Naples, où il eſt enterré.

|| *Des deux Indes Orientales & Occidentales, & des conuerſions admirables que les Freres Mineurs y ont operé, & comme dés l'an* 1621. *ils auoient dans la ſeule Merique plus de cinq cens Conuents en* 22. *Prouinces.* 626

CHAPITRE XXXIX.

Deux puiſſantes raiſons auoient induits Ariſtote & quelques autres à ſe perſuader qu'il n'y auoit autres gens au monde que les habitans d'Europe, d'Aſie & d'Afrique. La premiere eſtoit la grande largeur de la mer, qui leur fiſt eſtimer que les hommes ne ſçauroient paſſer tant d'eaux auec aucune force ou induſtrie, & ce fut ce qui meut S. Auguſtin à nier les Antipodes.

L'autre raiſon qui deceut les Anciens fut qu'ils creurent que la Zone Torride eſtoit inhabitable pour ſon exceſſiue ardeur, de meſme que les Polaires pour leur froideur inſupportable, mais ils ſe ſont trompez, comme tout le monde ſçait à preſent, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en deſcrire icy les particularitez puis que d'autres en ont deſia eſcrit, ſeulement ie diray que ce monde nouueau fut deſcouuert en l'an 1497. par Americq Veſpuce, Florentin, qui luy impoſa ou
|| d'autres à ſa faueur, le nom Americque, bien 627

que l'honneur en ſoit proprement deu à Chriſtofle
Colomb, Genois, qui l'a le premier deſcouuert en l'an
1492. cinq ans auant ledit Americq Veſpuce, ſelon
quelques Autheurs.

Platus, Ieſuite, donne cette gloire à nos Religieux
par deſſus tous les autres, d'y auoir paſſé les premiers,
deux deſquels fauoriſerent grandement Chriſtofle Co-
lomb enuers le Roy Ferdinand pour une ſi haute &
genereuſe entrepriſe, laquelle eſtoit eſtimée pour une
fable par les hommes d'Eſtat, & trauerſerent les mers
l'an 1493. ſans apprehenſion des dangers & hazards
qu'ils trouuoient à toute heure pour paruenir en l'A-
merique, qu'on nomme Inde Occidentale ou nou-
ueau monde.

L'an 1516. ils edifierent deux conuens à Cubagna
& Cumana, & un autre à Marcapana, que les Sauua-
ges bruslerent & maſſacrerent tous les Religieux. Les
premiers qui furent iamais preſcher aux Royaumes
de Tloxcalla, Mechioacan & Mexico, furent Freres
Mineurs ſans redouter la fureur de ſes peuples bar-
bares. L'an 1520. le Roy de Mechioacan Sinzinca, qui
pour regner tout ſeul auoit fait tuer ſes quatre freres,
adoucy par la predication Euangelique, receut la Foy
& le Bapteſme, & ſe fit nommer François, pour l'af-
fection qu'il portoit à nos Religieux : il rendit ſon
Royaume tributaire à l'Eſpagne, & procura peu apres
628 le ſalut de ſes ſuiets par || les ſermons du P. Martin
de Ieſus, Recollect.

L'an 1524. au meſme temps que l'enfer eut vomy
ſa rage, & que Martin Luther Apoſtat ſe reuolta dans
l'Allemagne auec une partie des Prouinces d'Occi-

dent, car quoy qu'il euſt l'an 1517. commencé à preſcher contre les Indulgences, ſi eſt-ce qu'il demeura touſiours dans ſon cloiſtre auec l'habit Religieux, & ne dit point adieu tout à faict à l'Egliſe Romaine que l'an 1521, un autre homme de Dieu, & parfaict Religieux Frere Mineur Recollect, nommé Frere Martin, de Valence, expoſe & ſa vie & ſon induſtrie & trauail pour la conqueſte ſpirituelle des Indiens Americains; le Pape le crea Commiſſaire Apoſtolique, auec toute ſorte de pouuoir ſur ce requis : il s'embarqua auec unze Religieux, cette trouppe de gens Apoſtoliques arriuerent heureuſement à Mexico, capitale du Royaume.

Voilà deux Martins en campagne, l'un deſerteur de la Foy, l'autre profeſſeur d'une tres-eſtroitte pauureté, l'un combat pour Sathan, l'autre pour Dieu, l'un perd les ames par ſa peſtilente doctrine, l'autre ſauua par la predication de l'Euangile, & trauailla ſi aſſiduement & auec tant de bon-heur, que luy & ſes compagnons conuertirent iuſques à 14 millions d'hommes, l'un deſquels comme il eſt remarqué par quelque Autheur, en baptiza à ſa part en pluſieurs années enuiron quatorze cens mille, ce qui ſembleroit quaſi incroyable à ceux qui ne ſçauroient pas le grand nombre de Prouinces que le Roy des || Eſpagnes poſſede au nouueau 629
monde, & le nombre preſque infini de peuple qu'il y a ſi les Hiſtoriens qui ont eſté dans le pays, & ceux meſmes qui ſont moins portez pour la grandeur d'Eſpagne ne luy en aſſeuroient, & teſmoignoient en leur relation.

L'aduis adreſſé à tous les Princes Chreſtiens, publié cette année à Paris, declare hautement & generalle-

ment que cette Couronne d'Efpagne a conquis depuis enuiron cent ans, cent Royaumes ou Empires aux Indes, & de là iugez combien de peuple il y peut auoir, & combien de Freres Mineurs il y a, car nous en auons par tout.

Voicy ce qu'en dit Dom Frere Barthelemy de las Cafas, Dominicain, qui a voyagé au nouueau monde enuiron l'an 1540. & 41, où il rapporte que les Ef-pagnols y auoient defia conquis plus de pays que la Chreftienté n'eft grande trois fois, puis pourfuiuant il dit: La premiere terre où les Efpagnols entrerent pour habituer, fut la grande & tres-fertile Isle Efpa-gnole, laquelle contient fix cens lieuës de tour en 5. grands Royaumes principaux, & quelques autres Prouinces feparées, qui n'ont à prefent de Princes que le feul Roy des Efpagnes.

Il y a d'autres grandes & infinies Isles à l'enuiron & és confins à tous coftez, lefquelles nous auons veuës les plus peuplées, & les plus pleines de leurs gens naturels, & d'un des plus excellens air* que peut eftre autre pays du monde, dont la pire eft plus fertile que le iardin du Roy de Sicile.

630 || La terre ferme laquelle eft loing de l'Isle Efpa-gnole à 250. lieuës contient au long de la cofte de la mer, plus de dix mille lieuës : qui font defia defcouuertes, & s'en defcouure tous les iours dauantage, toutes pleines de gens, comme une formiliere de formis. En ce que iufque à l'an quarante & un s'eft defcouuert, il femble que Dieu a mis en ces pays-là le gouffre ou la plus grande quantité de tout le genre humain.

D'autres Autheurs rapportent que dans la feule ville

de Mexique, capitale du Royaume de meſme nom, au temps qu'elle fut reduite ſous la puiſſance du Roy des Eſpagnes, cequi aduint en l'an 1520. le 13. d'Aouſt, par Ferdinand Cortez, on y contoit en ſoixante & dix mille maiſons, iuſques a huict cens mille habitans, entre leſquels il y auoit trente Potentats, ou grands Seigneurs, qui auoient chacun cent mille vaſſaux, & trois mille Lieutenans qui en auoient encores d'autres ſous eux; & en l'Isle Eſpagnole autrement Sainct Dominique, qui n'eſt rien en comparaiſon de ce puiſſant Empire, qui enceint tant de Prouinces & Royaumes, on a conté iuſques à quinze cent mille hommes & on en a veu iuſque à cent mille prendre la diſcipline proceſſionnellement en memoire des coups de fouet dont on a meurtry le corps du Fils de Dieu, tant eſtoit grande leur ferueur & deuotion, & le grand fruict de nos Freres parmy ces pauures Indiens.

|| Dieu beniſſoit tellement les trauaux de ſes ſeconds 631
Apoſtres, que Surius, Chartreux, remarque qu'il n'y en eut pas un qui n'en baptiſaſt plus de cent mille pour ſa part, & le Pere Motonilia, Recollect Eſpagnol, qui fut le dernier de ces douze premiers Peres, en baptiſa quatre cents mille; & pour ſa grande paureté les Indiens l'appelloient Motonilia, qui ſignifie pauure en leur langue.

Le Souuerain Pontife ayant ouy le grand fruict que ces zelans & feruans Religieux auoient faict en cette nouuelle Eſpagne, à la requeſte de l'Empereur Charles V. il pourueut du premier Eueſché de Mexique l'an 1528. Frere Iean de Zumaragna, homme de ſaincte vie, & infatigable parmy ces penibles voyages qu'il

fit ſans iamais manier argent. Il fit toutes les viſites
de ſon Eueſché à pied quelque decrepité qu'il fut, car
il eſt mort aagé de quatre vingts ans, ſon corps ſe con-
ſerue encore miraculeuſement tout entier. C'eſt d'une
lettre qu'il eſcriuit à nos Peres au Chapitre tenu à
Toulouze que nous apprenons tout plein de particu-
laritez des Indes, de l'ordre qu'il eſtablit en la con-
uerſion des Infidelles, inſtitution des Colleges vis à
vis de nos Conuents, où les enfans eſtoient imbus &
endoctrinés en la foy, & aux bonnes lettres.

Ce furent auſſi les Freres Mineurs Recollects, de la
Prouince de Sainct Ioſeph, qui paſſerent les premiers
632 aux Isles Philip- || pines, & l'an 1540. le Roy de Por-
tugal ayant eſté inſtamment requis par le Roy de
Zeilan, de luy enuoyer des perſonnes qui le peuſſent
inſtruire en la Religion Chreſtienne, il en donna la
commiſſion à ſept de nos Religieux, qui preſcherent
ſi utilement & fructueuſement, qu'ils conuertirent le
Roy & toute ſa famille.

Le ſang de nos Religieux qui a arrouſé la terre du
Iappon la leur a rendu plus fertile, qui pourroit ra-
conter les ſupplices cruels qu'on fit ſouffrir à ſix de
ces bons Peres, l'an mille cinq cents nonante ſept,
auant que de les faire barbarement mourir par le feu
& par le fer, mais en recompenſe ils ont gaigné bien
des ames à Dieu, car l'an mille ſix cents quinze, le
cinquieſme d'Octobre, arriua à Rome Fraxicura,
Ambaſſadeur du Roy de Voxu, qui eſt une Prouince
ſituée à la partie Orientale du Iappon, ce ſolemnel
Ambaſſade eſtoit de cent Gentilhommes Iaponnois,
qui s'embarquerent le 28. Octobre de l'an mille ſix cens

treize pour faire voyle en ces quartiers, & venir rendre
l'obeiſſance au Souuerain Pontife, la longueur &
l'incommodité d'un voyage d'un an entier, ayant paſſé
deux fois la ligne Equinoctiale, les ardantes & into-
lerables chaleurs qu'ils y ſouffrirent leur cauſa des
maladies dont la pluſpart moururent, excepté vingt
cinq qui aborderent en Eſpagne le 10 Nouembre 1614.
Ils eſtoient conduits par le Pere Louys Sotello, Recol-
lect, qui harangua || deuant le Pape, apres qu'ils eu- 633
rent eſté magnifiquement receus & traictés à Rome,
où rien ne fut oublié ny eſpargné, tant à leur entrée
Royale qu'au reſte de la deſpence qui fut tres-ſplen-
dide, & tout autre que ne portoit l'eſcrit qui en fut
imprimé, comme m'a eu aſſeuré un tres-honneſte
Preſtre Seculier qui ſe trouua là preſent en toutes les
ceremonies, & dans noſtre Conuent où leſdits Am-
baſſadeurs eſtoient logez auec le Pere Louys, pour
faire voir à ces Seigneurs Iapponois la grandeur &
puiſſance de Rome, & combien l'Egliſe Romaine che-
rit & fait eſtat de ſes enfans qui la recognoiſſent pour
mere, & luy rendent l'obeiſſance filiale.

Fraxicura reconnut le Pape au nom de ſon Roy, pour Vicaire de Ieſus Chriſt en terre, & Pere commun de tous les Chreſtiens. Il rendit teſmoignage que le P. Louys auoit donné entrée à la predication de l'Euangile dans le Royaume de Voxu, où il auoit trauaillé l'eſpace de quatorze ans continuels, & requiſt inſtamment Sa Saincteté de luy donner des Religieux de S. François pour la continuation d'un ſi bon œuure, promit de les ayder, & de baſtir des Conuents en ſes terres, comme le Roy par tout ſon Royaume.

Son Roy nommé Idate pour marque de ſa vraye conuerſion & zele à la Religion, ruina & brusla huit cens Idoles, auec leurs pagodes, il a permis à tous ſes ſujets de ſe faire Chreſtiens, d'où on eſpere une ample & riche moiſſon d'ames. Il deliura 18. cens perſonnes de la mort qu'un Gouuerneur ſien couſin eſtoit
634 reſolu || de faire mourir. Le Jeſuite Platus de ſon temps dit que nous y auions deſia 13. Prouinces, dont la moindre eſt de 12 Conuents, & celle de Mexique en contenoit 50. par la derniere liſte que nos Peres en ont veue de l'an 1621. Ils y ont remarqué plus de 500. Conuents en 22. Prouinces. Ces grandes entrepriſes, ces fameuſes conuerſions ne ſont que pour la vraye Egliſe, laquelle de la mer d'infidelité tire au riuage du Chriſtianiſme les ames humaines, ſous l'heureuſe conduite des Religieux Catholiques qui ont fait ſurgir és ports reculés & inconnus, la nef de l'Egliſe, ils ont ancré aux lieux où iamais les Apoſtres n'auoient abordés, leurs premieres traces ſont marquées du ſang bouillant de leur affection, bien ſouuent captifs ils ont captiué les hommes, & vainquans ont vaincu leurs vainqueurs, de ſorte que nous pouuons dire que ſous leur banniere l'Egliſe eſt comme ſortie du monde, pour acquerir de nouueaux mondes.

Pour l'Orientale, la deſcouuerte & conqueſte eſtoit au Roy de Portugal, Dom Emmanuel, qui en l'an 1500. y enuoya 8. Freres Mineurs ſous la conduite de Pierre Aluares de Cabral, qui furent tous martyriſés excepté F. Henry de Conimbre, qui fut à ſon retour Confeſſeur du Roy, & Eueſque de Cepta. Ils arriuerent à Calicut, & de là paſſerent à Cochin, où ils commen-

cerent à arborer la Croix, qu'ils prescherent à ces Nations Barbares.

L'an 1502. au seconds * voyage qui * fit Vesco de Gama, il y mena de nos Religieux qui baptiserent une multitude incroyable d'enfans, || & les Chrestiens 635
Orientaux tesmoignoient à Vasco, le contentement qu'ils auoient de voir des Chrestiens en leurs pays, & se tenoient fort ses obligez. Frere Garcia de Padilla, fut creé le premier Euesque de l'Isle de S. Dominique, autrement Espagnole. Et l'an 1510. fut basti un Conuent à Goa fameuse ville & capitale du Leuant, qui seruit apres comme Seminaire, d'où l'on tiroit les Religieux pour enuoyer par les Royaumes de Cauanori, de Cochin, Coilani, les autres alloient auec l'armée, preschoient, seruoient aux hospitaux, & s'occupoient aux œuures de charité, à enseigner & catechiser les enfans : iusques à ce que l'an 1542. ils resignerent le College au P. François Xauier, afin d'auoir moins d'embarras à prescher l'Euangile, de quoy faict foy la premiere vie de Sainct François Xauier, imprimée in-8 & composée par Horace Turselin, de la mesme compagnie, quoy que la derniere ait oublié ceste particuliere beneficence, ce qui a faict dire à Gonzague, tout le trauail & la peine qu'il y a eu en l'Inde Orientale durant 40. ans continuels, soit à guerir les malades, soit à conuertir les Infideles, soit à instruire les Catechumenes, soit à administrer les Sacremens, ou bien enfin à exercer les autres œuures de charité, toute ceste fatigue estoit chargée sur le dos des Religieux de Sainct François.

636 || *De la peſche du grand poiſſon & des ceremonies qu'ils y obſeruent. Des predicateurs des poiſſons & de la grandeur de la mer douce.*

Chapitre XXXX.

Quand ie viens à conſiderer la vie, les mœurs & les diuerſes actions de ceux qui ne vous cognoiſſent point (ô mon Dieu) ie ne ſçay qu'en penſer ſinon que c'eſt un continuel aueuglement & un abiſme de folie. Deſireux de voir les ceremonies & façons ridicules que nos Hurons obſeruent à la peſche du grand poiſſon, ie partis du bourg de S. Ioſeph auec le Capitaine Auoindaon au mois d'Octobre, & nous embarquaſmes ſur la mer douce, moy cinquieſme dans un canot, où apres auoir longtemps nauigé & aduancé dans la mer par la route de Nord, nous nous arreſtames & primes terre dans une Isle commode pour la peſche, où des-ia s'eſtoient cabanez pluſieurs Hurons, qui n'attendoient rien moins que nous.

Dés le ſoir de noſtre arriué, où l'on fiſt un feſtin de deux grands poiſſons qui nous auoient eſté donnez par un des amis d'Auoindaon, en paſſant deuant ſon Isle où il peſchoit : car la couſtume eſt entr'eux, que
637 les amis ſe viſitans || les uns les autres au temps de la peſche, de ſe faire des preſens mutuels de quelques poiſſons. Noſtre cabane eſtant dreſſée à l'Algomequine chacun y choiſit ſa place ſelon l'ordre ordonné, aux quatre coins eſtoient les quatre principaux, & les autres en ſuitte, arrangez les uns ioignans les autres,

aſſez preſſez. On m'auoit donné un des coins dés le commencement comme à un chef, mais au mois de Nouembre qu'il commença à faire un peu de froid, comme il faiɑ ordinairement és contrées du Nord, ie me mis plus au milieu, & ceday mon coin à un autre, pour pouuoir participer à la chaleur des deux feux que nous auions dans la cabane.

Tous les ſoirs on portoit les rets enuiron un quart ou demie lieuë au plus auant dans la mer, & puis le matin venu, dés la pointe du iour on les alloit leuer ſouuent garnis de tres-bons gros poiſſons; comme aſſihendos, truites, eſturgeons, & autres qu'ils eſuentroient, comme l'on faiɑ aux moluës, puis les eſtendoient ſur les ratteliers de perches dreſſez exprés, pour les faire ſeicher au ſoleil, où en temps incommode & de pluyes, les faiſoient boucaner à la fumée ſur des clayes, ou audeſſus des perches de la cabane, puis ſerroient le tout dans des tonneaux, de peur des chiens & des ſouris & non des chats, car ils n'en ont point, & ceſte prouiſion leur ſert pour feſtiner & pour donner gouſt à leur potage, principallement en temps d'Hyuer qu'ils tiennent fort la maiſon, & manquent de douceurs.

Quelquefois ils reſeruoient des plus grands || & gras 638
aſſihendos, leſquels ils faiſoient fort boüillir en de grandes chaudieres pour en tirer l'huyle, laquelle ils amaſſoient fort curieuſement auec une cueillier par deſſus le boüillon, & la ſerroient en des bouteilles d'eſcorce d'un certain fruiɑ reſſemblant à nos calbaſſes, qui leur viennent d'un pays fort esloigné à ce qu'ils me diſoient : ceſte huyle eſt auſſi douce & aggreable

que beurre fraiz, auſſi eſt-elle tirée d'un tres-bon poiſſon, incogneu aux Canadiens & encore plus icy.

Quand la peſche eſt bonne & qu'il y a nombre de Sauuages cabanez en un lieu, on n'y voit que feſtins & banquets reciproques, qu'ils ſe font les uns aux autres, & s'y reſioüiſſent de fort bonne grace, ſans aucune diſſolution, ny action qui ſente de ſa legereté ou ſottize. Ceux qui ſe font dans les bourgs & villages ſont paſſablement bons, mais ceux qui ſe font à la peſche & à la chaſſe, ſont les meilleurs de tous, quand l'heure en donne, car ils n'y eſpargnent rien. Comme à une perſonne de laquelle ils faiſoient eſtat, ils auoient accouſtumé de me donner à tous les repas, le ventre de quelque grand aſſihendos parcequ'il eſt fort plein de graiſſe & tres-excellent, mais, comme ie n'ay iamais eſté beaucoup amateur de la graiſſe, qui eſt le ſucre des Sauuages, ie le changeois volontiers contre un morceau plus maigre, & eux ſe conſoloient du mien. Neantmoins tout bien conſideré le plus aſſeuré eſt ſuiuant le conſeil de S. Bonauenture, manger ſimplement ce que l'on donne & ne point faire choix
639 de vian- || des ſous pretexte meſme de prendre du pire.

Ils prennent ſur tout garde de ne ietter aucune arreſte de poiſſon dans le feu, & y en ayant ietté, ils m'en tancerent & les en retirerent fort promptement, diſans que ie ne faiſoit pas bien, & que ie ſerois enfin cauſe qu'ils n'en pourroient plus prendre, pour ce (diſoient-ils) qu'il y auoit de certains eſprits, ou l'eſprit des rets ou des poiſſons meſmes, deſquels on bruſloit les os qui aduertiroient * les autres poiſſons

de ne se pas laisser prendre, puisqu'on les traictoit de la sorte & sans aucun respect.

Les Canadiens & Montagnais ont aussi ceste coustume de tuer tous les eslans qu'ils peuuent attraper à la chasse, croyans que ceux qui s'eschappent vont aduertir les autres de se cacher au loin, peur de leurs ennemis, & ainsi en laissent-ils parfois gaster sur la terre, quand ils en ont des-ià suffisamment pour leur prouision, qui leur feroient bon besoin en autre temps, pour les grandes disettes qu'ils souffrent souuent, particulierement quand les neiges sont basses, auquel temps ils ne peuuent que tres-difficilement attraper la beste, & encore en danger d'en estre offencé, mais le plus grand mal que cause ceste superstition est, qu'ils ruinent la chasse du poil, de l'eslan & du cerf, comme nos Hurons ont faict celle du Castor en leur païs, où il ne s'en trouue plus aucun, & par ceste destruction, ils s'enioignent souuent des ieusnes plus vigoureux que ceux de l'Eglise, & des plus austeres Religieux des Cloistres. || Un iour comme ie pensois 640
brusler au feu le poil d'un escurieux mort, qui m'auoit esté donné, ils ne le voulurent point permettre & me l'envoyerent brusler dehors, à cause des rets, qui estoient pour lors dans la cabane, disans : qu'elles le diroient aux poissons. Ie leur dis que les rets ne voyoient goute & n'auoient aucun sentiment, ils me respondirent que si, & qu'elles entendoient & mangeoient : Donnez-leur donc de la Sagamité, leur dis-ie, quelqu'uns me repliquerent, ce sont les poissons qui leur donnent à manger & non point nous.

Ie tançay une fois les enfans de la cabane pour quel-

quesmauuais & impertinensdiscours qu'ils tenoient, il arriua que le lendemain matin ils prindrent fort peu de poisson, ils l'attribuerent à cette reprimande, qui auoit esté rapportée par les rets aux poissons, & en murmurerent disans que si mes prieres leur obtenoient parfois du poisson, que i'auois esté cause à ce coup qu'ils n'auoient rien pris, & pour chose que ie leur pû dire du contraire, ils resterent dans leur croyance premiere, que tancer leurs enfans du mal, estoit empescher leur pesche.

Un soir que nous discourions des animaux du païs, voulans faire entendre que nous auions par toutes les Prouinces de l'Europe, des lapins & leuraux qu'ils appellent Quieutonmalisia, ie leur en fis voir la figure par le moyen de mes doigts en la clarté du feu, qui en faisoit donner l'ombrage contre la cabane, par ha-
641 zard on prit le lendemain matin du || poisson beaucoup plus qu'à l'ordinaire, ils creurent que ces figures en auoient esté la cause, & me prierent de prendre courage & d'en faire tous les soirs de mesme & de leur apprendre, ce que ie ne voulus point faire, pour n'estre cause de ceste superstition & pour n'adherer à leur folie & simplicité digne de compassion.

En chacune des cabanes de la pesche, il y a un Predicateur de poisson, qui a accoustumé de les prescher, s'ils sont habiles gens ils sont fort recherchez, pour ce qu'ils croyent que les exhortations d'un habile homme, ont un grand pouuoir d'attirer les poissons dans leurs rets, comme eux l'eloquence d'un grand Ciceron à sa volonté. Celuy que nous auions s'estimoit un des plus rauissans, aussi le faisoit-il beau voir

demener & des mains & de la langue quand il prefchoit, comme il faifoit tous les foirs, apres auoir impofé le filence, & faict ranger un chacun en fa place, couché de fon long, le ventre en haut comme luy.

Son theme eftoit: que les Hurons ne bruslent point les os des poiffons & qu'on ne leur faict aucun mauuais traictement, puis en fuitte auec des affections nompareilles * exhortoit les poiffons, les coniuroit, les inuitoit & les fupplioit de venir, de fe laiffer prendre & d'auoir bon courage, & de ne rien craindre, puifque c'eftoit pour feruir à de leurs amis, qui ne bruslent point leurs os. Il en fift auffi un particulier à
|| mon intention par le commendement du Capitaine, 642
lequel me difoit apres, Hé, mon nepueu, voylà-il pas qui eft bien? Ouy, mon oncle, à ce que tu dis, luy refpondis-ie, mais toy & tous vous autres Hurons auez bien peu de iugement, de penfer que les poiffons entendent, & ont l'intelligence de vos fermons & de vos difcours. Il croyoit que fi neantmoins, & ne pouuoit eftre perfuadé du contraire.

Pour auoir bonne pefche ils bruslent auffi du petun, en prononçans de certains mots que ie n'entends pas. Ils en iettent auffi à mefme intention dans l'eau, à des certains efprits qu'ils croyent y prefider, ou pluftoft à l'ame de l'eau, car ils croyent que toute chofe materielle & infenfible a une ame qui entend & comprend, la prient à leur maniere accouftumée d'auoir bon courage, & de faire qu'ils prennent bien du poiffon, & faffent une pefche qui leur foit profitable & aduantageufe. Voilà où aboutiffent toutes leurs prieres, ou pour leur ventre, ou pour leur fanté,

ou pour la ruyne de leurs ennemis, & n'en font point d'autres à quelque eſprit que ce ſoit, ſinon pour les voyages & la traicte, car de rendre graces à Dieu, ou de luy demander pardon, auec promeſſe de mieux faire, il ne s'en parle point, non plus que des autres choſes qui regardent le ſalut, ſi on ne leur en diſcourt.

Les ſimplicités que ie vous ay deſcrittes teſmoi-
643 gnent aſſez que nos Sauuages n'ont || pas l'eſprit cultiué, & qu'ils viuent dans une grande ignorance, mais ſi nous conſiderons de prés, nous trouuerons en France des perſonnes auſſi mal polyes qu'eux & preſque en pareille ignorance, & ſi i'oze dire plus ignorantes. I'ay veu des François aux Hurons, enſeigner aux Sauuages des folies & des inepties ſi grandes, que les Sauuages meſmes s'en gauſſoient, auec raiſon, & comment n'euſſent-ils eſtalé leur * marchandiſes & leurs folles opinions deuant un peuple ſans ſcience, puis qu'à nous meſmes ils nous en propoſoient de ſi ridicules qu'elles ne ſeroient pas pardonnables à des enfans, & cependant c'eſtoient perſonnes de plus de trente cinq à quarante ans d'aage, fort incapables d'eſtre enuoyez parmy un peuple que l'on doit reduire & amener à Dieu par ſcience & bonne vie.

Nous trouuaſmes dans le ventre de pluſieurs grands poiſſons, des ains faicts d'un morceau de bois accommodé auec un os, qui ſeruoit de crochet & lié fort proprement auec de leur chanure, mais la corde trop foible pour tirer à bord de ſi gros poiſſons, auoit faict perdre & la peine & les ains de ceux qui les auoient iettez en mer, car veritablement il y a dans cette mer douce des eſturgeons, aſſihendos, truittes & brochets,

si monstrueusement grands qu'il ne s'en voit point ailleurs de plus gros, non plus que de plusieurs autres especes de poissons qu'on y pesche & qui nous sont icy incognus.

Cette mer douce de laquelle tant de personnes sont desireuses de sçauoir, est un gran- || dissime lac 644
qu'on estime auoir prés de trois cens lieuës de longueur de l'Orient à l'Occident, & enuiron cinquante de large, & fort profond, car pour le sçauoir par experience nous iettames la sonde vers nostre bourgade assez proche du bord en un cul de sac, & trouuasmes quarante-huict brasses d'eau, mais il n'est pas d'une egale profondeur par tout, car il l'est plus en quelque lieu & moins de beaucoup en d'autres.

Il y a nombre infiny d'Isles, ausquelles les Sauuages cabanent quant ils vont à la pesche ou en voyage aux autres Nations qui bordent ceste mer douce. La coste du midy est beaucoup plus aggreable que celle du Nort, où il y a quantité de rochers en partie couuerts de bois, fougeres, bluets & fraizes. On tient que la chasse de la plume y est tres-bonne, & à quelqu'unes celle du poil, & qu'il y a force caribous & autres animaux rares & de prix, mais ils sont difficiles à prendre. Le Truchement Buslé auec quelques Sauuages nous ont asseuré qu'au delà de la mer douce, il y a un autre grandissime lac, qui se descharge dans icelle par une cheute d'eau que l'on a surnommé le Saut de Gaston, ayant prés de deux lieuës de large, lequel lac auec la mer douce contiennent enuiron trente iournées de canots selon le rapport des Sauuages, & du truchement quatre cens lieuës de longueur.

Lorſqu'il faiſoit un grand vent, nos Sauuages ne
645 portoient point leurs rets en l'eau par || ce qu'elle s'esleuoit alors comme la grand mer, & en temps d'un vent mediocre, ils y eſtoient encore tellement agités, que c'eſtoit aſſez pour me faire loüer Dieu qu'ils ne periſſent point là dedans, & ſortoient auec de ſi petits canots du milieu de tant de flots que ie contemplois à deſſein du haut de quelque rocher, où ie me retirois ſeul tous les iours où dans l'eſpaiſſeur de la foreſt, pour dire mon office & mes prieres en paix.

Ceſte Isle eſtoit aſſez abondante en gibier, outardes, canars & autre oyſeaux de riuieres. Pour des eſcurieux il y en auoit telle quantité, de ſuiſſes & autres communs, qu'ils endommageoient fort la ſeicherie du poiſſon, à laquelle ils eſtoient continuellement attachez, bien qu'on taſchaſt de les en deſchaſſer par la voix, le bruit des mains & à coup de pierres qu'ils craignoient peu, & eſtans ſaouls ils ne faiſoient que ioüer à courir les uns apres les autres ſoir & matin. Il y auoit auſſi des perdrix griſes, l'une deſquelles m'approcha un iour de fort prés en un coin dans le bois, où ie diſois mon office, & m'ayant regardé en face, s'en retourna à petit pas comme elle eſtoit venuë faiſant la rouë comme un petit coq d'Inde, & tournant continuellement la teſte en arriere me regardoit & contemploit doucement ſans crainte, auſſi ne voulu-ie point l'effaroucher ny mettre la main deſſus, comme ie pouuois faire, & la laiſſay aller.

646 || Un mois & plus s'eſtant eſcoulé, on commença de penſer de noſtre retour, comme le grand poiſſon du ſien, car ils changent de climat ſuiuant les Lunes

& les faifons comme les moluës en la mer; mais comme il fut queftion de partir, le Lac s'enfla fi fort qu'il fift perdre aux Sauuages l'efperance d'ozer s'embarquer ce iour-là, craignant le danger eminent de quelque naufrage par la tourmente qui s'alloit renforçant. Cependant ie demeurois feul dans noftre cabane, lors qu'à l'iffuë de leur confeil ils me vinrent trouuer pour auoir mon aduis, & fçauoir ce qu'il eftoit queftion de faire, car fous pretexte que ie leur parlois fouuent de la toute bonté & puiffance de noftre Seigneur, il leur eftoit aduis que i'auois quelque credit enuers fa diuine Majefté, & que rien ne m'eftoit impoffible non plus qu'incognu, c'eft ce qui me donnoit bien de la peine, & plus que n'euft pas faict une autre opinion de moy, car au trop il y a toufiours du danger. Il me fallut à la fin aller voir la mer pour les contenter, autrement ie n'euffe point eu paix auec eux, puis que tous s'eftoient refolus à ce que i'ordonnerois, comme fi i'euffe eu quelque experience de la marine, ou que Dieu m'euft donné affeurance des chofes à venir. Ie l'auois defja veuë dans fes choleres, depuis un quart d'heure, & fçauois qu'il y alloit d'un grand hazar de s'y embarquer, neantmoins pour les contenter, il me fallut derechef fortir dehors, & la confiderer || dans fes fu- 647
ries plus d'une fois.

L'ayant bien confiderée, & les eminents perils qu'on pouuoit à bon droit apprehender, ie priay Dieu qu'il me donnaft lumiere pour donner bon confeil & n'eftre caufe de refroidir en ces pauures gens, par mon peu de foy, la confiance qu'ils commençoient d'auoir de fa diuine Majefté : mais ou par prefomption, ou par

le iuſte vouloir de Dieu qui faict parler les muets, ou par une foy double que noſtre Seigneur me donna lors, ie leur dis qu'ils deuoient partir, & que dans peu la mer calmeroit à leur contentement, ce qu'ils creurent tellement, que ma voix ſe porta auſſitoſt par toutes les cabanes de l'Isle qui les fiſt ſi bien diligenter pour l'eſperance de la bonace prochaine, qu'ils nous deuancerent tous, & fuſmes les derniers à deſmarer, non par pareſſe ou crainte, mais par trop d'affaires & d'embarras.

Si toſt que la flotte fut en mer, ô merueille du tout puiſſant, les vents ceſſerent, & les ondes s'acoiſerent calmes & immobiles comme un plancher, iuſques au port de S. Joſeph, où ie rendis graces à Dieu, tandis que mes Sauuages diſoient ho, ho, ho, onniané, admirant ſes merueilles.

Il eſtoit nuict fermée auant que nous y puſmes prendre terre, & puis mes gens eſtoient tellement embarraſſés de leurs poiſſons & fillets qu'ils furent contraints de cabaner là iuſques au lendemain matin
648 qu'ils || ſe rendirent au bourg, mais pour moy qui n'auois rien qui me puſt empeſcher d'aller que deux petits poiſſons qu'ils m'auoient donné, ie partis de là & m'en allay ſeul trauers les champs & la foreſt en noſtre cabane, qui en eſtoit à une bonne demie lieuë esloignés, i'eu bien de la peine de la trouuer à cauſe de la nuict, & m'eſgarois ſouuent, mais la voix de quelques petits Sauuages qui chantoient là és enuirons me radreſſoit, autrement i'eſtois pour me voir coucher dehors, & me repentir de m'eſtre mis en chemin.

Ce qui m'auoit le plus preſſé de partir ſeul à l'heure induë, eſtoit le doute de la ſanté du Pere Nicolas, que les Sauuages m'auoient voulu faire mort, mais ie le trouuay en tres-bonne ſanté, Dieu mercy, de qouy ie fus fort ioyeux, & eux au reciproque furent fort ayſes de mon retour, & de ma bonne diſpoſition, & me firent feſtin de trois petites citroüilles cuittes ſous la cendre chaude, & d'une bonne Sagamité de maiz, que ie mangeay d'un grand appetit, pour n'auoir pris de toute la iournée qu'un bien peu de boüillon de bled d'Inde, fort clair, le matin auant partir.

|| *De la Santé & Maladies des Sauuages. De leurs* 649 *Medecins & Apoticaires, & de quelques racines de grandes vertus.*

Chapitre XXXXI.

Si au Palais Royal eſt eſtimé & fauori celuy que le Roy careſſe, en la maiſon de Dieu eſt auſſi preferé celuy que Ieſus Chriſt chaſtie. Depuis le peché de noſtre premier Pere, tous les hommes ont eſté ſuiects à maladies & infirmitez, du corps & de l'eſprit. A la verité les cauſes de nos maux ſont diuerſes, mais les remedes propres ſont bien differens auſſi. Dieu chaſtie les bons ou les eſprouue par diuerſes afflictions & maladies, au contraire des meſchans qui ſont punis pour leurs propres demerites. Helas! nous ſommes ſouuent trompez en nos iugemens, car tels ſemblent

eſtre ſauuez quand au iugement des hommes, qui deuant Dieu ſont en voye de damnation, & ceux que l'on croit ſouuent eſtre reprouuez, ſont au nombre des enfans de Dieu : car le monde ne iuge que de l'eſcorce & Dieu iuge le dedans. Dieu demeure auec les malades & affligés, & le diable auec ceux qui ſont en proſperité, & à qui toutes choſes viennent à ſou-
650 || hait, teſmoin l'hiſtoire de Sainct Ambroiſe où il eſt dit qu'il n'euſt pas pluſtoſt aduerty ſon compagnon de ſortir de la maiſon où toutes choſes proſperoient, comme une maiſon maudite de Dieu, que tout fut abiſmé & le Maiſtre & la Maiſtreſſe eſcrazez auec leurs enfans ſous les ruynes. O mon Dieu ! le B. Frere Gille, compagnon de S. François, auoit bien raiſon de dire que le demon de la proſperité eſtoit plus dangereux que celuy de l'aduerſité, car nous en voyons plus ſe perdre dans l'abondance que dans la diſette, car peu ſe deſeſperent pour l'une & tous ſe glorifient pour l'autre.

Conſtans, fils du grand Conſtantin, qui fit autant de maux à l'Egliſe que ſon pere luy auoit fait de bien, heretique Arrien qu'il eſtoit, ſe flattoit ſur la proſperité de ſes victoires, & de là tenoit ſa vie par une iuſte punition de Dieu, de s'imaginer qu'il eſtoit dans la vraye foy, puiſqu'il receuoit tant de faueurs du Ciel, comme ſi les faueurs pluſtoſt que les diſgraces eſtoient des teſmoignages du vray amour de Dieu. A quoy ſelon le dire de Seneque le Philoſophe, qu'il n'y a rien pis que la felicité des meſchans, luy reſpondit fort bien Lucifer, Eueſque de Salare, contemporain du grand S. Athanaſe, en un liure qu'il inti-

tula: Des Roys Apoſtats, où il luy monſtre que la proſperité temporelle n'eſt pas une marque aſſeurée de la vraye foy, & que bien ſouuent Dieu permet que les plus meſchans Princes regnent long-temps, || & les 651
bon* peu, ce qu'il confirme par les exemples de Baſa, Roy d'Iſraël, qui regna vingt-quatre ans, & ſon fils trente-cinq ans, & Manaſſes, Roy de Juda, le plus meſchant de tous les Roys, bien que le fils d'un bon pere Ezechias, qui regna cinquante-ſept ans, ce qui nous doit aſſez faire voir la vanité de ce ſiecle, où les plus mauuais ont plus grand part que les gens de bien, auquel * il ſemble ſouuent que toutes choſes leur aillent à contre-poil, ce que Dieu permet pour les chaſtier comme enfans, ou pour les rendre plus conformes à luy comme amis, & pour cet effet leur permet des ennemis pour les punir de leurs fautes (car il n'y a ſi bon qui ne manque) ou pour les empeſcher l'attache * des grandeurs d'icy bas, où ils ſe pourroient ayſement perdre ſans la malice de ſes ennemis, qui emouſſent leur gloire, car d'un aduertiſſement ou conſeil d'amis on en fait aſſez peu d'eſtat, s'il n'eſt à noſtre gouſt, bien que Diogene diſe que pour cognoiſtre ſoy-même ſes fautes, il faut auoir un vray amy, ou ennemy, car l'un ny l'autre ne vous celle rien, mais quand les pechez ſont grands, & que nous auons trop offencé, ſi Dieu ne nous dit mot, c'eſt ſigne que nous ſommes perdus, ſinon il nous enuoye des maladies, des pertes de bien, des trauerſes d'amis, & de plus il esleue les meſchans contre nous qui nous eſprouuent comme l'or dans le creuſet. Et de fait Anaſtaſius rapporte qu'un bon Religieux ſe plaignant

652 à Dieu, de ce qu'il auoit || permis que Phocas, après auoir tué l'Empereur Mauritius & ſes enfans, s'emparaſt de l'Empire, Dieu luy reſpondit, qu'il l'auoit permis pour punir ſon peuple, & que s'il en euſt trouué un plus meſchant pour luy mettre la couronne ſur la teſte, il l'euſt faict.

Parlons maintenant de la ſanté du corps, & des maladies ordinaires qui arriuent indifferemment & naturellement aux bons & aux mauuais, afin de ne nous esloigner trop de noſtre premier ſuiet, & diſons que les anciens Egyptiens auoient accouſtumé d'uſer de vomitifs pour guerir les maladies du corps, & de ſobrieté pour ſe conſeruer en ſanté, car ils tenoient pour maxime indubitable que les maladies corporelles ne prouenoient que d'une trop grande abondance & ſuperfluité d'humeurs, & par conſequent qu'il n'y auoit aucun remede meilleur pour la ſanté que le vomiſſement & la diette, mais la diette principalement.

Troque Laerce & Lactance dient la cauſe pourquoy les Grecs demeurerent ſi long-temps ſans auoir Medecins, ce fut pour ce qu'ils cueilloient au mois de May des herbes odoriferantes qu'ils gardoient en leurs maiſons, ſe faiſoient ſeigner une fois l'an, & non pas tous les iours comme l'on faict à Paris, ſe baignoient une fois le mois, & ne mangeoient qu'une fois le iour, & eſtoient ſi exacts obſeruateurs de cette temperance & ſobrieté, que Platon ayant eſté interrogé s'il || auoit veu aucune choſe nouuelle en Sicile:
653 Ie vy, reſpondit-il, un monſtre en nature, c'eſt un homme qui ſe ſaouloit deux fois par iour. Cela diſoit-il pour Denis le Tiran, lequel fut le premier qui in-

troduit la couftume de manger deux fois par iour, fçauoir eft difner à midy, & fouper au foir, car toutes les autres Nations auoient accouftumé feulement de fouper le foir, & les feuls Hebrieux difnoient à midy.

De vouloir à prefent exiger cela de nous en general, il y auroit bien des oppofitions, mefmes dans les Cloiftres, car la nature n'a plus les forces du paffé, & va toufiours debilitant à mefure que la fin du monde approche, c'eft une fcience que i'appris du R. P. Gontery Jefuite en une conference qu'il eut en la prefence de la Reyne Marguerite, auec un Maiftre des Requeftes, qui difoit au contraire (mais affez mal à mon aduis) que fi le corps & les forces corporelles euffent toufiours diminué depuis la creation de l'homme, que nous ferions à prefent comme de petits fourmis. Cela eftoit un peu brufquement parlé deuant cette Sage Princeffe, mais qui auoit tant de refpect aux gens doctes & de merites, qu'elle en fouffroit mefmes les petites faillies d'efprit, lorfqu'efchauffez dans les difputes, elles leur efchappoient auant d'y auoir penfé.

Il eft vray que nous ne pouuons pas efgaler, ny imiter de bien prés les aufteritez & penitences des anciens, à qui toutes vi- || gueurs fembloient autant 654
douces & faifables comme à nous ameres & infupportables, foit pour noftre faibleffe & imbecilité, ou pour noftre deffaut d'amour de Dieu, qui eft noftre plus grand mal, mais encores fi en trouue-il d'affez forts qui pourroient faire dauantage qu'ils ne font s'ils vouloient, pour le falut, ou pour la fanté corporelle, de laquelle nous fommes fort amateurs, & fouuent mauuais conferuateurs, car nous ne voulons pas

nous mortifier en rien, & voulons viure en paix & en ayſe, & ſuiure nos appetits, ſans diſtinguer des choſes propres ou impropres, & de là vient que nous tombons ſi ſouuent malades & reſtons indiſpoſez, ou abregeons noſtre vie; mais quoy la ſobrieté a perdu ſon procés, il n'y a plus d'Aduocats pour elle, les frippons l'ont bannie des bonnes compagnies, & n'eſt plus receuë qu'où elle eſt le plus en hayne.

L'Empereur Aurelian veſcut iuſques en l'an ſeptante & ſixieſme de ſon aage, durant lequel temps il ne fut iamais ſeigné ne medeciné, hormis que tous les ans il entroit au bain, tous les mois il ſe prouoquoit à vomir, & ſi ieuſnoit un iour toutes les ſepmaines, & tous les iours prenoit une heure pour ſe promener, qui eſtoient tous regimes & remedes faciles & ayſez à pratiquer par ceux qui en ont le deſir, car il n'y a ſi pauure ny ſi riche qui ne le puiſſe faire, & obſeruer de point en point, mais qui commencera.

655 Nos Sauuages ont bien la dance & la ſo- || brieté, auec les vomitifs qui leur ſont utils à la conſeruation de leur ſanté (car i'en ay veu quelqu'uns paſſer les iours entiers ſans manger), mais ils ont encore d'autres preſeruatifs deſquels ils uſent ſouuent : c'eſt à ſçauoir les eſtuues & ſueries, par le moyen deſquelles ils s'allegent & preuiennent les maladies, & puis ils ſont tellement bien compoſez qu'ils ſont rarement malades, & encores plus rarement goutteux, graueleux, hypocondres ou pulmoniques; mais ce qui ayde encore grandement à leur bonne diſpoſition, eſt qu'ils ſont engendrez de parens bien ſains & diſpos, d'un humeur & d'un ſang bien temperé, & qu'ils viuent en

une parfaite union & concorde entre eux, font toufiours contens, n'ont aucun procés, s'intereffent fort peu pour les grades & biens de la terre, qu'ils poffedent auec une grande indifference, c'eft à dire que les perdans ils ne perdent pas leur tranquilité, ainfi en ufent les gens de bien & non les autres, qui n'ont point d'amour de Dieu, & fe piquent pour la moindre perte qui leur arriue.

Il n'y a neantmoins corps fi bien compofé ny regime fi bien obferué qui le puiffe maintenir pour toufiours dans une egale fanté, qu'il ne faille à la fin s'affoiblir ou fuccomber par diuers accidens aufquels l'homme eft fuiet. Pour donc preuenir & remedier à tous ces deffauts & incommoditez du corps humain, outre les fufdits remedes nos Sauuages ont des Medecins, Apoticaires & Mai- || ftres de ceremonies qu'ils 656
appellent Oki, ou Ondaki, & d'autres Arondiouane, aufquels ils ont une grande croyance, pour autant qu'ils font pour la plufpart grands Magiciens, grands deuins, & inuocateurs de demons. Ils leur feruent de Medecins & Chirurgiens, & portent toufiours auec eux un petit fac de cuir dans quoy ils tiennent quelques petits remedes pour les malades, comme poudres de fimples ou de racines, auec la tortuë que l'Apoticaire luy porte en queuë.

Ceux qui font particuliere profeffion de confulter le diable, & predire les chofes à venir ou cachées (car tous n'en ont point le grade) ont quelques autres petits inftrumens qui leur feruent à ce meftier, dont ie vous diray ceux qui fe trouuerent dans le fac de Trigatin, eftimé bon Pirotois, & tres-excellent Medecin.

Il y auoit premierement une pierre un peu plus grosse que le poing taillée en oualle, de couleur un peu rouge, ayant un traict noir tout autour prenant d'un bout à l'autre, dont ils tiennent que quand quelqu'un doit mourir de la maladie dont il est atteint, elle s'ouure un peu par le petit traict noir, & que s'il n'en doit pas mourir elle ne s'ouure point, s'entend qu'il faut que le Pirotois approche la pierre du malade.

Il y auoit aussi dans ce sac, cinq petits bastons de cedre, longs de six ou sept pouces chacun, & un peu bruslé autour, desquels ils se seruent pour predire les
657 choses à venir || & pour aduertir des passées. Qu'il ne s'y mesle tout plein de bourdes parmy leurs propheties, personne n'en peut douter, c'est pourquoy est malheureux celuy qui hebeté s'y fie. Ie ne fais point icy mention du petit tambourin de basque auec quoy ils recueillent l'esprit des malades, & coniurent le diable, pour ce que i'en ay parlé ailleurs, mais ie vous diray que nous auons une grande obligation à nostre bon Dieu, de nous auoir donné de meilleurs Medecins, & pour le corps & pour l'ame, qui doit un iour iouyr de son Dieu.

S'il y a quelque malade en un village on l'enuoye aussi tost querir, on l'informe de la maladie, on luy declare le temps qu'elle a commencé, si elle est naturelle, ou par sort : car il y a des meschans parmy eux aussi bien qu'entre les Epicerinys, qui en donnent à garder à ceux contre qui ils en veulent. Apres quoy il faict des inuocations à son Demon, il souffle la partie dolente, il y faict des incisions auec une pierre tranchante, en succe le mauuais sang, & fait en fin

tout le reſte de ſes inuentions ſelon les maladies, car pour les ſorts, il faut que les dances, chanſons, Negromantie, ſoufflemens, bruits & hurlemens marchent auſſi bien que les feſtins & recreations qu'il ordonne touſiours pour premier appareil, afin de participer luy meſme à la feſte, puis s'en retourne auec ſes parens.

S'il eſt queſtion d'auoir nouuelle des cho- || ſes ab- 658
ſentes ou aduenir, apres auoir interrogé ſon Demon, il vend ſes oracles, mais le plus ſouuent faux ou douteux, & quelquefois veritables ; car le Diable parmy les menſonges leur dit quelque verité pour ſe mettre en credit & ſe faire croire habile eſprit. Un honneſte Gentilhomme de nos amis nommé le ſieur du Vernet, qui a demeuré une année avec nous au pays des Hurons, nous a aſſeuré que comme il eſtoit dans la cabane d'une ſauuageſſe vers le Breſil, qu'un Demon vint frapper trois grands coups ſur la couuerture de la cabane, & que la Sauuageſſe qui cogneut que c'eſtoit ſon Demon, entra dés auſſi toſt dans ſa petite tour d'eſcorce où elle auoit accouſtumé de receuoir ſes oracles, & entendre les diſcours de ce malin eſprit. Ce bon Gentilhomme preſte l'oreille, & eſcoutant le colloque, entendit le Diable qui ſe plaignoit à elle, diſant qu'il eſtoit fort las & fatigué, pour venir de fort loin querir * des malades, & que l'amitié particuliere qu'il auoit pour elle l'auoit obligé de la venir voir ainſi laſſé, puis pour l'aduertir qu'il y auoit trois Nauires François en mer qui arriueroient bien toſt, ce qui fut trouué veritable : car à trois ou quatre iours de là les Nauires arriuerent, & apres que la Sauuageſſe l'eut remercié, & fait ſes demandes, le Demon diſparut.

L'un de nos François eftant tombé malade en la Nation du Petun, fes compagnons qui s'en alloient à
659 la Nation Neutre, le laifferent || là en la garde d'un Sauuage, auquel ils dirent : Si ceftuy noftre camarade meurt, tu n'as qu'à le defpouiller de fa robbe, faire une foffe & l'enterrer dedans, car auffi bien ne feroit-elle que fe pourrir dans la terre. Ce bon Sauuage demeura tellement fcandalifé du peu d'eftat que ces François faifoient de leur compatriot * qu'il s'en plaignit par tout, difant qu'ils eftoient des chiens, d'abandonner ainfi leur compagnon malade, & de confeiller qu'on l'enterraft tout nud s'il venoit à mourir. Ie ne feray iamais cette iniure à un corps mort bien qu'eftranger, difoit-il, & me defpouillerois plus toft de ma robbe pour le couurir, que de luy ofter la fienne pour m'en feruir.

L'hofte de ce pauure garçon fçachant fa maladie partit auffi toft de Sainct Gabriel, que nous appellons autrement la Rochelle, ou Quieuindohain, d'où il eftoit, pour l'aller querir, & affifté de ce Sauuage qui l'auoit en garde, l'apporterent dans une hotte fur leur dos iufques dans fa cabane, où enfin il mourut, apres auoir efté confeffé par le Pere Iofeph, & fut enterré en
103 un lieu particulier du Cimetiere des Sauuages, le plus honnorablement, & auec le plus de ceremonies Ecclefiaftiques qu'il nous fut poffible; de quoy les Sauuages refterent fort ediffiez, & affifterent eux-mefmes au conuoy auec tous nos François, qui s'y trouuerent
660 auec leurs armes, car ils font extremement || ayfe de voir honorer les tefpaffez. * Ils ne voulurent pas neantmoins que ce corps fuft enterré dans leur Cime-

tiere, pour autant, diſoient-ils, que nous n'auions rien donné pour ſes os, & qu'il faudroit qu'il euſt part en l'autre vie aux biens de leurs parens & amis deſ-ſuncts, s'il eſtoit enterré auec eux.

Nonobſtant, les femmes & filles firent les pleurs & lamentations accouſtumez auec l'ordre du Medecin, qui luy-meſme s'eſtoit preſenté pour faire ſon ſabbat & ſes ſuperſtitions ordinaires enuers ce pauure garçon, mais nos Religieux ne luy voulurent pas permettre qu'il en approchaſt, car il n'auoit aucun remede naturel propre à la maladie, c'eſt pour quoy il fut renuoyé, & payé d'un grand mercy, & puis à Dieu.

Ie me ſuis informé d'eux des principalles plantes, & racines, deſquelles ils ſe ſeruent pour leurs maladies & bleſſures, mais entre toutes ils font principalement eſtat de celle appellée Oſcar, les effects de laquelle ſont merueilleux & diuins en la gueriſon des playes, ulceres & bleſſures, auſſi les Hurons en font une eſtime ſi grande que peu s'en faut qu'ils ne l'adorent, tant ils releuent & venerent ſes vertus, & les bons effects qu'ils en reçoiuent. Ils m'en donnerent un morceau de la tige enuiron de la longueur du petit doigt, & gros un peu moins, ie la conſideray curieuſement, & me ſembla en tout || approchant au fenoüil, 661
quoy que ce ſoit une autre plante, & qui leur eſt rare, car on n'en trouue qu'en certains lieux.

Ils ont tout plein d'autres plantes, & racines de grande vertu, & meſme des arbres qui portent une eſcorce grandement excellente pour vomitifs, & autres cures, mais ie ne me ſuis point informé des noms, ny de leurs principales proprietez, ſinon de quel-

qu'unes qui me sont encores eschappées de la memoire, pour le peu d'experience que i'ay aux choses de medecine.

Ie croy que le Createur a donné aux Hurons le tabac ou petun, qu'ils appellent Hoüanhoüan, comme une manne necessaire pour ayder à passer leur miserable vie, car outre qu'elle leur est d'un goust excelentissime, elle leur amortit la faim & leur faict passer un long-temps sans auoir necessité de manger : & de plus elle les fortifie comme à nous le vin, car quand ils se sentent foibles ils prennent un bout de petun, & les voylà gaillards. Elle a beaucoup d'autres vertus qui nous sont incognuës, & non point à plusieurs Espagnols, qui la nomment pour cet effet l'herbe saincte, mais l'usage en est beaucoup meilleur & salubre aux Sauuages qu'à nous autres, à qui Dieu a donné en autre chose tout ce qui nous faict besoin, & conseillerois volontiers à tous les Gaulois de n'en user point que par grande necessité, pour ce que le goust en est tellement charmant qu'en ayant pris l'usage, on ne s'en
662 || peut deffaire qu'auec grande difficulté, dont i'en ay veu aucuns maudire l'heure de s'y estre iamais accoustumés.

I'ay dit en quelque endroit de ce volume, que le Mayz ou bled d'Inde a beaucoup de suc & de substance pour la nourriture du corps humain, mais plusieurs ont philosophé sur ses autres vertus, ont iugé & trouué par experience, qu'il est fort propre à guerir les maux de reins, les douleurs de la vessie, la grauelle, & retentions d'urine, de quoy ils se sont aduisez, pour auoir pris garde qu'il n'y a presque point

d'Indiens qui soient trauaillez de ces maladies, à cause de leur boisson ordinaire, qui est faicte de Mayz.

Nos Sauuages ont aussi des racines tres-venimeuses qu'ils appellent Ondachiera, desquelles il se faut donner de garde, & ne se point hasarder d'y manger d'aucune sorte de racine, que l'on ne les cognoisse, & qu'on ne sçache leurs effects & leurs vertus, de peur des accidens inopinez qui nous sont quelquefois arriuez.

Nous eusmes un iour une grande apprehension d'un François, qui pour en auoir mangé d'une qu'il auoit luy mesme arrachée dans les forests, deuint tout en un instant pasle comme la mort, & tellement malade que nous fusmes contraints d'auoir recours aux Sauuages pour auoir quelque remede à un mal si inopinement arriué, lesquels luy firent aualler un vomitif
composé d'eau & || de simples, auec l'escorce d'un 663
certain bois qui luy fit rendre tout le venin qu'il auoit dans l'estomach, & par ce moyen fut guery, & appris pour une autrefois de ne manger d'aucune herbe ny racine que celles que les Sauuages luy diroient, ou desquelles il cognoistroit luy mesme les effects.

Continuation du traitté de la ſanté & maladies des Sauuages, & de celles qui ſont dangereuſes & imaginaires. Des eſtuues & ſueries, & du dernier remede qu'ils appellent Lonouoyroya.

CHAPITRE XLII.

Il nous arriua encore une autre ſeconde apprehenſion, mais qui ſe tourna bien toſt en riſée, ce fut que certains petits Sauuages ayans des racines qu'ils appellent Ooxrat, reſſemblans à un petit naueau ou chaſtaigne pellée, qu'ils venoient d'arracher pour leurs cabanes, un ieune garçon François noſtre diſciple, leur en ayant demandé & mangé une ou deux ſans s'informer de ſes effets, les trouua bonnes au commencement, & d'un gouſt aſſez agreable, mais ſe conuertiſt ſoudain en de tres-cuiſantes & picquantes douleurs, qu'il ſentoit partout dans la bouche & la langue, qu'il
664 auoit com- || me en feu, & outre cela les phlegmes luy diſtilloient continuellement de la bouche qu'il tenoit ouuerte, la teſte panchée en bas pour leur donner cours, ce qui me faiſoit compaſſion.

S'il eſtoit bien empeſché en ſes maux, l'apprehenſion de le * mort luy eſtoit la plus ſenſible, comme à nous meſmes l'ignorance de ſa maladie, iuſque à ce que les Sauuages nous eurent aduerty en ſe gauſſant plaiſamment, qüe le garçon en tenoit, mais qu'il n'en mourroit pas pourtant. Cela nous conſola fort, car ie vous aſſeure que nous nous trouuions bien empeſchez, & ne ſçauions quel remede apporter à ce mal inopiné.

Ie vous manifeſteray comme les Sauuages en uſent

pour leur ſanté, auec fruict & ſans douleur, mais au prealable, il faut que ie vous die que noſtre petit diſciple n'y fut pas le dernier pris, car quelques François s'eſtans trouuez preſens à ſa diſgrace, y tromperent pluſieurs de leurs compagnons qui en murmuroient aſſez pendant que les autres s'eſgorgeoient de rire. Cela fut en partie la cauſe que ie n'en apportay point en Canada pour la France, peur qu'on ne die que i'auois apporté de quoy rire, preferant ce petit intereſt d'honneur au grand eſtat qu'on en euſt fait d'ailleurs pour ſon excellente propriété de purger le cerueau & d'eſclaircir la face, mieux qu'aucune autre drogue que nous ayons icy.

|| Lorſque nos Hurons, vieillards & autres, ſe ſentent le cerueau par trop chargé d'humeurs & de phlegmes qui leur incommodent la ſanté, ils enuoyent de leurs enfans (ie dis de leurs enfans pour ce qu'ils n'ont ny vallets, ny chambrieres, non plus que de manœuures ou gens à la iournée en tout ce pays-là) chercher de ſes petits naueaux, leſquels ils font cuire ſous les cendres chaudes, & en mangent un, deux ou trois au matin, ou à telle heure de la iournée qu'il leur plaiſt, & n'en reſſentent aucune douleur, ny incommodité que de tenir leur teſte panchée pendant que les phlegmes leur diſtillent de la bouche. 665

Leſcot dit que les Montagnais & Canadiens ont un arbre appellé Annedda, d'une admirable vertu contre toutes ſortes de maladies corporelles, interieures & exterieures, duquel ils pilent l'eſcorce & les feüilles qu'ils font boüillir en de l'eauë, laquelle ils boiuent de deux iours l'un & mettent le marc ſur les parties

enflées & malades, & s'en trouuent bien toſt gueris, principalement d'un mal de terre qui a fort couru.

I'ay veu de nos Hurons leſquels pour ſe rendre plus ſouples à la courſe ſe decoupent le gras des iambes, en chauſſes de Suiſſes, auec des pierres tranchantes, & les parties enflées pour les purger des mauuaiſes
666 humeurs, qu'ils s'apoudroient *de ie ne || ſçay quelle poudre, apres que le Loki auoit craché deſſus. Ie ne veux pas dire qu'ils ſoient grands Chirurgiens, car ie me tromperois, mais encores ne ſont-ils point tant impertinents qu'on pourroit bien dire, il leur reuſſit quelquefois de guerir des playes aſſez dangereuſes auec les ſeuls ſimples, ſans compoſition, & n'ont pour toute ligature, linge ou compreſſe, que des eſcorces de bouleaux & d'un certain arbre appellé Atti, qui leur eſt util en beaucoup de choſes.

Allant voir les malades parmy les Hurons, il me falloit ſouuent faire du Medecin, & n'y cognoiſſois rien, mais il le falloit faire pour les contenter, car m'ayans veu taſter le poulx à l'un d'iceux & dit qu'il ne mourroit point de cette maladie (c'eſt que ie n'y trouuois point de fiebure), il me fallut apres toucher le poulx de tous les autres & en dire mon aduis. C'eſtoit un meſtier qui m'eſtoit bien nouueau & n'en parlois que comme un aueugle des couleurs, car à dire vray, ſi la fiebure n'eſt fort violente, ie ne la cognois point à moy meſme, comme il parut bien il y a quelques années que ie me trouuois tres-mal d'une fiebure fort violente, pour la premiere fois de ma vie, ie dis au Medecin que ie ſentois du mal partout, mais ſans fiebure.

Selon que i'ay pu apprendre & cognoiſtre dans la communication ordinaire & familiere que i'ay euë auec nos Hurons, les Sauuages ne ſçauent l'art de taſter le poulx, ny de iuger d'une urine, & ne cognoiſſent non plus la fiebure || ſinon par le froid ou dans ſes 667
grandes ardeurs qu'ils rafreschiſſent (entre nos Canadiens) auec quantité d'eau freſche, qu'ils iettent ſur le corps du malade, & non pas nos Hurons.

Ils ne ſçauent auſſi que c'eſt de purger le corps, ny de guerir les maladies, ſi elles ne ſont exterieures, car pour le dedans ils n'ont autre remede que les vomitifs & les ſuperſtitions, c'eſt pour quoy les pauures malades ont beau languir & tirer la langue ſur la terre nuë fors une natte de ioncs, qui leur ſert de liƈt, auant qu'ils puiſſent receuoir gueriſon de leur chanterie & ſuperſtitions. Il nous demandoient de Lenonquate, c'eſt à dire quelque choſe propre à guerir, mais n'ayant autre drogue, ie leur donnois un peu de canelle, ou un peu de gingembre auec tant ſoit peu de ſucre (car ie n'en auois gueres), qu'ils delayoient & faiſoient tremper (apres eſtre bien pulueriſé) dans de l'eau claire, laquelle ils aualloient comme une medecine ſalutaire, & s'en trouuoient bien, du moins ils en reſtoient fort contens, & le cœur fortifié.

Neantmoins, la compaſſion que i'ay de ces pauures malades, me faiƈt vous dire derechef, que c'eſt une grande pitié de les voir languir, couchés de leur long à platte terre ſur une meſchante natte de ioncs, ſans couchette, ſans liƈt, ſans linceuls, ſans mattelats & ſans cheuet, priués de toute douceur & rafraichiſſement, fors de quelques petits poiſſons boucanez fort puants,

668 & de la Sagamité ordinaire pour quelque ma- || ladie qu'ils ayent. O mon Dieu! ils ne geignent neantmoins point tant que nos malades, ils ne disent pas, mon cheuet est trop haut ou trop bas, mon lict n'est pas bien faict, on me rompt la teste, les sauces ne sont point à mon appetit, ie ne puis prendre goust à tout ce que vous faictes, car ils demeurent couchez sur la natte, patiens comme des Saincts.

Quand ils se trouuent las du chemin ou appesantis par accident (ce qui arriue fort rarement), ou qu'ils veulent fortifier leur santé, ou preuenir quelque maladie qui les menace, ils ont accoustumé de se faire suer dans des estuues qu'ils dressent au milieu de leurs cabanes ou emmy les champs, ainsi que la fantaisie leur en prend, car voyageans mesmes ils en usent pour se soulager & delasser du chemin, mais il faut qu'ils soient plusieurs autrement la suerie ne seroit pas bonne & ne pourroient pas s'exciter suffisamment.

Or quand quelqu'un veut faire suerie, il appelle plusieurs de ses amis, lesquels sont aussi tost prests, car en faict de courtoisie ils sont assez vigilans, soit pour la faire, soit pour la receuoir : estans assemblez, les uns picquent en terre des grosses gaules enuiron un pied l'une de l'autre, qu'ils replient à la hauteur de la ceinture en façon d'une table ronde, pendant que les autres font chauffer dans un grand feu six ou sept cailloux, qu'ils mettent apres en un monceau au milieu de ce four qu'ils entourent d'écorces*, & couurent de leurs robes de peaux apres
669 que les hommes y sont entrez tout nuds || assis contre terre, serrez en rond les uns contre les autres, & les

genoüils fort esleuez deuant leur estomach, peur de ſe brusler les pieds. Et pour s'eſchauffer encore dauantage & s'exciter à ſuer, ils chantent là dedans inceſſamment frappant du tallon contre terre & doucement du dos les coſtez de ces eſtuues, puis un ſeul chante & les autres repetent comme en leurs dances, ce refrein het, het, het, & eſtans fort laſſez, ils ſe font donner un peu d'air, & parfois ils boiuent encores de grands coups d'eau froide, qui ſeroient capables de donner de groſſes maladies à des perſonnes moins robuſtes, puis ſe font recouurir, & ayans ſué ſuffiſamment, ils ſortent de là & vont ſe ietter dans la riuiere, ſinon, ils ſe lauent d'eau froide, ou s'eſſuyent de leurs robes, puis feſtinent & ſe rempliſſent, pour dernier medicament.

S'ils ſont en doute que la ſuerie leur doiue reuſſir, ils offrent du petun & le bruslent en ſacrifice à cet eſprit qui la gouuerne, comme s'il eſtoit un Dieu, ou une puiſſance ſouueraine. Ie m'eſtonnois fort de voir de nos François dans ces eſtuues pesle-mesle auec les Sauuages, car à mon aduis ils y ſont comme eſtouffez ſans aucun air, & ſi preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſe peuuent à peine tourner.

Il arriue aucune fois que le Medecine ordonne à quelqu'un de leurs malades de ſortir du bourg, & d'aller cabaner dans les bois ou à quelque lieu à l'eſcart, pour luy aller là obſeruer ſes diaboliques inuentions, ne voulans eſtre veu de perſonne en de ſi eſtranges & ri- || dicules ceremonies, mais cela ne s'obſerue 670
ordinairement qu'à ceux qui ſont entachez de maladie ſalle ou dangereuſe, leſquels on contrainct de ſe

feparer des autres peur de les infecter & d'aller cabaner au loin iufques à entiere guerifon, qui eft une couftume loüable & qui deuroit eftre pratiquée par tout, pour fes inconueniens qui arriuent tous les iours par la frequentations * de perfonnes mal nettes, plus frequentes icy que là, où les François femblent auoir des-ia mis quelque mauuaife racine, car qu'elle y fuft auparauant ie n'en ay rien fçeu, ny appris de perfonne.

Ie me promenois un iour feul, dans les bois de la petite Nation des Quiennontateronons pour chercher quelque * petits fruicts à manger, comme i'apperceu un peu de fumée au trauers les bois, qui me donna la curiofité de vouloir fçauoir que c'eftoit, i'aduançay donc & tiray celle part, où ie trouuay une cabane faicte en façon d'une tour ronde, ayant au faifte un trou ou foufpiral par où fortoit la fumée : non content, i'ouuris doucement la petite porte pour voir qui eftoit là dedans, & trouvay un homme feul, eftendu de fon long fur la platte terre, enueloppé dans une mefchante couuerture de peau, auprés d'un petit feu.

Ie m'informay de luy de la caufe de fon esloignement du village, & pourquoy il fe deuilloit; il allongea fon bras fur luy & me dit moitié en Huron & moitié en Algoumequin que c'eftoit pour un mal qu'il
671 auoit aux par- || ties naturelles, qui le tourmentoit fort, & duquel il n'efperoit que la mort, & que pour de femblable * maladies ils auoient accouftumé entr'eux, de fe feparer & esloigner du commun, ceux qui en eftoient entachez, peur de gafter les autres par la frequentation, & neantmoins qu'on luy apportoit fes

petites neceſſitez & partie de ce qui luy faiſoit beſoin ſes parens & amis ne pouuans pas dauantage pour lors, à cauſe de leur pauvreté & que pluſieurs d'iceux eſtoient morts de faim l'Hiuer paſſé. I'auois beaucoup de compaſſion pour luy; mais cela ne lui ſeruoit que d'un peu de diuertiſſement & de conſolation en ce petit eſpace de temps que ie fus auprés de luy; car de luy donner quelque nourriture ou rafraiſchiſſement, il eſtoit hors de mon pouuoir, puis que i'eſtois moy meſme à demy mort de faim & tellement neceſſiteux, que ie cherchois par tout dans les bois quelques petits fruits pour amortir ma faim & fortifier mon eſtomach abbatu.

I'ay veu au païs de nos Hurons de certains malades, qui ſembloient pluſtoſt poſſedez du malin eſprit ou fols tout à faict, qu'affligez de maladie naturelle, auſquels il prendra bien enuie de faire dancer toutes les femmes & filles enſemble, auec l'ordonnance du Loki, mais ce n'eſt pas tout, car luy & le medecin, accompagnez de quelqu'autre, feront des ſingeries & des coniurations, & ſe tourneront tant qu'ils demeureront le plus ſouuent hors d'eux meſmes : puis il paroiſt tout furieux, les yeux eſtincelans & effroyables, quelquefois debout & || quelquefois aſſis, ainſi 672
que la fantaiſie luy en prend : auſſitoſt une quinte luy reprendra, & fera tout du pis, renuerſera, briſera & iettera tout ce qu'il trouuera en chemin auec des inſolences nompareilles *, puis ſe couche où il s'endort quelque eſpace de temps, & ſe refueillant en ſurſaut r'entre dans ſes premieres furies, leſquelles ſe paſſent par le ſommeil qui luy prend. Apres il faict ſuerie

auec quelqu'un de ſes amis qu'il appelle. D'où il ar-
riuequequelqu'uns deces maladesſetrouuentgueris&
les autres au contraire ioignent la maladie du corps
auec celle de l'eſprit.

Il y a auſſi des femmes qui entrent en ces hipo-
condres & faillies d'eſprit, mais elles ne ſont ſi inſo-
lentes que les hommes, qui ſont d'ordinaire plus tem-
peſtatifs : elles marchent à quatre pattes comme beſ-
tes, & font mille grimaſſes & geſtes de perſonnes in-
ſenſées & allienées de leur eſprit : ce que voyant le
Magicien il commence à chanter, puis auec quelque
mine la ſoufflera, lui ordonnant certaine eauë à boi-
re, & qu'auſſitoſt elle faſſe un feſtin, ſoit de chair
ou de poiſſon, qu'il faut trouuer, encore qu'il ſoit ra-
re, neantmoins il eſt auſſitoſt preſt.

Le banquet finy, chacun s'en retourne en ſa mai-
ſon, iuſques à une autrefois qu'il la reuiendra voir,
la ſoufflera, & chantera derechef, auec pluſieurs au-
tres à ce appellez, & lui ordonnera encore 3. ou 4.
feſtins tout de ſuite, & s'il luy vient en fantaiſie com-
mendera des maſcarades, & qu'ainſi accommodez ils
668 aillent || chanter prés du lict de la malade, puis courir
les ruës pendant que le feſtin ſe prepare, auquel ils re-
uiennent, mais ſouuent bien las & affamez.

I'ai eſté quelquefois curieux d'entrer au lieu où l'on
chantoit les malades, pour en voir toutes les ceremo-
nies; mais les Sauuages n'en eſtoient pas trop con-
tens, & m'y ſouffroient auec peine pour ce qu'ils ne
veulent point eſtre veus en ſemblables actions. Ils
rendent auſſi le lieu où cela ſe faict, le plus obſcur &
tenebreux qu'ils peuuent, & bouchent toutes les ou-

uertures qui peuuent donner quelque lumière, & ne laiſſent entrer là dedans que ceux qui y ſont neceſſaires & appellez.

Pendant qu'on chante il y a des pierres qui rougiſſent au feu, leſquelles le medecin empoigne & manie entre ſes mains, puis maſche des charbons ardens, faict le demon deſchaiſné, & de ſes mains ſi eſchauffées, frotte & ſouffle auec un ſifflement qu'il faict bruire entre ſes dents, les parties dolentes du patient, ou crache ſur le mal de ſon charbon maſché. Cette derniere ceremonie des pierres & du charbon ne s'obſerue pas à tous indifferemment, mais à des particuliers ſelon l'ordre du medecin, qui n'oublie iamais la tortuë au païs de nos Hurons, ny entre nos Montagnais le petit tambour de basque, que les Pirotois portent allans voir leurs malades, auec le reſte de leur boutique & petits agiſios.

Lorſque tous les remedes humains n'ont de rien ſeruy, ny les inuentions ordinaires de || nos Sauua- 674
ges, ils tiennent conſeil, auquel ils ordonnent la ceremonie qu'ils appellent, Lonouoyroya, qui eſt l'inuention principale & le moyen plus excellent (à ce qu'ils diſent) pour chaſſer les diables & malins eſprits de leurs bourgs & villages, qui leur cauſent & procurent toutes les maladies & infirmitez qu'ils endurent & ſouffrent au corps & en l'eſprit.

Le iour de la feſte eſtant aſſigné, ils en commencent la ceremonie dés l'apres ſouper du ſoir precedent, mais auec des furies, des fracas & des tintamarres ſi grands qu'ils ſemblent un ſabat de demons, car les hommes briſent, renuerſent & iettent tout ce

qu'ils rencontrent en leur chemin, de ſorte que les femmes ſont en ce temps-là fort occupées à ſerrer & mettre de coſté tout ce qu'elles ne veulent point perdre. Ils iettent le feux & tizons allumez par les ruës, crient, chantent, hurlent & courent toute la nuict par le village & autour des murailles ou palliſſades comme fols & inſenſez.

Apres que le ſabat a eſté bien demené ils s'arreſtent un peu à la premiere penſée qui leur vient en eſprit de quelque choſe qui leur faict beſoin, ſans en parler à perſonne, puis le matin venu ils vont de cabane en cabane, & de feu en feu, & s'arreſtent à chacun un petit eſpace de temps, chantans doucement les loüanges de ceux qui leur donnent quelque choſe, diſans : un tel m'a donné cecy, un tel m'a donné cela, & autres ſemblables complimens, qui obligent les autres meſnages de leur donner quelque choſe, qui un couſ-
675 teau, qui un petunoir, un || chien, une peau, un canot ou autre choſe qu'ils acceptent de bonne volonté ſans autre ceremonie, & continuent de recevoir partout, iuſques à ce que par rencontre on leur donne la choſe qu'ils auoient ſongée, & pour lors la receuant ils font un grand cry & s'encourent hors de la cabane ioyeux & contens d'auoir rencontré leur ſonge, pendant que ceux qui y reſtent crient l'acclamation ordinaire hé, é, é, é, é, & ce preſent eſt pour luy & l'augure qu'il ne doit pas ſitoſt mourir; mais pour les autres choſes qui ne ſont point de ſon ſonge il les doit rendre apres la feſte à ceux qui les luy ont baillées.

Il s'y coule neantmoins quelquefois de la tromperie, car tel retiendra une piece qu'il dira auoir ſongée, qui

n'y aura pas penſé, comme il arriua à un François nommé Mathieu, lequel ayant donné à un ieune Sauuage une chaiſne de raſſades, penſant qu'elle luy deuſt eſtre rendüe, l'autre luy dit qu'elle eſtoit ſon ſonge & fut pour luy, bien qu'on aye apres ſceu ſa fourbe & tromperie.

Ceſte feſte dure ordinairement trois iours entiers, & ceux qui pendant ce temps-là n'ont pû trouuer ce qu'ils avoient ſongé, s'en affligent & tourmentent & s'eſtiment miſérables, comme des gens qui doiuent bien toſt mourir. I'y ay veu des femmes auſſi bien que des hommes, porter à quatre une grande peau d'Eslan chargée de mille beatilles & de preſens. Il y a meſmes des pauures malades qui s'y font porter, ſous l'eſperance d'y trou- || uer leur ſonge & leur gue- 676
riſon, & neantmoins ils ne remportent qu'une laſſitude & un rompement de teſte, qui les conduit ſouuent de la feſte au tombeau.

Ie n'ay rien remarqué de particulier aux Canadiens qui ne puiſſe conuenir aux remedes de nos Hurons, car ſi les Medecins des uns ſont bien impertinens & ſuperſtitieux, les Pirotois des autres ſont auſſi peu ſages & experimentez en leur art. Ce petit Sauuage qui mourut ſur mer à ſon retour de France dans le meſme vaiſſeau des PP. Gallerant & Piat qui le baptizerent, fiſt bien contre la maxime de leurs medecins en mangeant touſiours pour ſauuer ſa vie, car ils font faire à leurs malades des diettes nompareilles, * & ne trouuent pas bon qu'on les importune de manger beaucoup, diſans qu'eſtans malades ils ne peuuent auoir d'appetit, & par conſequent qu'ils ne doiuent

pas manger ou fort peu, pour n'incommoder leur estomach.

Ils soufflent leurs malades comme nos Hurons, leur faisant souuent à croire * que c'est par ceste partie-là qu'ils tireront leur mal, & pour mieux faire leur ieu ils leur disent que c'est un homme d'une nation estrangere qui leur a donné ce mal-là, où il s'est formé une petite pierre qui leur cause la douleur, & comme bon * charlatans en ayans pris une petite dans la bouche, après auoir bien soufflé la partie dolente ou autre part, ils la sortent de la bouche & leur disans que c'est celle qui leur faisoit douleur, ce que les malades
677 croyent & || s'en tiennent soulagez, mais c'est dans l'imagination.

Ils usent aussi quelquefois de vrays remedes, comme de decoctions d'herbes & d'escorces qui leur seruent grandement, & en reussit de bonnes cures qui mettent en credit leurs charlataneries, autrement on auroit bientost decouuert leur * piperies aussi bien faictes que celles de quelques malicieux Chirurgiens, dont i'ay experimenté une fois en une playe qu'on m'entretint l'espace de six sepmaines sans amendement, qui se guerit apres en trois iours sans aucun onguent, peut estre neantmoins que celuy qui me traictoit n'en sçauoit pas d'auantage, & que ie le dois excuser, mais tousiours est-ce une grande faute d'employer des ignorans.

Il y eut un iour un Sauuage appelé Neogabinat, lequel auec quelque * autres Sauuages de ses amis, ayans beu auec excés d'une eau-de-vie qu'ils auoient traictée des François pour de la chair d'Eslan, estans

tous bien enyurez & de repos prés d'un grand feu
dans leurs cabanes, quelqu'uns d'eux demanderent à
Neogabinat s'il vouloit lutter & eſprouuer ſes forces,
lequel ayant reſpondu que non & perſiſté à ce refus,
ils luy dirent qu'ils le coucheroient donc au trauers du
feu, & n'y manquerent pas, car les uns le prirent par
les pieds & les autres par la teſte & le coucherent
tout au trauers des charbons tout nud qu'il eſtoit, &
y demeura || courageuſement autant long-temps qu'il 678
fallut pour donner loiſir aux femmes de l'en reti-
rer, autrement il s'y fuſt laiſſé brusler & conſommer
comme un homme mort, car il ne fretilloit point,
non tant à cauſe du vin que de ſon courage qu'il vou-
loit faire paroiſtre en ce tourment. Elles ne le purent
neantmoins ſi promptement oſter de deſſus les char-
bons ardans, qu'ils auoient esbraſillés exprés, comme
un lict d'honneur, qu'il n'en demeurat tout roſty de-
puis la teſte iuſques à la plante des pieds, de manière
qu'il luy fallut oſter les charbons qui luy tenoient
partout à la chair, dont il fut fort malade & en danger
de mort, ce qui luy donna l'enuie d'enuoyer en noſ-
tre Conuent prier qu'on le vint baptiſer, mais il fut
ſi admirablement bien ſecouru qu'au bout de dix
iours il commença de ſe leuer, & nous aller viſiter
iuſques chez nous, où il monſtra à nos Religieux ce
de quoy il s'eſtoit ſeruy pour ſe guerir, qu'eſtoit la ſe-
conde eſcorce d'un arbre appellé pruche, eſpece de ſa-
pin, laquelle ces gens luy faiſoient boüillir & de la
decoction ils l'en lauoient continuellement, ce qui le
rendit ſain & gaillard en moins de trois ſepmaines.

|| *Pourquoy les Sauuages errants tuent aucunefois de leurs parens trop vieux ou malades. D'un François qu'ils voulurent assommer, & de la cruauté
679 de deux femmes Canadiennes qui mangerent leurs marys.*

Chapitre XXXXIII.

Les vieillards decrepis & perfonnes malades dans l'extremité entre les peuples errants, font en cela plus miferables que ceux des nations fedentaires, que ne pouuans plus fuiure les autres, ny eux moyen de les nourrir & affifter, fi les malades le trouuent bon leurs parens les tuent auffi librement comme on pourroit faire icy un mouton, encores penfent-ils en cela leur rendre de grands feruices, puis qu'eftans dans l'impuiffance de les pouuoir fuiure & eux de les affifter, il faudroit qu'ils mouruffent miferablement par les champs, qui eft neantmoins une grande cruauté, & qui furpaffe celle des befte bruttes, defquelles on ne lit point qu'elles faffent le mefme enuers leurs petits.

Le Truchement des Honqueronons me dit un iour que comme ils furent un long-temps pendant l'Hyuer
680 fans auoir de quoy || manger autre chofe que du petun & quelque efcorce d'un certain arbre que les Montagnais nomment Michian, lefquels ils fendent au Printemps pour en tirer un fuc doux comme du miel, mais en fort petite quantité, autrement cet arbre ne fe pourroit affez eftimer. Ie n'ay point goufté de cefte liqueur comme i'ay faict de celle du fouteau,

mais la croye tres-bonne au gouſt, de l'eſcorce de laquelle i'ai mangé parmy nos Hurons, bien que fort peu ſouuent & pluſtoſt par curioſité que par neceſſité, d'autant qu'ayant autre choſe à diſner ils laiſſent cette viande-là pour les plus neceſſiteux Canadiens, qui manquent ſouuent de toute autre choſe. Ce pauure garçon me dit donc qu'il penſa eſtre au mourir de ce ieuſne trop eſtroit, & que les Sauuages plus robuſtes le voyant en ceſt eſtat, touchez de compaſſion, le prierent qu'il agrea qu'on l'acheuaſt de faire mourir, pour le deliurer des peines & langueurs dont il eſtoit abbattu, puis qu'auſſi bien faudroit-il qu'il mourut miſerablement par les champs, ne les pouuans plus ſuiure ny eux l'aſſiſter n'ayans pas de quoy; mais il fut d'aduis que l'on ne touchaſt point à ſa vie, & qu'il valoit mieux languir & eſperer en noſtre Seigneur, que de mourir comme une beſte qui ne ſe confie point en Dieu, auſſi auoit-il raiſon : car à quelques iours de là, ils prindrent trois Ours, qui les remirent tous ſur pieds & en leurs premieres forces, apres auoir eſté 14. ou quinze iours en ieuſnes continuels, ſans prendre autre nourriture que la fumée || du petun, & 681
quelque eſcorce d'arbre; qui eſtoit quelque choſe de plus que ne ſouloit prendre un certain Gentilhomme Venitien; lequel ayant receu quelque deſplaiſir, ſe mit au lict en reſolution de ne manger point ; & de faict, quelque remonſtrance qu'on luy pû faire, il demeura (au grand eſtonnement d'un chacun) 63. iours ſans prendre autre choſe que de l'eau du puits de Sainct-Marc, au bout deſquels il deceda en crachant & urinant du ſang.

Il me ſemble auoir appris que l'Eſcriture Sainƈte ne fait mention que d'un ſeul enfant mangé en Ieruſalem par ſes propres parens, au temps de la famine, qui fut tres-grande durant le ſiege des Romains; mais voicy une hiſtoire bien plus eſtrange arriuée en Canada enuiron l'an 1626. ou 27. de deux femmes Canadiennes qui mangerent leur * marys, le pere & le fils, dont on eut beaucoup de regret à l'habitation, tant pour leur malheureuſe fin, que pour la bonne affeƈtion qu'ils auoient touſiours euë pour les François, qui les aymoient auſſi reciproquement. L'un eſtoit un bon vieillard de 80. ans ou enuiron, appellé Ouſtachecoucou, autrement nommé par les François, le grand oncle du Pere Ioſeph, ainſi appellé pour auoir paſſé un Hyuer auec luy dans les bois. L'autre eſtoit ſon fils aiſné, aagé de quelque trente ans ou enuiron, eſtimé l'un des meilleurs chaſſeurs de ſa Nation, deſquels ie vay vous declarer ſuccinƈtement comme le
682 malheur de || leur mort arriua.

Apres la peſche de l'anguille qu'on a accouſtumé de faire tous les ans enuiron le mois d'Oƈtobre, le bon vieillard Ouſtachecoucou, preuoyant à la neceſſité future, en penſoit ſerrer quelque quantité de pacquets boucannés dans noſtre Conuent pour leur ſeruir au temps de la neceſſité, & des baſſes neiges (pendant leſquelles on ne peut attraper l'eslan, ny le cerf), mais ſa femme un peu trop accariate, n'y voulut iamais conſentir, car elles ont un tel pouuoir ſur leurs marys, qu'il ſemble que les hommes ne peuuent deliberer ſans elles, & fallut luy obeyr comme à la maiſtreſſe, ils les furent donc cacher dans les bois au delà du

fleuue du costé du Sud, & apres s'en allerent dans les terres, vers le Nord, enuiron 25. lieuës de nostre Conuent, chargez du reste de leurs viures, qui ne consistoient en tout, pour dix ou douze personnes qu'ils estoient, qu'en trois petits sacs de bled d'Inde, & six ou huict pacquets de 5o. anguilles chacun, en ayant laissé enuiron autant dans leur cache ou magasin, de quoy ils se repentirent bien apres, mais tard, car les neiges estant trop basses, ils ne peurent prendre de bestes, & tout ce qu'ils auoient porté de viures estant consommé, il fallut prendre nouueau conseil pour viure & se tirer de misere.

Ils resolurent de retourner à leur magasin pour auoir de la prouision, mais le fleuue estoit pour lors tellement embarrassé de gla- || ces que la marée faisoit 683
debatre & s'entrechoquer, qu'ils ne purent iamais trouuer passage, & fallut se resoudre à la patience, & à un ieusne exacte de huict ou dix iours, sans pain, sans viande, & sans poissons, ce qui les amaigrit tellement qu'il ne leur restoit plus que la peau collée sur les os, car d'aller demander des viures aux François ils n'oserent peur de se rendre importuns, ou crainte d'estre esconduits, car les Montagnais sont si souuent en necessité, qu'il seroit bien difficile de leur pouuoir tousiours satisfaire, c'est ce qui les obligera à la fin de cultiuer les terres, comme faisoit ce bon homme qui auoit recueilly d'un petit desert cinq ou six sacs de bled d'Inde, la mesme année que nos Religieux luy eurent appris à trauailler, ce qu'il faisoit auec tant de contentement qu'il se blasmoit luy mesme, & ceux de sa Nation, de leur paresse, & du peu de soin

qu'ils ont de pouruoir à leur viure pour la neceſſité.

La mere & la bru appellée Ouſcouche (preſque d'un
meſme aage) auec trois ou quatre petits enfans, leur
crioient tous les iours à la faim, les appellans pareſ-
ſeux & les vouloient contraindre d'aller querir des vic-
tuailles aux François, ou chercher de la beſte (c'eſt
leur façon de parler de la chaſſe), autrement qu'elles
mourroient de faim auec leurs enfans. Les pauures
marys ne ſçauoient comment les contenter, car leurs
ventres n'auoient point d'aureilles pour leurs rai-
684 || ſons, ny de patience pour endurer. O mon Dieu,
que c'eſt une furieuſe batterie que la faim, il n'y a place
qu'elle n'emporte. Ils leur repetoient ſouuent, patien-
tons encore un peu, il neigera peut eſtre bientoſt &
nous tuerons des beſtes qui nous raſſaſieront tous
ſans eſtre importuns aux François, mais cela ne leur
donnoit point à manger.

Elles reſolurent à la fin de manger le bon vieillard
ſi bientoſt il n'apportoit des viures, car il n'y auoit
plus d'excuſe qui les puſt contenter. Elles choiſirent
donc leur temps, & prirent ſi bien leur meſure qu'elles
executerent leur malheureux deſſein, un matin peu
apres que le gendre fut ſorti de la cabane pour la
chaſſe, car ayant pris chacune une hache en main,
elles en donnerent tant de coups ſur la teſte du pau-
ure bon homme couché de ſon long, les pieds deuant
le feu qu'il en mourut ſur le champ, puis le mirent en
pieces, & en firent cuire à l'inſtant quelque* mor-
ceaux dans la chaudiere pour s'en raſſaſier, & cache-
rent le reſte dans la neige pour le manger à loiſir. O
mon Dieu, il eſt vray qu'en deſcriuant cecy i'ay hor-

reur d'y penſer ſeulement, & neantmoins leur rage & leur faim ne peut eſtre aſſouuie de l'excez d'une telle cruauté & barbarie, furieuſe au delà de celles des beſtes les plus feroces & carnaſſieres de l'Afrique. Elles reſolurent encore de tuer le ieune homme à ſon retour, crainte qu'il ne vengeaſt ſur leur vie la mort
de ſon pere, qui ne ſe pouuoit || celer, & ſe liberer de 685
ſoupçon.

Il faut notter que ce ieune homme eſtant ſorty de la cabane pour la chaſſe, entendit bien frapper, & les cris de ſon pere, mais il ne ſe fuſt iamais imaginé une telle meſchanceté de ſa mere & de ſa femme, c'eſt pourquoy il ne retourna point pour s'en eſclaircir, & pourſuiuit ſon chemin iuſques à la rencontre d'un chaſſeur Montagnais, auquel il raconta leur extreme famine, & luy demanda s'il n'auoit point veu de piſtes de beſtes, & comme l'autre luy eut dit que non, & qu'il en cherchoit pour eſtre luy meſme en pareille neceſſité: Ie te prie, luy dit-il, de paſſer par noſtre cabane, car ie crains qu'il ſoit arriué quelque accident à mon pere, l'ayant ouy crier apres que i'en ay eſté party, & en ſuis en peine; l'autre luy promit d'y aller, puis ſe ſeparérent.

Quelque temps apres noſtre pauure ieune homme rencontra un eslan qu'il tua, & l'ayant eſuentré, il priſt le cœur & les inteſtins qu'il porta à ſa cabane, apres auoir caché la beſte dans les neiges : car ils ont accouſtumé de les porter, & quelquefois la langue ou la teſte, pour les manger promptement, ou pour aſſeurer que l'animal eſt à bas.

Ayant chargé ſon pacquet ſur ſon dos, il s'en reuint

à la maiſon & en approchant il fit un cry ſelon leur couſtume, pour aduertir de ſa uenuë, puis ayant laiſſé ſon eſpée & ſes raquettes à la porte, & leué la cou-
686 uerture || de peau qui ſert d'huys, pour entrer en ſe courbant bien fort, car leurs portes ſont fort baſſes, les deux femmes eſtoient au dedans des deux coſtez, chacun* une hache en main, deſquelles elles luy deſchargerent pluſieurs grands coups ſur la teſte, & l'eſtendirent mort ſur la place auant que d'auoir apperçeu le cœur & les inteſtins de la beſte qu'il auoit tuée, ce qui leur deuoit eſtre une grande triſteſſe, car telle beſte eſtoit ſeule capable de les tirer tous de la neceſſité, au lieu que leur impatience leur tourna à malheur, elles ne laiſſerent pourtant de manger ce corps meurtry, elles & leurs enfans, leur diſans que c'eſtoit de la chair d'un ours que leur pere auoit tué.

Deux iours apres le Sauuage qui auoit eu charge du fils treſpaſſé de ſe tranſporter à ſa cabane, pour ſçauoir des cris de ſon pere, y arriua chargé d'un morceau d'eslan qu'il leur apportoit, mais un peu trop tard, car il y auoit eſté retardé par la priſe de la beſte qu'il rencontra fortuitement en ſon chemin, laquelle ayant tuée, il en porta quelque morceau en ſa cabane & renuoya querir le reſte par les femmes auant partir pour ſon meſſage.

Or comme il fut entré dans la cabane des meurtris, il s'informa des enfans qu'il trouua là aſſis, où eſtoit leu pere & leur mere : Pour nos papa, dirent les enfans, nous les croyons à la chaſſe, & nos meres chercher l'eslan qu'ils ont tué, lequel neantmoins elles ne
687 trouuerent pas, à cauſe des grandes || neiges qui

eſtoient tombées depuis & couuert partout les traces & marques de raquettes. Il leur demanda de plus, de quoy ils auoient veſcu depuis deux iours qu'il auoit rencontré leur pere au bois. Ils dirent de la chair d'un ours que leur grand papa leur auoit enuoyé, & qu'il ne leur en reſtoit plus guere : Où eſt donc ce reſte, car ie ne voy rien de pendu à vos perches, leur repartit cet homme. Lors les enfans ne ſçachans encore le malheur arriué à leur pere (car il eſt croyable qu'ils eſtoient abſens lors qu'ils furent tuez), luy dirent que leur mere auec leur grand maman l'auoient caché dehors, & luy monſtrerent à peu pres l'endroit que le Sauuage chercha, & l'ayant trouué & fouillé dans la cache, il en tira, aulieu de la patte d'un ours, la iambe d'un homme; bien eſtonné, il mit derechef la main dans le trou, d'où il tira encore deux autres iambes. Eſmerueillé au poſſible, il demanda aux enfans que cela vouloit dire, & ſi on auoit là tué des hommes. Ils reſpondirent qu'ils n'en ſçauoient rien, & que leurs meres luy rendroient raiſon de tout, s'il vouloit attendre leur retour, comme il fit.

Eſtant arriuées, il leur demanda ou * eſtoient leurs marys, elles ne ſçachans pas encores qu'il euſt trouué la cache, luy dirent qu'elles n'en ſçauoient rien, & qu'ils pourroient eſtre quelque part à la chaſſe. Vous mentez, leur repliqua le Montagnais, car vous les auez tués, & mangé la chair auec vos enfans || ; puis 688
leur montrant une des iambes, leur dit: Eſt-ce là la iambe d'un Hiroquois que vous auez tué, ſont-ils venus iuſques icy, non ce ſont vos marys que vous auez meurtris miſerablement, vous eſtes des meſchantes et

ne valez rien. Elles bien eſtonnées de ſe voir deſcouuertes, ne ſceurent que repliquer, car leur monſtrant le reſte des corps deſquels elles auoient premierement mangé les teſtes, elles ne prirent autre excuſe pour ſe iuſtifier d'un cas ſi enorme, ſinon que mourans de faim elles auoient eſté conſtraintes de les tuer pour viure, elles & leurs enfans, puis qu'ils n'auoient pas eu ſoin de leur chercher à manger. Voylà comme on eſt mal aſſeuré auec des gens affamez, & qui n'eſperent point en Dieu.

Le Montagnais n'y pouuant apporter autre remede, ny empeſcher que la choſe ne fuſt faite, laiſſa là ſes deux miſerables auec leurs enfans, & retourna à ſa cabane porter ſes triſtes nouuelles, & partout où il paſſoit il en aduertiſſoit les Sauuages, deteſtant cet acte inhumain, il nous en donna auſſi aduis quinze ou ſeize iours apres, mais nos Religieux l'auoient deſia ſceu par le petit Nancogauachit, appellé à ſon Bapteſme Louys. Une telle nouuelle attriſta fort nos Freres pour l'affection qu'ils auoient à ce bon Ouſtachecoucou, mais d'ailleurs le procedé du petit Louys en fut fort agreable & plaiſant, car venant tout eſploré de Kebec, d'où il auoit appris ceſte faſcheuſe hiſ-
689 toire de la || mort de ſon parent, demanda aux Religieux où eſtoit le Pere Ioſeph. Helas, dit-il, qu'il ſera faſché de la triſte nouuelle que ie viens d'apprendre à Kebec, toſt, toſt, mon frere, dit-il à l'un de nos Religieux, ouurez-moy promptement la porte de voſtre chambre, que ie voye ſi Ouſtachecoucou eſt dans l'Enfer, car il eſt mort ſans eſtre baptiſé. C'eſtoit un grand Iugement en taille-douce, dans l'Enfer duquel

il le penſoit trouuer depeint auec les autres damnez, car nos Religieux auoient accouſtumé de leur monſtrer cette Image pour leur mieux faire comprendre les fins dernieres de l'homme, la gloire des bienheureux, & la punition des meſchans. En vérité les Images devotes profitent grandement en ces pays-là, ils les regardent auec admiration, les conſiderent auec attention, & comprennent facilement ce qu'on leur enſeigne par le moyen d'icelles. Il y en a meſmes de ſi ſimples qui ont cru que ces Images eſtoient viuantes, les apprehendoient, & nous prioient de leur parler, c'eſtoient les liures où ils apprenoient leurs principales leçons, mieux qu'en aucun de ceux deſquels ils ne faiſoient que conter les feuillets.

|| *Comme les deux femmes qui auoient mangé leurs* 690
maris furent condamnées par les Sauuages, l'une à eſtre aſſommée, & l'autre d'eſtre bannie, laquelle en fin fut enſeuelie ſous les glaces, apres auoir bien rodé & contrefait la furieuſe.

Chapitre XLIV.

Un malheur n'arriue iamais ſeul, ny un peché ſans l'autre, voyez-en l'experience aux mauuais, ils ne ſont pas ſortis d'un crime qu'ils en commettent un autre. *Abiſſus abiſſum inuocat.* On dit de noſtre ieune Sauuageſſe Ouſcouche qu'auant de tuer ſon pere, &

ſon mary, elle en auoit donné aduis à un ſien frere, auquel elle promit deux de ſes enfans pour luy ſeruir de nourriture, en attendant qu'il euſt pris de la beſte, c'eſt à dire de la venaiſon, & qu'il en mangea l'un, & l'autre reſta à la mere. Ie ne veux pas aſſeurer que la choſe ſoit vraye, tant y a que les Sauuages nous l'ont aſſeuré: & ont par pluſieurs fois monſtré cet inhumain à nos Religieux, leur diſans : Tenez, voylà le frere d'Ouſcouche, qui a tué & mangé ſon propre nepueu.

691 || C'eſt la couſtume des Sauuages Montagnais de ſe rendre vers Kebec au renouueau pour traitter auec les François, & ordonner des choſes neceſſaires à leur Nation, car encore qu'ils viuent preſque ſans loy, ils ont encore quelque forme de Iuſtice, & de gouuernement politique entr'eux. En cette aſſemblée leur premiere expedition fut de donner ſentence contre les deux femmes meurtrieres, non à l'eſtourdy & par precipitation, mais apres auoir meurement conſideré l'importance du fait & bien debatuës les raiſons de part & d'autre, dont la faueur emporta neantmoins pour la plus ieune (c'eſt à dire que la corruption ſe gliſſe par tout), car deux Capitaines auec pluſieurs anciens, ayans conclu à la mort de toutes les deux, le troiſieſme Capitaine nommé Eſrouachit, ny* voulut iamais conſentir pour la derniere, à cauſe qu'elle auoit autrefois eſpouſé ſon frere, & fut ſeulement bannie.

L'execution neantmoins en eſtoit un peu difficile, car comme ils n'ont point de Miniſtres ordonnez pour de pareilles actions, il falloit trouuer un homme aſſez

hardy pour l'entreprendre, & perſonne ne ſe preſentoit, auſſi ſont-ils grande difficulté de mettre la main ſur aucun de leur Nation, non pas meſmes pour l'offencer tant ſoit peu, & encor moins ſur les femmes & petits enfans, qu'ils ſupportent auec patience & charité.

|| A la fin le Capitaine nommé Mahiconatic, ayant 692
rehauſſé ſa voix & demandé deuant toute l'aſſemblée ſi quelqu'un voudroit ſe charger de la punition de ſes deux femmes (car ils ne contraignent perſonne contre ſon ſentiment), alors le Sauuage Kenœmat, ſurnommé par les François le Camart, homme adroit & de bon iugement, s'offrit publiquement d'en faire l'execution,& d'y aller au pluſtoſt: Car qu'elle* apparence, diſoit-il, que perſonnes ſi meſchantes demeuraſſent impunies apres tant de cruauté; il ne m'importe que la vieille ſoit ma parente ou non, ie ne la recognois plus pour telle, ſuffit que ie ſçay qu'elle a tué & mangé ſon fils & ſon mary, & ayant eſté accepté du conſeil, il prit congé pour ſa commiſſion, & paſſa par noſtre Conuent pour nous en donner aduis.

Le bon Pere Ioſeph taſcha bien, mais en vain, de le diſſuader de faire mourir la vieille, ſans auoir au prealable ſondé ſi on pourroit la rendre Chreſtienne, mais il ne fut poſſible de l'y combler, & dit qu'elle ne meritoit pas cette grace-là, & qu'au reſte nous auions bien peu d'eſprit (c'eſt leur façon de reprimender) de procurer la vie à celle qui auoit donné la mort à de nos meilleurs amis, & que les autres François l'auoient encouragé de s'en promptement deffaire, afin qu'il ne fuſt plus parlé d'elle, & là-deſſus ſortit de

noſtre Conuent, fut coucher à ſa cabane, & dés le len-
693 demain matin ſe rendit à || celle des criminelles, leſquelles il trouua fort affligées, & en l'attente de la mort qui leur auoit eſté annoncée ſous main par un de leurs amis, pour leur donner temps de s'euader.

Mais au contraire ces pauures femmes, touchées d'un deſplaiſir extreme de leur faute paſſée, commencerent à s'eſcrier, diſans : Helas, à quel propos nous enfuyr, puis que nous auons merité la mort, en celle de nos maris; non nous attendrons icy comme coupables, la punition de nos demerites, & comme criminelles, la iuſte ſentence de nos Capitaines, c'eſt pourquoy allez en paix, & nous laiſſez icy pleurer nos infortunes, puis que vous ne pouuez faire que nos pechez ne ſoient commis, & nous rendre de coupables innocentes. Mourons donc, puiſqu'il faut mourir ma chere fille, diſoit la vieille à ſa bru, car nous ne pouuons ſuruiure nos maris qu'en abomination, & deshonneur de tout le monde, i'ay deſiré le crime pour raſſaſier ma faim, & tu as ſuiuy mes mauuaiſes volontez, i'en ſuis la plus coupable, & tu n'es pas innocente. O mort pourquoy ſouffre-tu un ſi long-temps de ſi miſerables creatures ſur la terre, oſte-nous cette vie, ô mort, qui nous fait rougir deuant le reſte des creatures, car pour moy ie ſuis laſſée de viure, & mourray de triſteſſe, ſi la vie par la violence ne m'eſt bientoſt oſtée.

694 || Comme la vieille acheuoit ſes triſtes diſcours, auſquels reſpondoient d'un meſme ton ceux de la ieune auſſi affligée qu'elle, arriua Kenœmat, chargé de leur condamnation, bien reſolu de la mettre en

effet, comme il fit apres les y auoir difpofées & prudemment preparées. Il entra donc dans la cabane fans frapper à la porte, car ils n'ont pas accouftumé d'y frapper en entrant non plus qu'au pays des Hurons, & fe fcifent là fans faluer, ny dire mot, finon quelquefois le ho, ho, ho, qui eft tout leur plus grand compliment.

Eftant affis, il demanda à manger, difant qu'il auoit une grand'faim, lors la vieille fe mit en deuoir de luy en difpofer promptement auec la chair d'eslan qu'elle mit cuire dans une chaudiere fur le feu. Comment, dit-il, tu me veux donc faire feftin (car ils appellent feftin tous les repas où il y a un peu de bonne chere). Eft-ce point encore de la chair de ton mary, ou de ton fils, font-ce là des reftes de ta cruauté. A quoy ces pauures femmes ne refpondirent autre chofe, finon nous ne vallons rien & auons bien merité la mort, ce qu'elles dirent auec tant de regrets, de larmes & de foufpirs, comme perfonnes qui fe voyoient prochaines de la mort, & de celuy qui la leur deuoit donner, qu'il fut iuftement efmeu & contrainct de diffimuler un peu auec elles, & les prier de ne pleurer plus, & d'oublier tout le paffé, || & prenant du petun 695
dans fon petit fac, leur en prefenta à petuner, mais elles le refuferent difant : L'amertume de nos ames & les reffentimens de nos fautes paffées, nous a ofté l'enuie & la force de pouuoir petuner, pluftoft faisnous promptement mourir puis que tu és venu à ce deffein, car nous ne faifons que languir & allonger noftre martyre. Ce que voyant, & qu'il ne pouuoit les appaifer, ny ne vouloient auoir part au feftin qui

ſe preparoit, il leua alors le maſque & leur dit qu'en effet elles ne valloient rien, & meritoient la mort, & s'adreſſant à Ouſcouche la premiere, il luy dit : Les Capitaines t'ont condamnée de ſortir de la Nation, & de t'en aller ailleurs où tu pourras auec ton enfant, tous auoient oppiné à ta mort, comme meſchante, mais ton beau frere a prié pour ta vie, par quoy remercie-l'en à la premiere rencontre, & ne fais plus eſtat de nous voir, ny nous, ny les Algoumequins, auec leſquels nous auons alliance.

Apres ſe tournant vers l'autre, il luy dit : Et toy vieille qui deuois auoir plus de vertu que ta bru, tu mourras de la meſme mort de ton mary & de ton fils, puis leuant ſa hache il luy en deſchargea un ſi grand coup ſur la teſte, qu'il l'eſtendit morte ſur la place, & luy ayant couppé le col, il emporta la teſte aux Capitaines apres auoir feſtiné de la viande que la vieille auoit miſe ſur le feu.

696 || Ouſcouche qui deuoit eſtre adoucie par la grace qu'on luy auoit faite, en deuint au contraire plus inſolente & furieuſe, car rodant les bois, elle laiſſa premierement ſon enfant à la premiere cabane qu'elle rencontra, puis leur dit : Sçachez que ie ne mourray iamais que ie n'aye encore mangé des hommes, & des enfans, & par tout où i'en trouueray ie les aſſommeray, & en feray curée. Ce qui donna une telle eſpouuente à tous les Sauuages, qu'on la redoutoit partout, comme une furieuſe lyonne qui a perdu ſes petits. Si quelqu'un la rencontroit par les bois, il s'en deſtournoit, car un ſeul ne l'euſt oſé aborder. Ils diſoient qu'elle auoit le diable au corps, & qu'elle eſtoit

plus forte que cent hommes, pourquoy tous tiroient de long peur de la rencontrer.

Enuiron le mois de Juillet de la mesme année, il prit enuie à nostre F. Geruais d'aller par canot au lac de la riuiere de S. Charles auec Neogaemai, afin de voir si la difficulté du chemin en estoit si grande que les Sauuages nous depeignoient, car iamais aucun François n'y auoit esté que sur les neiges ou sur les glaces pendant l'Hyuer. Ayant donc passé unze ou douze sauts, dont aucuns sont assez difficiles, non pas neantmoins à l'egal de ceux des Hurons, qui sont espouuentables & dangereux au delà de la pensée de ceux qui n'y ont pas esté, ils se cabanerent sur le bord de la riuiere, en un lieu que les Sauuages || appellent 697
le Capatagan, d'où il faut quitter la riuiere & aller par dans les terres enuiron, trois lieuës de chemin chargé de son equipage.

Or pendant le iour chemin faisant, ils auoient rencontré la trace de quelque personne nouuellement passée par là, ce qui donna une telle espouuente au pauure Neogaemai qu'il n'en pû dormir toute la nuict & fut tousiours au guet pendant que les autres dormoient, craignant à toute heure de voir Ouscouche à ses espaules, & ne voulut permettre qu'on fist du feu pour le souper, car comme il croyoit qu'elle eust passé par là, il alleguoit qu'elle sentiroit la fumée du feu, qui luy feroit descouvrir leur giste & les assommeroit tous en dormant. Il fallut donc patienter de son humeur, se contenter d'un petit morceau de pain sec, & se coucher au pied d'un arbre, iusques au lendemain matin qu'ils continuerent leur chemin vers le lac.

On a appris du depuis que ces traces imprimées ſur le ſable, eſtoient du bon frere Jean Gaufeſtre Ieſuite, lequel s'eſtant egaré dans les bois, auoit repris les bords de la riuiere pour retrouuer le chemin de ſa maiſon perduë, car les plus experimentez y ſont ſouuent pris, s'ils ne ſont conduits par les Sauuages, qui comme les oyſeaux retrouuent touſiours leurs nids, quoy que fort esloignés, ou pour petits qu'ils ſoient.

Notre pauure Ouſcouche, comme une beſte egarée,
698 rodoit partout ſans trouuer qui || la vouluſt receuoir; elle ne cherchoit qu'à mal faire, & tous la fuyoient comme dangereuſe & indigne de la conuerſation humaine. Si elle alloit aux Algoumequins, ils la rebutoient & la chaſſoient de leur compagnie. Si à Tadouſſac, de meſme, tellement qu'elle eſtoit comme dans un deſeſpoir de pouuoir iamais trouuer qui la vouluſt receuoir à grace, iuſques à ce que deux ieunes hommes Sauuages, dont l'un s'appelloit Sy Syſiou, Montagnais de nation, lequel auoit auparauant demeuré auec les RR. PP. Ieſuites, & depuis quitté comme un las de bien faire, & l'autre eſtoit un Algoumequin, nommé Chiouytonné, leſquels abandonnans leur nation, ſe mirent en la compagnie de ceſte mauuaiſe femme, & faiſoient enſemble les manitous & endiablés, menaçans de ne vouloir viure que de chair humaine & d'aſſommer tout autant de perſonnes qu'ils pourroient attraper.

Cela miſt une telle alarme par tout le camp que petits & grands en apprehendoient les approches. Le Capitaine Eſrouachit, appellé par les François la Fouriere, auec quelque* autres Capitaines, tindrent con-

ſeil par entr'eux pour aduiſer aux moyens de ſe deſfaire de ſes deux compagnons auant qu'il en arriuaſt plus grand accident, & conclurent qu'il les falloit aſſommer tous deux ſans autre forme de procez. Ce qui fut incontinent executé, car s'eſtans venus ranger vers Tadouſſac où eſtoient ces Capitaines, ils furent ſurpris & mis à mort en leur prononçant leur ſentence
|| pluſtoſt que d'auoir ſceu qu'on s'eſtoit aſſemblé pour 699
eux, car là il n'y auoit point d'appel, ils ſont des Iuges ſouuerains, qui ne ſçauent que c'eſt que chicanerie, un procez eſt auſſitoſt iugé qu'il eſt intenté. On n'y faict point d'eſcritures, on n'y paye point d'eſpices; les Aduocats, Procureurs & Sergens en ſont bannis; c'eſt un conſeil de vieillards & de gens prudens qui ne ſe precipitent point en affaires, ruminent ce qu'ils veulent dire & ſuiuent facilement la raiſon qu'ils voyent apparente, autrement il y a peu de faueur pour qui que ce ſoit.

La determinée Ouſcouche fut bien eſtonnée quand elle vit ſes deux hommes par terre, la peur d'un pareil chaſtiment luy fiſt alors croiſtre des aisles aux pieds, mais qui la precipiterent dans une mort plus rigoureuſe & ſenſible, car s'eſtant iettée ſeule dans ſon canot penſant trauerſer la riuiere, qui a 6. ou 7. lieuës de large en cet endroit, elle fut enſeuelie ſous les glaces que la marée faiſoit debattre & s'entrechoquer, deſquelles elle ne put ſe deffendre, & là perit miſerablement celle qui eſtoit auparauant la terreur & l'eſpouuante de tous ceux de ſa nation.

Voylà une fin funeſte & mal-heureuſe, qui nous doit apprendre que toſt ou tard la iuſtice vengereſſe

de Dieu attrape les meſchans, & les punit d'autant plus rigoureuſement qu'il tarde à leur eslancer ces * foudres.

---

700 || *Des deffuncts, & du feſtin qui ſe faict à leur intention. Comme ils les pleurent & enſeueliſſent & de leurs ſepultures. Du deuil & de la reſurrection des hommes valeureux, auec deux notables exemples pleines d'inſtruction.*

CHAPITRE XLV.

Par arreſt du tres-haut, il a eſté ordonné que tout homme riche & pauure mourra un iour, & rendra compte deuant Dieu de toute ſa vie paſſée, mais helas le pauure & le riche ſeront bien differens en la mort, beaucoup plus qu'en la vie : pour ce que ſi le pauure meurt ce ſera pour repoſer, & ſi le riche meurt ce ſera pour peiner : de maniere que Dieu tres-iuſte priuera l'un de ce qu'il poſſedoit & mettra l'autre en poſſeſſion de ce qu'il deſiroit, & par ainſi chacun aura ſon tour, le riche deuiendra pauure & le pauure deuiendra riche, ô Ieſus, des biens de voſtre Paradis.

Bien-heureux eſt celuy qui n'eſt point attaché aux vanitez & richeſſes de cette vie, & qui ſe maintient tel en la vie qu'il deſire eſtre trouué en la mort : car il vaut beaucoup mieux mourir comme un pauure Lazare en la grace de Dieu, abandonné de tous, que de
701 || mourir puiſſant comme le riche gourmand, & eſtre aſſiſté de tous.

On meurt bien differemment & de diuerſes maladies naturelles & violentes; mais dans l'ordinaire, le ſeul manger & boire tuē les beſtes & les hommes brutaux qui en prennent au delà de leur ſuffiſance; mais les hommes ſages & gens d'eſprit ne meurent iamais, fors que d'ennuis, diſoit Ciceron eſcriuant à Atticus ſon amy.

Toutes les nations les plus barbares auſſi bien que les Chreſtiennes, ont touſiours eu un ſoin tres-particulier d'enſeuelir les morts & de venerer les treſpaſſez. Le bon Tobie en receut les promeſſes de Dieu, comme il ſe lit és ſainctes lettres, & tous les liures ſont plains d'exemples des perſonnes deuotes qui ſe ſont addonnées à ceſte Chreſtienne & pieuſe occupation, qui eſt reuerée meſme de nos Hurons & Canadiens, qui y apportent l'ordre que ie vous vay d'eſcrire *.

A meſme temps que quelqu'un de nos Hurons eſt decedé, l'on l'enueloppe dans ſa plus belle robe, de telle ſorte que le menton touche les genoüils, ils le lient auec de leurs courroyes de cuir, qu'ils ſont de peau d'eslan ou de l'eſcorce qu'ils appellent ati. Si c'eſt un Montagnais ou Canadien, ils luy donnent des gands & des chauſſes, & l'ayant enueloppé dans une robe toute neuue, puis lié en une pièce d'eſcorce, ils le portent en leur cimetiere. Pour les Hurons, apres que le corps a eſté enueloppé dans ſa plus belle robe, il eſt apres poſé ſur || la natte où il eſt mort, couuert 702
d'une autre robe qui luy ſert de poisle, & dés-lors n'eſt plus ſans aſſiſtance d'hommes & de femmes ou des deux enſemble, qui ſe tiennent là en grand ſilence aſſis ſur les nattes & la teſte panchée ſur leurs genoüils,

ſinon les femmes qui ſe tiennent aſſiſes à leur ordinaire auec un viſage penſif, qui denote le deuil.

Cependant tous les parens & amys du deffunct, tant des champs que de la ville, ſont aduertis de cette mort, & priez de ſe trouuer au conuoy par les plus proches, & diriez qu'ils ayent appris ces ceremonies des Chreſtiens, leſquels ils veulent meſme ſurpaſſer en leur ſoin.

Le Capitaine de la police, de ſon coſté, faict ce qui eſt de ſa charge : car incontinent qu'il eſt aduerty de ce treſpas, luy, ou ſon aſſeſſeur, en faict le cry par tout le bourg, & prie un chacun, diſant : Etſagon, Etſagon, prenez courage, prenez courage, & faictes tous des feſtins au mieux qu'il vous ſera poſſible, pour un tel ou une telle qui eſt decedée. Alors tous les parens & alliez du deffunct, chacun en leur particulier, ſont un feſtin dans leurs cabanes, le plus excellent qu'ils peuuent & de ce qu'ils ont à commodité, puis le departent & l'enuoyent à tous leurs parens & amys à l'intention du deffunct, ſans en rien reſeruer pour eux, & ce feſtin eſt appellé Agachin atiskein, le feſtin des ames.

Les Montagnais font quelquefois des feſtins des morts, auprés des foſſes de leurs parens treſpaſſez, &
703 leur donnent la meilleure || part du banquet qu'ils iettent au feu, mais ie ne me ſuis pas enquis des autres nations s'ils en font de meſme, ou comme ils en uſent, d'autant que cela eſt de peu d'importance, & qu'il eſt facile par ce que ie viens de dire de leur perſuader les prieres, aumoſnes & bonnes œuures pour les deffuncts, puis que des-ia ils en font en quelque

maniere dans leur obfcurité, croyans foulager les ames.

Les Effedons, Scythes d'Afie, celebroient les funerailles de leur pere & mere auec chants de ioye. Les Thraciens enfeueliffoient leurs morts en fe refioüiffans, d'autant (difoient-ils) qu'ils eftoient partis du mal & arriuez à la beatitude; mais nos Hurons enfeueliffent les leurs en pleurs & trifteffes, neantmoins tellement moderées & reglées au niueau de la raifon, qu'il femble que les femmes qui doiuent pleurer (aufquelles feules la charge en eft donnée) ayent un pouuoir abfolu fur leurs larmes & fur leurs fentimens, de maniere qu'elles ne leur donnent cours que dans l'obeiffance, & les arreftent par la mefme obeiffance, où plufieurs femmes Chreftiennes pleurent demefurement, au lieu qu'à l'imitation des Effedons & Thraciens elles deuroient fe refigner à la volonté de Dieu en la mort de leurs parens, & pleurer pluftoft en leur naiffance pour les voir chargés de crimes & du peché de la conception.

Auant que le corps du deffunct forte de la cabane, les femmes & filles là prefentes y font les pleurs & lamentations ordinaires, lefquelles ne commencent ny ne finiffent iamais (com- || me ie viens de dire) que 704
par le commandement du Capitaine ou Maiftre des ceremonies. Le commandement donné, toutes unanimement commencent à pleurer, & fe lamenter à bon efcient, & femmes & filles, petites & grandes (& non iamais les hommes, qui demonftrent feulement une mine & contenance morne & trifte, la tefte & les yeux abaiffez), & pour s'y efmouuoir auec plus de facilité,

elles repetent tous leurs parens & amis deffuncts, diſans : Et mon pere eſt mort, & ma mere eſt morte, & mon couſin eſt mort, & ainſi des autres, & toutes fondent en larmes, ſinon les petites filles, qui en font plus de ſemblant qu'elles n'en ont d'enuie, pour n'eſtre encores capables de ſes ſentimens.

Ayans ſuffiſamment pleuré, le Capitaine leur faict le hola, & toutes ceſſent de pleurer comme ſi elles ny auoient point penſé. Il y en a qui entremeslent en leurs complaintes funebres les hautes loüanges du deffunct, & exagerent ſes vertus & proüeſſes, pour en faire regretter la perte, & donner un facile accez à leurs larmes qui autrement ſeroient ſouuent taries, car de grace ſans ſes inuentions, quelle apparence y auroit-il de pouuoir pleurer une perſonne à qui vous n'auriez aucune obligation & ne vous ſeroit ny parente, ny amie, ny de cognoiſſance.

Or, pour monſtrer combien il leur eſt facile de pleu-
rer, par ces reſſouuenirs & repetitions de leurs pa-
rens & amis decedez, les Hurons & Huronnes ſouf-
705 frent aſſez patiemment tou- || tes autres ſortes d'in-
iures ; mais quand on vient à toucher cette corde, &
qu'on leur reproche que quelqu'un de leurs parens eſt
mort, ils ſortent alors fort ayſement des gonds & de
la patience, car ils ne peuuent ſupporter ce reſſouue-
nir, & feroient en fin un mauuais party à qui leur re-
procheroit : & c'eſt en cela, & non en autre choſe, que
ie leur ay veu quelquefois perdre patience & ſe cho-
lerer ouuertement.

Au iour & à l'heure aſſignée pour le conuoy, chacun ſe range dedans & dehors la cabane pour y aſſiſ-

ter : on met le mort ſur un brancart ou forme de ciuiere couuerte d'une peau, puis tous les parens & amis auec un grand concours de peuple le ſuiuent proceſſionnellement deuant & derriere iuſques au cimetiere, ordinairement esloigné d'une portée d'arquebuze du bourg, où eſtans tous arriuez, chacun ſe contient en ſilence, les uns debouts & les autres aſſis, ſelon qu'il leur plaiſt, pendant qu'on esleue le corps en haut, & qu'on l'accommode dedans ſa chaſſe, faicte & diſpoſée exprés pour luy : car chacun corps eſt mis dans une chaſſe à part, baſtie de groſſes eſcorces & poſée ſur quatre gros piliers de bois, un peu peinturez, haut esleué de neuf ou dix pieds, ou enuiron, ce que ie peux coniecturer en ce qu'esleuant ma main, ie ne pouuois toucher aux chaſſes qu'à plus d'un pied ou deux prés.

Les Corinthiens & preſque tous les peuples d'Aſie auoyent de couſtume d'enfouyr dans la terre auec les
corps des deffuncts, tous || les plus beaux vaiſſeaux 706
d'œuure de poterie qu'ils euſſent ; & penſoient, en leur fol iugement & vaine ſuperſtition, que les Dieux qui en auoient la garde, comme Dieux domeſtiques, venoient boire & manger auec eux, apres leur treſpas, & leur apportoient de la viande des Dieux celeſtes, & de leur breuuage auſſi. I'ay veu une petite idole de terre cuitte de la longueur de cinq ou ſix poulces, plombée de vert, qu'on auoit apportée d'Egypte & priſe dans le corps d'un deffunct, ſelon l'ancienne couſtume des Egyptiens de mettre dans les corps morts de ceux de leur nation une ſemblable idole, comme un Dieu tutelaire poſé pour leur garde & conſeruation.

Nos Sauuages font bien fols à la verité, mais ils ne font pas dauantage que ces fages Egyptiens en ce cas, car bien qu'ils enferment auec les corps de leurs parens deffuncts de l'huyle, de la galette, des haches, coufteaux & autres meubles, fi eft-ce qu'ils ne croyent pas que les Dieux domeftiques, terreftres ny celeftes, viennent manger auec eux dans la foffe, ny qu'une petite idole de terre cuitte, petrie par la main d'un potier, foit un Dieu tutelaire qui les puiffe deffendre, & par ainfi il ne faut point trouuer eftrange s'ils ont de folles croyances, puifque des peuples policez eftimez fages & non Sauuages, ont eu de fi ridicules fuperftitions.

Le corps eftant pofé & enfermé dans la chaffe auec tout fon petit equipage, on iette de deffus la biere deux
707 baftons ronds, cha- || cun de la longueur d'un pied, & gros comme quatre doigts, l'un d'un cofté pour les ieunes hommes, & l'autre pour les filles, apres lefquels ils fe mettent comme Lyons à qui les aura, & les pourra esleuer en l'air de la main, pour gaigner un certain prix qui leur coufte prefque la vie tant ils s'empreffent pour l'auoir. Il y a des ceremonies & des ieux où l'on peut prendre quelque esbat, mais à celuy-cy il n'y en a point du tout, & donne plus toft horreur que contentement & recreation, particulierement la violence & l'empreffement que ce font les filles qui pourtant n'en font que rire, non plus que les garçons, de leurs fueurs & perte d'haleines, qui feroient eftouffer perfonnes plus delicates; mais cette ceremonie ne s'obferue pas enuers tous.

Or pendant que toutes ces ceremonies s'obferuent,

il y a d'un autre cofté un officier monté fur un tronc d'arbre, qui reçoit les prefens que plufieurs font à la vefue, ou plus proche parent du deffunct, pour effuyer fes larmes, qui eft une bonne inuention, car par ce moyen le deuil en eft bientoft paffé. A chaque chofe qu'il reçoit, il l'esleue en l'air à la veue de tous, & dit : Voylà une telle chofe qu'un tel ou une telle a donné pour effuyer les larmes d'une telle, puis il fe baiffe & lui met entre les mains. Tout eftant acheué, chacun s'en retourne d'où il eft venu, auec la mefme modeftie & filence.

J'ay veu en quelque lieu des corps mis en terre (mais fort peu), fur lefquels il y auoit une chaffe d'efcorce dreffée, & à l'entour une paliffade toute || en 708
rond, faicte de pieux picquez en terre, de peur des chiens & beftes carnaffieres, ou bien par honneur & reuerence des deffuncts.

Les Canadiens, Montagnais & les autres peuples errants, ont quelques autres ceremonies particulieres enuers les morts qui ne font pas communes auec celles de nos Hurons, car premierement les Montagnais ne fortent iamais les corps des trefpaffez par la porte ordinaire de la cabane où il eft mort, ils leuent en un autre endroit une efcorce par où ils le font fortir, difans pour leur raifon que l'on ne doit point fortir un deffunct par la mefme porte où les viuans entrent & fortent, & que ce feroit leur laiffer un fafcheux refouuenir, & pour quelque autre raifon que ie n'ay pas apprife.

Ils ont encore une autre ceremonie particuliere de frapper fur la cabane ou * vient de mourir, en difant :

oué, oué, oué, pour en faire ſortir l'eſprit, diſent-ils, & ne ſe ſeruent iamais d'aucune choſe de laquelle un treſpaſſé ſe ſoit ſeruy en ſon viuant, & pour le reſte des funerailles apres que le corps a eſté enſeueli & garotté à leur accouſtumée, ils l'esleuent couuert d'une eſcorce ſur des fourches ou habitacle fort haut, auec tous ſes meubles & richeſſes, en attendant que tous ſes parens & amis ſe ſoient aſſemblez pour l'enterrement : car de laiſſer le corps en bas dans les cabanes il y pourroit par fois eſtre trop long temps, ce qui les incommoderoit fort, & cauſeroit une autre plus mauuaiſe odeur que leur poiſſon puant. O bon Jeſus, qui
709 ne leur ſeroit || pas plus en horreur & deſdain qu'eſt à nous la putrefaction de ces vaines creatures du monde quand elles viennent à mourir, à aucunes deſquelles i'ay aſſiſté & n'y ay pas eſté ſatisfait.

Eſtans vagabonds & ſans aucune demeure permanente, ils ne peuuent auoir de Cimetiere commun & arreſté comme les Nations ſedentaires, mais aux lieux plus commodes où ils ſe trouuent, ils ſont une foſſe capable, laquelle eſtant faite, ils mettent au fons 2. ou 3. baſtons, puis le corps deſſus, qu'ils entourent de branches de ſapin ſans y mettre de terre, le couurent d'une eſcorce, & par deſſus ceſte eſcorce d'une quantité de buſches qu'ils couppent de longueur plus grande que la foſſe, d'autres redoublent la foſſe par tout de rameaux d'arbres, puis de peaux de beſtes, & en ſuitte y mettent tout le meuble du deffunct, ſi c'eſt d'un homme, ſon arc, ſes fleſches, ſon eſpée, ſa maſſe & quelque eſcuelle, petite chaudiere & un fuzil. Si c'eſt une femme, ſa corde pour aller au bois, ſa hache,

quelque eſcuelle & ſes petites uſtancilles à trauailler, tant à peindre leurs robes que leurs eſguilles à coudre; puis tout cela eſt couuert d'eſcorces & de buſches, & quelquefois font tomber deſſus pluſieurs gros arbres en croix les uns ſur les autres comme un bucher, crainte des beſtes, & un autre debout pour ſignal, qu'ils peindent un peu rouge par en haut.

Il y en a qui n'y en mettent point pour en oſter la cognoiſſance aux eſtrangers & François, deſquels ils craignent plus l'auarice, que || de la gueule deuorante 710
des beſtes feroces & carnaſſieres, tant ils ſont religieux conſeruateurs des biens & des os de leurs parens deſfuncts, de maniere qu'on ne ſçauroit en rien tant les offencer qu'à fouiller dans leurs ſepultures, comme ont quelquefois fait les François pour en tirer les caſtors, leſquels s'ils y euſſent eſté ſurpris par les Sauuages, ils en euſſent ſuby la peine que meritoit leur auarice & impieté, & comme m'ont dit quelquefois nos Hurons, il faudroit faire eſtat de ſubir une mort plus cruelle que pour auoir vollé les viuans, on s'y pourroit aſſez aſſeurer dans ce teſmoignage aueré que ſi le feu s'eſtoit pris en leur village & en leur cimetiere, ils accourroient premierement eſteindre celuy du cimetiere, & puis celuy du village.

La foſſe eſtant couuerte (entre nos Canadiens), l'on faict un grand feu à l'un des bouts, où tous les aſſiſtans & gens du conuoy s'approchent pour feſtiner & faire bonne chere, des meilleures viandes, ſoit chair ou poiſſon, que l'on a peu recouurer. Ce feſtin eſt à tout manger, en deut-on creuer à la peine, ſi l'on ne ſe rachepte. Les plus proches parens du deffunct ont

ſoin (bien qu'en deuil) de faire cuire les viandes qui ſont dans les chaudieres, pendant que le Capitaine ou plus ancien de la Compagnie faict les harangues & oraiſons funebres à la loüange du treſpaſſé, leſquelles finies l'on commence à vuider les marmites, ſinon la femme ou le mary de la deffuncte & autres parens
711 proches, qui demeurent en ſilence ſans || manger, iuſques à une autre heure hors de compagnie.

Ils font de la difference & diſtinction aux ſepulchres des Capitaines, leſquels ils font en façon d'une chappelle ardente : ils plantent des pieux à l'entour, redoublez d'eſcorces, ſur leſquelles ils peignent quelque perſonnage deſſus, il y en a à quelqu'uns dont on ne met point d'eſcorces, mais forces * buſches que l'on entaſſe les unes ſur les autres ; on dit auſſi que à la mort de ces Capitaines ou perſonnes d'authorité, les parens & amis du deffunct, auec le reſte du peuple, vont trois ou quatre fois l'an, chanter & dancer ſur leur foſſe, & que s'il y reſte quelque choſe du feſtin, il eſt ietté dedans le feu, au lieu qu'aux autres il faut tout manger ; & en cela ils ſe conforment aucunement à l'ancienne couſtume de pluſieurs Chreſtiens, qui ſouloient banqueter ſur les ſepultures, interpretant l'Eſcriture qui dit : Met ton pain & ton vin ſur la ſepulture du treſpaſſé. A ce propos des ſepultures de Capitaines, il me ſouuient auoir veu un petit Islet au milieu d'un grand lac, au païs des Algoumequins, couuert d'un fort haut bucher auec une groſſe piece de bois dreſſée debout par deſſus, ie le contemplay & l'admiray un fort long temps, auec opinion que ce deuoit eſtre la ſepulture d'un des plus grands de leur

nation, puiſ- || que le bucher en eſtoit ſi haut, qu'il 712
eſtoit le trauail de beaucoup d'hommes. Mes Sauuages ne m'en ſceurent donner autre raiſon, auſſi y auoit-il bien de l'apparence. Ce lac eſtoit ſi grand qu'il comprenoit plus de 5o. Isles dans ſont * enceinte, mais celuy du bucher eſtoit le plus petit de tous, car il ne contenoit ſimplement que le bucher.

En quelque nation, non-ſeulement les Sauuages ont accouſtumé de ſe peindre le viſage de noir à la mort de leurs parens & amis, qui eſt un ſigne de deuil, mais auſſi le viſage du deffunct, & enioliuent ſon corps de matachias, plumes & autres bagatelles, & s'il eſt mort en guerre, le Capitaine fait une harangue comme une oraiſon funebre deuant le corps, où aſſiſtent tous ſes parens & amis, leſquels il incite & exhorte de prendre promptement vengeance d'une telle meſchanceté, & que ſans delay on aille faire la guerre à leurs ennemis, afin qu'un ſi grand mal ne demeure point impuny, & qu'une autre fois on n'aye plus la hardieſſe de leur venir courir ſus.

Les Attinoindarons font des reſurrections des morts, principalement des grands Capitaines & perſonnes ſignalées en valeur & merite, à ce que la memoire des hommes illuſtres reuiue en quelque façon en autruy, par exemples de vertus ſemblables que doit donner celuy que l'aſſemblée ſubroge.

Or l'election ſe fait par les gens du conſeil de la perſonne qu'ils croyent plus approcher en corpulence, aage & valeur de celuy qu'ils veulent reſſuſciter.
Apres quoy ils ſe leuent || tout debouts, excepté celuy 713
qui doit eſtre reſſuſcité, auquel ils impoſent le nom

du deffunct, & baiffans doucement la main iufque bien bas, feignent le releuer de terre, voulans dire par là qu'ils tirent du tombeau ce grand perfonnage deffunct, & le remettent en vie en la perfonne de cet autre qui fe leue debout, lequel (aprés les grandes acclamations du peuple) reçoit les prefens qu'on luy fait, & les complimens defquels il eft honoré, puis feftinent en fa confideration auec allegreffe pour l'auoir retiré du tombeau. Voylà comme les perfonnes bien meritées font honorées chez les Gentils.

Il me refte à vous dire auant clore ce Chapitre, que fi ie n'ay point faict mention des Teftamens & dernieres volontez de nos Hurons, c'eft pour n'eftre pas en ufage chez eux, ny neceffaires, & que leur feule parole fuffit fans autre efcriture, car ils font tellement bien unis, & fi peu picquez d'auarice, que pour ce regard ils n'ont iamais de difficulté, mais ils ont ce malheur en eux de ne pardonner point à leurs ennemis en mourant comme font les bons Chreftiens, & en recommandent la vengeance à leurs enfans, comme Dauid la punition à Semej, & comme les dernieres paroles d'un pere font celles que les enfans doiuent inuiolablement obferuer & garder en leur efprit, de là vient qu'ils ne pardonnent point ayfement à quiconque a fait du defplaifir à leurs parens, plus portez en cela de mauuaife volonté que le bon Phocion, General des Atheniens, lequel eftant fait
714 || iniuftement mourir par fes concitoyens, quelqu'un des affiftans luy ayant demandé s'il vouloit mander aucune chofe à fon fils Phocius : Ouy certes, dit-il, c'eft qu'il ne cerche iamais à venger le tort que me font les Athe-

niens, ce qu'il dit non par un eſprit de vanité, mais par deuoir d'un homme de bien & vrayement vertueux. Il eſtoit d'ailleurs ſi attrempé & d'un naturel ſi honneſte, qu'il ſe monſtroit doux, gracieux, courtois & humain à tout le monde, iuſques à hanter priuement ceux qui luy eſtoient aduerſaires, & les ſeruir en leurs affaires s'ils venoient à tomber en quelque danger & en quelque aduerſité, ce que ie ne puis aſſez admirer, car nous voyons bien peu de Chreſtiens auoir de ſemblables qualitez, ſinon quelqu'uns leſquels mourans laiſſent à leurs enfans un catalogue de bonnes inſtructions pour principal heritage & ſouueraine richeſſe, laquelle la roüille ne peut endommager, ny les larrons l'emporter, mais qui eſt un prix ſi haut, qu'elle nous peut esleuer iuſques à Dieu, le cognoiſtre, l'aymer, adorer & ioüyr de vous meſme, ô bon Ieſus, qui eſt l'unique & vray bien de tous les esleuz.

Mais pour ce que l'exemple des grands Princes eſt d'autant plus energique & capable de nous eſmouuoir, que leur condition a ſurpaſſé la noſtre *. Je vous rapporteray icy les dernieres paroles du tres-pieux Empe- || reur Marc Aurelle à ſon fils Commode, ſon 715
unique heritier à l'Empire, afin que ſi l'exemple des petits n'a eu aſſez de force ſur voſtre eſprit, celle d'un grand Prince vous ſoit recommandable, & vous porte dans l'exercice de la vertu, autant courageuſement qu'un autre grand Payen vous en donne l'exemple ſans vous alleguer la vie de nos Sainčts & la parole de Dieu meſme qui nous enioint la charité, la concorde & la paix auec noſtre prochain. O Dieu, que c'eſt

une grande vertu du Ciel que de pardonner & de faire bien à ſon ennemy, il n'y a ieuſne, auſterité, ny aumoſne qui luy ſoit comparable.

Ce bon Prince ſe tournant à ſon fils, apres une
longue exhortation à la vertu, luy dit: Pour cette
derniere heure, mon fils, ie t'ay gardé le meilleur, le
plus noble & plus riche ioyau que i'aye poſſedé en
ma vie: & proteſte aux Dieux immortels que ſi ainſi
comme ils me commandent mourir, ils me donnoient
congé & licence de lire en la ſepulture, ie le comman-
derois enterrer auec moy. Tu ſauras, mon fils, qu'en
l'an dixieſme de mon Empire, s'esleua une forte
guerre contre les Parthes indomptez, où par mal-
heur aduint qu'il fut neceſſaire y aller en propre per-
ſonne pour leur donner la bataille: laquelle gaignée
& toutes leurs terres, m'en reuins par l'ancienne
Thebes d'Egypte, pour voir ſi ie trouuerois aucune
antiquité de celles du temps paſſé. En la maiſon d'un
716 Preſtre Egyptien, trouuay une petite table que || l'on
pendoit à la porte de la maiſon du Roy, le iour que
l'on le couronnoit Roy: & me dit ce pauvre Preſtre,
ce qui eſtoit en cette table auoir eſté eſcrit par un
Roi d'Egypte appelé Ptolomée Arſacide.

Ie prie aux Dieux immortels, mon fils, que telles ſoyent tes œuures, comme les paroles de ce tableau le requierent. Comme Empereur ie te laiſſe héritier de pluſieurs Royaumes, & comme pere ie te donne cette table de conſeils que ie te prie touſiours garder & tenir en ta memoire & entendement pour les mettre en pratique. Soit doncque cette-cy ma derniere parole. C'eſt auec l'Empire que tu feras craint par

tout le monde, mais auec les conſeils de cette table tu ſeras aymé de tous, & viuras en homme de bien & Prince equitable.

Ce propos acheué, & la table baillée, l'Empereur tourna les yeux & perdit le ſentiment, & par l'eſpace d'un quart d'heure fut en tel trauail, & de là à bien peu rendit l'eſprit.

En icelle table eſtoient certaines lettres Grecques, quaſi par maniere de vers heroiques qui veulent dire en noſtre vulgaire :

Iamais ie n'esleuay le riche tyran, ny hay le pauvre iuſte.

Iamais n'ay nié la iuſtice au pauure pour eſtre pauure, ny pardonné au riche pour eſtre riche.

Iamais ie n'ay fait aucun don pour une || ſeule af- 717
fection, ny donné chaſtiment pour une ſeule paſſion.

Iamais ie n'ay laiſſé le mal ſans punition & chaſtiment, ny le bien ſans remuneration & loyer.

Iamais n'ay commis le iugement de la Iuſtice euidente à un autre, ny determiné l'obſcure par moy ſeul.

Iamais ie n'ay denié Iuſtice à celuy qui la me demandoit, ny miſericorde à celuy qui la meritoit.

Iamais n'ay fait chaſtiment par ennuy quelconque, ny promis loyers eſtant ioyeux & content.

Iamais n'ay eſté nonchalant en la bonne proſperité & ſanté, ny deſeſperé en l'aduerſité.

Iamais n'ay fait mal ny choſe deshonneſte par malice, ny commis aucune vilenie par auarice.

Iamais n'ay favoriſé les mutins, ny preſté l'oreille aux flatteurs.

I'ay toufiours trauaillé à eftre aymé des bons, & iamais ne me fuis foucié d'eftre hay des mauuais. Pour auoir fauorifé les pauures qui pouuoyent peu, i'ai efté fauorifé des Dieux contre ceux qui pouuoient beaucoup.

---

718 || *De la grand' fefte des morts & comme tous les os des deffuncts font mis enfemblement dans une grande foffe auec leurs plus beaux emmeublemens, & des richeffes que les parens & amis donnent pour leur feruir en l'autre vie.*

Chapitre XLVI.

Il n'y a point de doute que l'on pourroit facilement perfuader aux Sauuages les prieres & bonnes œuures pour les deffuncts, puis que d'eux mefmes ils fe font defia forgez une maniere de les affifter, car de dix en dix ans, plus ou moins, nos Hurons & autres peuples fedentaires font la grande fefte ou ceremonie des morts en l'une de leur bourgade*, ou village, comme il aura efté conclu & arrefté par un confeil general de tous ceux du pays (car les corps des deffuncts ne font enfeuelis en particulier que pour un temps), & la font encore annoncer aux autres Nations circonuoifines, afin que ceux qui y ont eslu la fepulture des os de leurs parens les y portent, & les autres qui y veulent venir par deuotion y honorent la fefte de leur prefence; car tous y font les biens* venus & feftinez
719 pendant quelques || iours que dure la ceremonie; où

l'on ne voit que chaudieres ſur le feu, feſtins & danſes continuelles, qui fait qu'il s'y trouue une infinité de peuple qui y aborde de toutes parts.

Les femmes qui ont à y apporter les os de leurs parens les prennent aux cimetieres : que ſi les chairs n'en ſont du tout conſommées, elles les en tirent & les rendent fort nets, puis les enueloppent dans de beaux caſtors neufs, ornez de raſſades & colliers de pourceleines, que les parents & amis contribuent, diſans : Tien, voylà ce que ie donne pour les os de mon pere, de mon oncle, de ma femme, &c., & les ayant mis dans un ſac neuf, elles les portent ſur leur dos, parez encore par le deſſus de quantité de pourceleines, & autres petites ioliuetez deſquelles ils ne ſont point chiches en ſemblables occaſions.

Elles portent auſſi toutes les pelleteries, haches, couteaux, chaudieres & autres choſes offertes, auec quantité de viures, au lieu deſtiné, qui ſont apres mis à part & ſeparez, les viures en un lieu, pour eſtre employez en feſtins, & les ſacs & emmeublemens pendus par les cabanes de leurs hoſtes, en attendant le iour auquel tout doit eſtre enſeuely dans la terre auec les os.

La foſſe ſe fait hors de la ville fort grande & profonde, capable de contenir tous les os, meubles & pelleteries dediées pour les deffuncts. On y dreſſe un
eſchaffaut haut esleué ſur le || bord, auquel on porte 720
tous les ſacs d'os, puis on tend la foſſe par tout, & au fond & au * coſtez de peaux, & robbes neuues de Caſtors, puis on y faict un lict de haches, en apres de chaudieres, raſſades, colliers & braſſelets de pourceleine, & autres choſes qui ont eſté données par les

parens & amis. Cela fait, du haut de l'eſchaffaut les Capitaines vuident tous les ſacs dans la foſſe parmy la marchandiſe, leſquels ils couurent encore d'autres peaux neuues & d'eſcorces, apres ils reiettent la terre par deſſus, & des groſſes pieces de bois peur des beſtes, puis ils picquent en terre des pilliers de bois tout autour de le * foſſe, & font une couuerture par deſſus, qui dure autant qu'elle peut, feſtinent derechef, & prennent congé l'un de l'autre, pour leur retour, bien ioyeux & contens que les ames de leurs parens & amis deffuncts ayent bien de quoy butiner, & ſe faire riches ce iour-là en l'autre vie.

Chreſtiens, r'entrons un peu en nous meſmes, & voyons ſi nos ferueurs ſont auſſi grandes enuers les ames de nos parens detenuës dans les priſons de Dieu, que celles des pauures Sauuages enuers les ames de leurs ſemblables deffuncts, & nous trouuerons que leurs ferueurs ſurpaſſent de beaucoup les noſtres, & qu'ils ont plus d'amitié l'un pour l'autre, & en la vie & apres la mort, que nous, qui nous diſons plus ſages, & le ſommes moins en effet, parlant de la fidelité & de
721 l'amour reciproque ſimplement: car || s'il eſt queſtion de donner l'aumoſne, ou faire quelqu'autre œuure pieuſe pour les viuants & deffuncts, c'eſt ſouuent auec tant de peine & de repugnance, qu'il ſemble à pluſieur qu'on leur arrache les entrailles du ventre, tant ils ont de difficulté à bien faire, prenant pour excuſe leurs enfans, ſi Dieu leur oſte leurs pauures parens, & par ainſi ils ont touſiours raiſon à leur dire, de continuer dans leur auarice, & pluſtoſt mourir que laſcher priſe & d'auoir la bourſe ouuerte à l'indigent.

Au contraire de nos Hurons & autres peuples ſauuages, leſquels font leurs preſents, donnent leurs aumoſnes pour les viuans & pour les morts, auec tant de gayeté & ſi librement que vous diriez à les voir, qu'ils n'ont rien plus en recommandation que de faire du bien, & à aſſiſter de leurs moyens ceux qui ſont en neceſſité, & particulierement les ames de leurs parens & amis deffuncts, auxquels ils baillent le plus beau & meilleur de leur auoir, & s'en incommodent quelquefois, & y a telle perſonne qui donne preſque tout ce qu'il a pour les os de celuy ou celle qu'il a aymée & cherie en cette vie, & ayme encore apres la mort: teſmoin Ongyata, qui pour auoir donné & enfermé auec le corps de ſa deffuncte femme (ſans noſtre ſceu) preſque tout ſon vaillant, en demeura tres-pauure & incommodé, & s'en reſiouiſſoit ſous l'eſperance que ſa fem- || me en ſeroit mieux ac- 722
commodée en l'autre vie.

Or, par le moyen de ces aſſemblées & ceremonies, ils contractent une nouuelle alliance, amitié & union plus eſtroite, diſans: que tout ainſi que les os de leurs parens & amis deffuncts ſont aſſemblez & unis en un meſme lieu, de meſme auſſi qu'ils deuoient durant leur vie viure tous enſemblement en une meſme unité & concorde, comme bons parens & amis, ſans s'en pouuoir à iamais ſeparer ou diſtraire, pour aucun deſſeruice ou diſgrace, comme en effet ils ſont.

Fin du ſecond Liure.

723 # HISTOIRE
DU CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLETS

EN LA

NOVVELLE FRANCE.

LIVRE TROISIESME.

Des animaux & beſtes brutes, & de la compaſſion qu'en ont certains Indiens, auſquels ils ont baſty un Hoſpital pour les malades & bleſſés.

Chapitre I.

On dit que la conſideration fait les ſages & les ſaincts, & nous eſleue iuſques à pouuoir connoiſtre Dieu & nous meſmes, mais noſtre negligence & peu
724 de ſoin nous entretient ſou- || uent dans l'ignorance. C'eſt une choſe merueilleuſe que Salomon aye cognu iuſques à la vertu de l'yſope, & noſtre premier Pere iuſques au moindre des animaux, auſquels il a impoſé les noms, & que nous qui deurions eſtre tout confits en cognoiſſance, ignorons encores les choſes plus communesde la diuine Prouidence à noſtre endroict. Qui ne voit les continuels miraclesde Dieu, en

la nourriture & aliment des hommes de tout cet uniuers. Ie ne ſçay ſi ie me trompe, mais ie croy que n'eſtoit le miracle, qu'il ne ſe trouueroit pas à chacun deux gerbes de bled apres la moiſſon, & cependant tout le monde vit.

Laiſſons à diſcourir des hautes ſciences aux doctes, & dans noſtre ſimplicité ordinaire, voyons un peu ce qui ſe paſſe à Paris, & dans les grandes villes peuplées, & vous verrez (choſe admirable) qu'il n'y a iournées qu'il ne s'y conſomme plus de bœufs & de moutons, d'oyſeaux & de poiſſons, auec toutes ſortes d'autres animaux de poil, & de plume, qu'il ny ' pourroit auoir d'animaux nuiſibles en toute une Prouince, & pourtant il y en a touſiours de reſte pour le lendemain. C'eſt la Prouidence qui a eſté en cela fort ſage, ayant fait que tous les animaux paoureux & de bon manger ſoyent grandement feconds, afin que par eſtre ſouuent mangez, ils ne defailliſſent ainſi que beſtes nuiſibles & malfaiſantes, leſquelles ſont d'elles meſmes peu lignageres. Partant || le lieure eſt fort 725
fecond, & ſeul de toutes les beſtes de venaiſon ſurcharge ſa portée, à cauſe que l'homme, beſtes & oyſeaux le pourſuiuent à mort. Pareillement la haze des connils ſe trouve ſi pleine de lapins, que les uns ſont encor ſans poil, les autres ſont un peu plus formez, & les autres ſortent du ventre. Entrons dans les colombiers & nous chargeons de pigeonneaux, dans un mois d'icy nous y en trouuerons encores autant, de meſmes des moluës, & harancs (choſe prodigieuſe) deſquels on fait de ſi furieuſes peſches tous les ans, & ſi on ne ſçauroit eſpuiſer la mer, ny les ri-

uieres de toutes autres eſpèces de poiſſons, non plus que l'air & la terre des oyſeaux & beſtes de bon manger, de quoy nous deuons grandement loüer le Createur, & faire icy une bonne meditation, puis que nous voyons meſmes les beſtes & animaux nuiſibles eſtre en moindre nombre, & moins lignageres que ceux qui ſervent à la vie & nourriture de l'homme, comme eſt de la lyonne qui eſt la plus forte & la plus hardie de toutes les autres beſtes, laquelle, ſelon les Egyptiens, ne porte qu'une fois en ſa vie, & un ſeul faon ſeulement, mais bien dauantage on nous aſſeure que le lyon n'a point de ſentiment, & mourroit de faim ſi la diuine Prouidence ne l'auoit pourueu d'un petit compagnon reſſemblant au chat que les Italiens appellent Gati. Ce petit animal eſuente la proye,
726 eſtant deſcouuerte || il court, il glapit pour aduertiſſement au lyon, lequel le ſuit iuſques à la veuë de la beſte qu'il va eſtrangler, & en fait part à ſon bienfaiƈteur, car entre tous les animaux le lyon eſt recognoiſſant.

Certes il y en a qui ſe plaiſent bien en la ioüiſſance de toutes ces choſes, mais ils en recognoiſſent mal celuy qui leur a donné, d'où il aduient qu'ils en uſent comme beſtes ſans esleuer leur penſée à Dieu qui a creé tout ce qui eſt de ce monde pour le ſeruice & la gloire de l'homme, comme l'homme pour ſa gloire & ſon ſeruice. Mais comme nous nous ſommes rendus rebelles à Dieu par le peché, le meſme peché a rendu les beſtes rebelles à l'homme, qu'elles offencent comme nous offençons Dieu.

Pluſieurs grands Sainƈts ont neantmoins com-

mandé aux plus feroces & cruelles, & ont efté obeys, comme un Sainct François qui deffendit à un loup enragé de plus faire de mal, & fe rendit doux comme un agneau, mais ce font graces qui n'appartiennent qu'à ceux qui ont la mefme innocence de noftre premier Pere auant fon peché, & ne deuons en traitter les animaux plus cruellement, puis que leur cruauté n'a pris naiffance que de nos pechez.

Ie ne fcay dans qu'elle * cognoiffance plufieurs Nations Payennes n'ont pas voulu nuyre aux animaux & fe font abftenues mefmes d'en manger, peur de nuire à ceux || qui ne les offençoient pas; mais ce 727
font fimplicitez Payennes, lefquelles on n'eft point obligé d'enfuiure, finon en la compaffion enuers icelles pour s'apprendre à l'eftre enuers les hommes. Les Atheniens mefmes ne faifoient pas mourir les mulets qui auoient longtemps feruy à leur Republique, & donnoient liberté à leur vieilleffe de paiftre & fe nourrir où elle pourroit, fans qu'il fuft permis à aucun de leur nuyre ou offencer.

Il y a une forte de gens qui habitent une Prouince du grand Mogor qu'on appelle Bayennes, lefquels ne mangent d'aucune chofe qui aye eu vie, & bien qu'ils adorent en chaque famille, les uns des arbres, les autres des oyfeaux & autres beftes, ils ont tous en finguliere veneration la vache, laquelle ils mettent chacun en la meilleure chambre de leur logis comme une Deeffe, de laquelle ils boiuent le laict, & le piffat, auec de fon beure fondu, & n'en mangent point la chair. Et quand on leur demande pourquoy, puifqu'ils en boiuent bien le laict qui en prouient, ils ref-

pondent que nous beuuons bien le laict de noſtre mere, & n'en mangeons point la chair.

Mais l'excellence & la rareté de leur humeur eſt qu'ils ne peuuent voir faire de mal à une beſte, quelle qu'elle ſoit, ny à un rat meſme, lequel s'il s'approche d'eux lorſqu'ils mangent, ils le careſſent & luy donnent à manger, & hayſſent fort les Chreſtiens, d'autant
728 qu'ils ſont du mal aux beſtes, || ſur leſquelles ils deſchargent ſouuent leurs paſſions, & la furie de leur humeur cholerique. Ils ont un Hoſpital (choſe admirable) pour penſer * & guerir les beſtes malades, où il y a des Medecins & Chirurgiens entretenus, qui en ont le ſoin iuſques à entiere gueriſon, puis les rendent à ceux à qui elles appartiennent.

Voyci un autre traict de leur douceur enuers icelles, qui me fait reſouuenir de celle de noſtre Pere Sainct François, lequel donna ſon manteau à un payſan pour ſauuer la vie à deux agnelets qu'il portoit vendre, ne pouuant ſouffrir qu'on les eſgorgeaſt à cauſe du vray Agneau Ieſus. Il y a une ſi grande quantité d'oyſeaux dans cette Prouince Bayennes qu'ils vous creuent preſque les yeux (comme i'ay dit de l'Isle aux oyſeaux), auſſi ne s'enuollent-ils point pour leſdits Bayennes. Quelqu'uns d'eux ayans veu un François nommé le ſieur Charles Fournier (qui eſt celuy meſme duquel i'ay appris cecy) tirer aux oyſeaux, il en fut fort mal ſatisfait & en rachepta de luy deux de fort bleſſez qu'il fit mettre dans un trou de muraille auec de l'eau & du ris & commanda à l'un de ſes eſclaues d'y paſſer la nuict pour y prendre garde iuſques au lendemain matin qu'il les fiſt porter à l'Hoſpital. Il vouloit auſſi

donner audit ſieur Fournier 60 Mamodies (c'eſt une piece d'argent qui vaut dix ſols) de ſon arquebuze afin qu'il n'en tuaſt plus, & aſſeurent que c'eſt un malheur de faire mal aux beſtes, ne nous en faiſant point.

|| Ie ne ſuis pas Payen & ne voudrois pas enſuiure 729
les actions des Payens, mais ie ſuis d'auec eux de ne faire de mal à aucune creature, ſinon aux venimeuſes & à celles qui nous attaquent, contre leſquelles il ſe faut deffendre, autrement il faut eſtre humain enuers elles pour s'accouſtumer à l'eſtre enuers les hommes, car qui ne ſe peut commander en une paſſion s'emporte facilement en une autre.

Ie me ſuis quelquefois rencontré auec un fort honneſte homme Egyptien de Nation & natif du grand Caire, & comme il eſt homme qui a grandement voyagé par toutes les terres du grand Seigneur, il m'a raconté diuerſes fois comme ceux de ſon païs prennent les Cocrodilles qui habitent le Nil, leſquels autrefois il* tenoient pour des Dieux ou pour monſtrer la puiſſance des Dieux à cauſe de leurs forces*, qui giſt principalement à la queuë, laquelle ils adoroient, enfermée dans une cage de fer, & donnoient à manger à cet animal comme à une beſte diuine & repreſentant ou eſtant la Deïté meſme. Il y auoit meſme des particuliers qui en nourriſſoient des ieunes dans leurs maiſons, & leur donnoient toute liberté, ce qui n'en prit pas bien à un certain Egyptien, lequel en ayant esleué une en ſon logis, luy deuora ſon fils & puis s'enfuit un iour que le pere eſtoit abſent, tant il fait dangereux domeſtiquer un animal naturellement cruel & ennemy de l'homme.

Le chaſſeur armé d'un habit de maille de fer qui luy
730 couure tout le corps, fait une foſſe || profonde &
eſtroite comme un petit puits, dans lequel il ſe met
iuſques au col, enuironné de mouſſes & feuillages pour
n'eſtre apperceu, puis il enferme ſa teſte dans l'eſcorce
d'un gros fruict reſſemblant au melon, que les Egyp-
tiens ſement en quantité par les champs, & dans ceſte
eſcorce il y fait deux trous comme un maſque pour
voir & n'eſtre veu, ayant au prealable attaché à un
long chable, qui tient par un bout à un tour ou mou-
linet à bras, une chaine de fer, au bout de laquelle eſt
attaché à de gros harpons & crochets quelque chien
mort ou autre charogne qui ſert d'amorce à l'animal.

Le Cocrodille ſortant de l'eau pour chercher ſa
nourriture, ne ſe donne pas garde du piege ny de
l'homme caché, & rodant çà & là en rugiſſant, trouue
enfin l'amorce qu'il auale auidement, puis ſe retire
dans le Nil, pendant que le chaſſeur luy file ſa corde,
iuſques au point qui le * tient arreſté au moulinet qui
fait par ceſte violence prendre ferme aux crampons
& crochets auallez dans le corps de ceſte beſte. Cela
eſtant fait, le chaſſeur ſort de ſa foſſe, oſte ſon melon,
& crie par tout à l'ayde aux laboureurs des champs,
qui vont à ſon ſecours & tournent tous enſemblement
le moulinet, qui fait approcher la beſte comme un
cabeſtran les anchres de la mer, eſtant là trainé la
gueule beante & esleuée, le chaſſeur luy ſaute ſur le
dos, & luy fait paſſer un fer par la gueule, comme un
mors à cheual, qui luy reuient prendre par derriere
731 la teſte, où il eſt attaché auec des || vis, & ferré de ſi
prés que l'animal ne peut offencer de ſa dent, il n'y a

plus que ſa rude queuë à craindre de laquelle ils ſe donnent de garde, comme d'un dangereux coup, qui ne guerit point, car ceſte rude peau eſt dure au poſſible. Et en ceſt equipage le conduiſent au grand Caire attaché à la queuë d'un chameau pour eſtre veu, ou pour eſtre vendu.

Pour le cheual marin (deſquels i'ay veu une furieuſe teſte), il gaſte tous leurs bleds, & ſe prend de meſmes que nous prenons icy les loups dans les louuieres, il apprehende tellement le feu, qu'à la ſeule veuë d'iceluy, il s'enfuit comme fait auſſi le Lyon, ainſi que i'ay veu quelque part, de ceux que les eſtrangers nous ameinent.

I'ay appris d'un Religieux nommé frere Ange Deluan, pour lors noſtre compagnon, qu'eſtant en terre ſainĉte en l'an 1626, quelqu'uns de nos freres, deſirans paſſer de l'Egypte dans les deſerts pour la Paleſtine ſe ſeruirent de l'occaſion d'une carauanne, qui alloit aux ſainĉts lieux. Mais comme ils furent un ſoir campez & aſſis aupres d'un bon feu, ils entendirent iapper le Gati, qui leur fuſt un aſſeuré ſignal du voiſinage de quelque Lyon, qui parut incontinent apres, & les regarda fixement un long temps, aſſis ſur ſon derrière ſans ozer neantmoins les approcher, car les hommes s'eſtoient munis de leurs armes & chargé leurs arquebuzes, ce que voyant le petit compagnon tourne bride & le Lyon apres ſans qu'aucun tiraſt ſur eux,
pour nous apprendre || que nous ne deuons pas me- 732
priſer les petits, & que ſi quelqu'un ne nous peut nuyre, il nous peut aſſiſter au beſoin & empeſcher qu'on ne nous nuyſe par leur aduertiſſement.

Des oyseaux plus communs du Canada.

CHAPITRE II.

Au commencement que les François allerent en Canada, ils y trouuerent tant d'oyseaux de toutes especes, & si faciles à prendre, que celuy ne le croiroit qui ne l'auroit veu, ils les assommoient à coups de bastons sur les arbres, comme i'ay veu faire à des Sauuages dans les Isles de la mer douce au delà des Hurons, où nous estions cabanez pour la pesche, & les perdrix estoient si peu battuës, qu'elles se laissoient mettre le lasset au col, attaché au bout d'une baguette. Quand on alloit giboyer, le chasseur estoit asseuré de rapporter autant d'oyseaux qu'il en pourroit porter, car ils n'estoient pas encore faits à nos arquebuzes, comme ils sont à present que ces foudres les ont esclaircis & un peu aduisés. Il y en reste tousiours neantmoins une si grande quantité en quelques Isles qu'elle semble egaler le sable de la terre, &
733 qui seruiroient d'une douce || manne aux Sauuages, s'ils auoient nos inuentions & nos armes, mais ils ont si peu d'industrie pour les attraper, & par ainsi ils en ioüissent de peu & en nourrissent encore moins, car comme i'ay dit ils n'ont d'animaux domestiques que des chiens, & au plus quelques ours ou quelques aigles.

Entre tous les oyseaux que i'ay veu dans le païs, il me semble que le plus beau, le plus rauissant & le

plus petit qui ſoit peut eſtre au monde, eſt le Vicilin, ou oyſeau mouſche, que les Indiens appellent en leur langue reſſuſcité. Cet oyſeau, en corps, n'eſt pas plus gros qu'un grillon, il a le bec long & tres-delié, de la groſſeur de la pointe d'une aiguille, & ſes cuiſſes & ſes pieds auſſi menus que la ligne d'une eſcriture. L'on a autrefois peſé ſon nid auec les oyſeaux & trouué qu'il ne peze dauantage de 24. grains, il ſe nourrit de la roſée du Ciel, & de l'odeur des fleurs qu'il ſucce ſans ſe poſer ſur icelles, mais ſeulement en voltigeant par-deſſus. Sa plume eſt auſſi deliée que duuet, & eſt tres-plaiſante belle à voir pour la diuerſité de ſes couleurs.

Cet oyſeau (à ce qu'on dit) ſe meurt ou pour mieux dire s'endort au mois d'Octobre, demeurant attaché à quelque petite branchette d'arbre par les pieds, & ſe reſueille au mois d'Auril que les fleurs ſont en abondance & quelquefois plus tard, & pour cette cauſe eſt apellé en langue Mexicaine reſſuſcité. Il en vient quantité en noſtre iardin de Kebec, lorſque les fleurs & les poix y ſont fleuris, & pre- || nois plaiſir de les 734
voir: mais ils ſont ſi petits que n'eſtoit qu'on en peut approcher de fort prés, à peine les prendroit-on pour oyſeaux, ains pour papillons: on les diſcerne & recognoiſt à leur long bec, à leurs aisles, plumes & à tout le reſte de leur petit corps bien formé.

Ils ſont fort difficiles à prendre, à cauſe de leur petiteſſe, & qu'ils ne ſe donnent aucun repos, ſinon qu'ils ſe souſtiennent quelquefois un peu en l'air becquetant une fleur. Quand on les veut auoir, il ſe faut approcher des fleurs & ſe tenir coy, auec une

longue poignée de verges en main, de laquelle il les faut frapper, ſi on peut, & c'eſt l'inuention & la maniere la plus ayſée pour les prendre. Nos Religieux en auoient un en vie enfermé dans un coffre & attaché à un filet, mais il ne faiſoit que bruire & ſe tourmenter là dedans, bien qu'il euſt des fleurs & confitures à manger, & au bout de quelques iours il mourut, car il n'y a moyen aucun d'en pouuoir nourrir ny conſeruer long temps en vie, autrement nous en euſſions apporté pour nos amis.

Il venoit auſſi quantité de chardonnerets manger les ſemences & graines de noſtre iardin: leur chant me ſembloit plus doux & agreable que ceux d'icy, & meſme leur plumage plus beau & beaucoup mieux doré, mais ils ſont difficiles à prendre, car leur ayant tendu quelque piege, ie n'en pû attraper aucun, comme i'eſperois pour France.

735 Il y a une autre eſpece d'oyſeau un peu plus || gros qu'un Moyneau, qui a le plumage entierement blanc comme albatre, il ſe nourrit auſſi en cage comme le chardonneret, mais ſon ramage n'en eſt pas ſi aggreable, bien qu'il ne ſoit pas à meſpriſer.

Les Gays que nous auons veus aux Hurons, leſquels ils appellent Tintian, ſont plus petits preſque de la moitié que ceux que nous auons par-deça, & d'un plumage plus diuerſifié, ce qui les rend fort gentils & aggreables, mais qui ne s'accommoderoient pas bien à noſtre climat.

Ils ont auſſi des oyſeaux qu'ils appellent Stinondoa, enuiron de la groſſeur d'une tourterelle, qui ont leurs plumes entierement rouges ou incarnates, on les

pourroit prendre pour petits perroquets, s'ils en auoient le bec, car tous les perroquets ne font point verts, ny iaunes, ny blancs, i'en ay veu de plumage rouge, & quelques autres tirans fur le bleu ou violet, egalement gentils & de mefme nature des communs. On donna à nos Religieux de Kebec un Stinondoa qui n'eftoit guere plus gros qu'un moyneau, mais un peu plus long, lequel pour eftre trop gras ils ne purent nourrir, non plus que moy un autre oyfeau que les Hurons m'auoient donné : il auoit la tefte & le col rouge, les aisles noires, & tout le refte du corps blanc comme neige.

Ils m'en auoient auffi donné quatre d'une autre efpece, gros comme tourterelles, lefquels auoient par tout fous le ventre, fous la gorge & fous les aisles, des foleils bien faicts de di- || uerfes couleurs, & le refte 736
du corps eftoit d'un iaune meslé de gris : defquels les Sauuages font un tel eftat, que quelqu'uns d'eux en conferuent les peaux comme d'autres efpeces rares. I'euffe bien defiré d'en pouuoir apporter en vie par deça, pour la beauté & rareté que i'y trouuois; mais il n'y auoit aucun moyen, pour le tres-penible & long chemin qu'il y a des Hurons en Canada, & de Canada en France.

L'Aigle, que nos Hurons appellent Sondaqua, eft un animal genereux, & comme le roy entre tous les autres oyfeaux; mais royauté tyrannique, car auec ce qu'elle leur commande, elle leur faict une guerre immortelle*, & les deuore : comme les plumes d'une Aigle morte le tefmoignent, en ce que fi l'on mesle auec elles des plumes d'autres oyfeaux, elles les de-

uorent & confomment, ainfi que dit Pline. C'eft une chofe qu'aucun ne fçauroit exprimer que les plumes ufent de la mefme tyrannie dont l'oyfeau ufoit : finon que Dieu nous voulut faire voir qu'il fait dangereux viure fous un Prince fanguinaire, & qui a des Miniftres qui furchargent fes peuples.

Il y a quantité d'Aigles au païs des Algoumequins, comme plus montagneux & froids * que celuy de nos Hurons, lefquelles font leurs nids fur le bord des eaux ou de quelque precipice, tout au coupeau des plus hauts arbres & rochers ; de maniere qu'elles font fort difficiles à defnicher : nous en defnichafmes neantmoins plufieurs nids à noftre retour, aufquels nous
737 ne trouuafmes en aucun plus d'un ou || deux Aiglons, que nous mangeames apres que ie fus las de les porter, & les trouuafmes tres-bonnes, car elles eftoient encores ieunes & tendres. Elles ont une proprieté que fe cognoiffant eftre eftroites, & qu'elles font leurs œufs auec difficulté, elles cherchent une pierre nommée aerites, autrement pierre aquilin, qu'elles apportent en leur nid pour fe rendre plus larges & pour pondre plus ayfement, laquelle eft pour le iourd'huy en ufage chez plufieurs dames d'Italie & de France pour foulager leur enfantement.

Il eft une fois arriué qu'un de nos Religieux, eftant allé feul dans les bois enuiron une lieuë de noftre Conuent de Kebec, une tres-grande Aigle ou peut eftre un Griffon vint pour s'abbatre fur luy de telle furie, que ce pauure Religieux s'eftant promptement ietté dans un gros buiffon le ventre contre terre, cet oyfeau ne pouuant auoir fa proye, debattit long-

temps des aisles par deſſus ce buiſſon, & puis fut contrainct de s'en aller, de quoy le Religieux rendit graces à Dieu.

Il ne faut point que ie paſſe ſous ſilence (puis que ie ſuis dans le ſuiect) une belle proprieté entre toutes, que les Naturaliſtes attribuent à l'Aigle, pour ce peut eſtre que quelqu'un en pourra faire ſon profit, comme font les vieux pecheurs & ceux qui frequentent peu le Sacrement de la penitence, neceſſaire pour renouueller ſa vie. Ils vous apprennent donc, qu'eſtant chargée de vieilleſſe, & ne || pouuant ſupporter la groſſeur 738
de ſon bec crochu (comme celuy d'un perroquet) qui l'empeſche de manger & la peſanteur de ſes vieilles plumes, qui ne lui peuuent plus permettre de voler haut, reſſentant auſſi beaucoup d'incommoditez, à cauſe de la debilité de ſa veuë, qui fait qu'elle ne peut plus fixement regarder le ſoleil, comme elle ſouloit, elle ſe iette dedans une claire fontaine, qu'elle cherche pour ce ſuiect; elle rompt ſon bec crochu à quelque dure pierre : elle deſpoüille ſes vieilles plumes; & par tels moyens elle renouuelle ſi bien ſa ieuneſſe & ſes forces, que changeant de bec, de plumes & de veuë, elle commence à manger, voler auſſi haut, & contempler auſſi fixement les rayons du ſoleil qu'elle faiſoit en ſa priſtine ieuneſſe. O pauures pecheurs enuieillis dans le peché, faictes icy voſtre application, & imitez l'Aigle en vous reueſtans du nouuel Adam.

Mes Sauuages me vouloient auſſi deſnicher des oyſeaux de proye, qu'ils appellent Ahoüatantaque, d'un nid qui eſtoit ſur un grand arbre aſſez proche de la riuiere, deſquels ils faiſoient grand eſtat, mais ie les

en remerciay, & ne voulut * point qu'ils en priſſent la peine; neantmoins ie m'en ſuis repenty du depuis, car il pouuoit eſtre que ce fuſſent Vautours, deſquels la peau eſt excellente pour un eſtomac refroidy.

En quelque contrée, & particulierement du coſté des Petuneux, il y a des poulles d'inde qu'ils nom-
739 ment Ondettontaque, leſquelles || ſont champeſtres & non domeſtiques, car les Sauuages, comme i'ay dit, ne nourriſſent que des chiens, & preſque point d'autres beſtes. Le gendre du grand Capitaine de noſtre bourg, en pourſuiuit une fort long temps és enuirons de noſtre cabane, mais il ne la peut tirer, pour ce qu'encor bien qu'elle fuſt lourde & maſſiue, ſi eſt-ce qu'elle gaigna d'arbre en arbre & par ce moyen euita la fleſche.

Ie ne m'eſtonne point ſi tant d'Autheurs eſcriuent que les Gruës ſont la guerre aux Pigmées, qui ſont petits hommes de la hauteur d'une coudée, reſidans vers la ſource du Nil, puis qu'il y en a ſi grande & forte, que ſans un baſton un homme parfaict ne la ſçauroit ſurmonter. Au mois d'Auril quand on ſeme les bleds & en Septembre quand ils ſont meurs, les champs de nos Hurons en ſont preſque tous couuerts, ils leur tendent des collets, mais ils y en prennent peu ſouuent, & n'en tuent guere dauantage auec la fleſche, car ces animaux ſont de bon guet, & s'ils ne ſont frappés mortellement ou qu'ils n'ayent les aisles rompuës, ils emportent facilement la fleſche dans la playe, qui ſe guerit auec le temps, ainſi que nos Religieux du Canada l'ont veu par experience d'une Gruë priſe à Kebec, qui auoit eſté frappée d'une

fleſche Huronne 300. lieuës au delà, & trouuerent ſur ſa crope la playe guerie, & le bout de la fleſche auec ſa pierre enfermée dedans. Nos François en tuent auſſi auec leurs arquebuſes, plus que les Sauuages auec leurs fleſches, mais ie vous aſſeure qu'il y
en a || qui ſe ſont ſouuent trouuez bien empeſchez de 740
combattre celles qui ſe ſentant frappées tiroient droit à leurs hommes pour les defigurer, ſinon elles courent de la viteſſe de l'homme.

Il y a auſſi un tres-grand nombre d'outardes & d'oyes blanches & griſes nommées Ahonque, par tout le païs du Canada, qui font le meſme detriment des Gruës dans les bleds de nos Hurons, auſquelles on fait de meſme la guerre, mais elles ont bien peu de deffence.

Ie me ſuis eſtonné que nos Hurons ne mangent point du corbeau, qu'ils nomment Oraquan, deſquels ie n'euſſe fait aucune difficulté de manger ſi i'en euſſe pû attraper, car il n'y a rien de ſalle en ces païs-là, qui en doiue donner horreur. Au contraire ils ne bougent preſque des bleds, qu'ils grattent comme poulles, de quoy ils nous en faiſoient ſouuent de grandes plaintes, & nous demandoient le moyen de les en chaſſer, mais il eut eſté bien difficile ſans une continuelle guerre.

Tout de meſme que le corbeau qui au commencement eſt blanc, & puis prend la couleur noire *. Les pouſſins du cygne ſont noirs, & apres deuiennent blancs. Nos Hurons les appellent Horhey, mais il s'en trouue peu dans leur païs, c'eſt principalement vers les Ebicerinys où il s'en voit plus grande quantité dans les terres & en Canada en quelque * lacs.

Il y a preſque par tout des perdrix blanches & gri-
ſes nommées Acoiſſan, qui ont leur retraicte dans les
ſapinieres, & une infinie multitude de tourterelles,
741 qu'ils appellent Orit- || tey, leſquelles ſe nourriſſent
en partie de glands, qu'elles auallent facilement en-
tiers. Au commencement elles eſtoient ſi ſottes, qu'elles
ſe laiſſoient abbatre à coups de pierres ou de gaules
de deſſus les arbres, mais à preſent elles ſont un peu
plus aduiſées.

Il ſeroit bien difficile & non neceſſaire de deſcrire de toutes eſpeces d'oyſeaux, qui ſont dans l'eſtenduë de ces vaſtes Prouinces : ce peu que i'en ay deſcrit peut ſuffire pour faire voir que le Ciel a là ſes habitans pour loüer Dieu auſſi bien que nous en auons icy, & que par tout retentiſſent les loüanges du Createur, qui a encor peuplé le païs de nos Sauuages de pluſieurs oyſeaux de proye, de ducs, faucons, tiercelets, eſperuiers & autres : mais ſur tout de bon * gibiers, comme canars de pluſieurs eſpeces, margaux, raquettes, outardes, mauues, cormorans, & autres.

Des animaux terreſtres qui ſe trouuent communement en Canada, & de ceux qu'on y a faict paſſer d'icy.

CHAPITRE III.

Ce n'eſt pas merueille qu'il ſe trouue de certains animaux en quelques contrées qui ne ſe voyent point en d'autres, car il y en a qui ne ſe plaiſent qu'au froid,

& les autres à la chaleur : c'eſt pourquoy en quelque* Royau- || mes d'Affrique, il n'y a nulles beſtes à 4. 742
pieds, leſquelles n'y peuuent viure pour l'extreme chaleur qu'il y faict: pour ce meſme ſuiect on n'y voit ny ſanglier, ny cerf, ny cheure, ny ours, au rapport de quelques Autheurs, ſinon que les Eſpagnols y en ayent faict paſſer.

Et ceux qui ont traicté du nouueau monde ou de l'Amerique entiere, aſſeurent qu'auant que les meſmes Eſpagnols l'euſſent conquiſe, il n'y auoit ny chiens, ny moutons, ny brebis, ny cheures, ny pourceaux, ny chats, ny asnes, ny bœufs, ny cheuaux, chameaux, mulets, ny elephans, de tous leſquels il n'y en auoit non plus dans tout le Canada, excepté des chiens, leſquels ſont encores un peu differens des noſtres de deça.

Mais à preſent & depuis longues années, il ſe trouue dans ce nouueau monde ou Merique *, une preſque infinie multitude de toutes les eſpeces d'animaux neceſſaires au ſeruice & nourriture de l'homme, que les Eſpagnols y ont faict conduire des parties d'Europe, d'Aſie & d'Afrique.

Il n'y a que noſtre pauure Canada qui en eſt tres mal pourueu. On y a ſeulement faict paſſer quelques vaches, cheures, pourceaux & volailles communes & rien plus. Nos Religieux y ont eu faict paſſer un aſne & une aſneſſe, tant pour peupler, que pour le ſeruice qu'on en pouuoit eſperer en un païs où il n'y a d'animaux de charge, mais les hyuernans de Kebec, les ont tellement fatiguez qu'enfin ils y ont fait mourir l'aſne, & n'y reſte plus que || l'aſneſſe, que nous 743

laiſſons tout l'Eſté coucher emmy les champs, & en
liberté de ſe nourrir ou elle veut, ſinon pendant l'Hy-
uer, qu'elle ſe retire en une petite eſtable que nos
Religieux luy ont faict accommoder à la baſſe court
de noſtre petit Conuent.

Il arriua un petit traict gentil en la deſcente de ces
deux animaux, car comme les Sauuages furent ad-
uertis qu'il y auoit aux barques deux beſtes eſtran-
geres, tous accoururent au port pour en auoir la veuë,
& ſe tindrent là coy tandis qu'on les debarquoit, qui
ne fut pas ſans peine, mais le plaiſir fut à leur beau
ramage, car quand ils commencerent d'entonner leur
notte, qu'ils rehauſſoient à l'enuie à meſure qu'ils
ſentoient le doux air de la terre, tous les Sauuages en
prirent telle eſpouuante qu'ils s'enfuyrent tous à vau-
deroute emmy les bois, ſans qu'aucun regardaſt der-
riere ſoy, pour ſe deffendre de ſes demons. O que voylà
de furieuſes beſtes, diſoient-ils, que les François nous
ont amenez, ou pour nous deuorer, ou pour nous reſ-
ioüir de leurs airs muſicaux.

Ie ne ſçay ſi on les eut voulu vendre aux Sauuages,
combien de caſtors ils en euſſent bien offerts, pour
eſtre les premiers qui ayent entré dans le païs, mais
i'ay appris (dans l'hiſtoire) que les premiers que les
Eſpagnols firent paſſer au Peru, il s'en vendit un dans
la ville de Huamanca, en l'an 1557. quatre cens huic-
tante ducats & trois cens ſeptante ſix marauedis à
744 Garcillaſſo de la Vega, pour en || faire ſaillir ſes iu-
ments & en auoir des mulets. Il en fiſt depuis achep-
ter un autre huict cens quarante ducats, & il n'euſt
pas valu en Eſpagne plus de ſix ducats, tant les

choſes rares ſont eſtimées, comme une cheure, qui a eſté vendue iuſques à cent & dix ducats, mais maintenant elles y ont ſi bien multiplié depuis ce temps-là, que ſi l'on en faict cas auiourd'huy, ce n'eſt ſeulement que pour en auoir la peau, & ſi on auoit le ſoin de paſſer de meſme de toutes nos eſpeces d'animaux dans le Canada, on en verroit auec le temps la meſme multitude, mais il y faudroit auſſi des familles pour les gouuerner.

Or bien que le païs de nos Hurons ſoit deſnué de beaucoup d'eſpeces d'animaux que nous auons icy, Dieu le Createur leur en a pourueu de pluſieurs autres ſortes qui leur ſont utiles, & deſquels le païs ne manque non plus que l'air & les riuieres d'oyſeaux & de poiſſons.

Ils ont trois diuerſes eſpeces de renards tous differens en poil & en couleur, & non en fineſſe & cautelle, car ils ont la meſme nature des noſtres de deça, mais beaucoup plus eſtimez pour leurs fourrures, tres-excellentes & riches.

L'eſpece la plus rare & la plus riche des trois, ſont
ceux qu'ils appellent Hahyuha, leſquels ont tous le
poil noir comme gey, & pour ceſte cauſe grandement
eſtimez, iuſques à valoir pluſieurs centaines d'eſcus
la piece || entre les Allemands & peuples Septen- 745
trionnaux pour des fourrures, ou bords à leurs bonnets.

La ſeconde eſpece la plus eſtimée ſont ceux qu'ils appellent Tſinantontonque, leſquels ont une barre ou liziere de poil noir qui leur prend le long du dos, & paſſe par deſſous le ventre, large de quatre doigts ou enuiron, le reſte eſt aucunement roux & griſaſtre.

La troiſieme eſpece ſont les communs, appellez Andaſaley, ceux-cy ſont preſque de meſme groſſeur, & du poil des noſtres, ſinon que la peau ſemble mieux fournie, & le poil un peu plus griſaſtre. De toutes leſquelles eſpeces, il nous en fut donné quelque* peaux par des Sauuages eſtrangers, nous venans viſiter en noſtre maiſon Huronne, leſquelles ſont demeurées à nos François apres nous en eſtre ſeruy pendant les grands froids.

Ils ont auſſi trois ſortes d'eſcurieux differends, & tous trois plus beaux & plus petits que ceux de noſtre Europe. Les plus eſtimez & rares ſont les eſcurieux volans, nommez Sahoüeſquanta, qui ont la couleur cendrée, la teſte un peu groſſe, le poil doux & court & les yeux petits. Ils ſont appellez volans, non qu'ils ayent des aysles, mais à raiſon qu'ils ont une certaine peau aux deux coſtez prenans de la patte de derriere à celle de deuant, qu'ils replient fort proprement contre leur ventre quand ils marchent, puis l'eſten-
746 || dent quand ils volent, comme ils font ayſement d'arbre en arbre, & de terre iuſques au deſſus.

Les premiers que ie vis furent trois ieunes qui nous furent apportez par l'une des filles du grand Capitaine Auoindaon, que ie receus ſans ſçauoir que c'eſtoit, iuſques à l'arrivée du Pere Joſeph à qui ie les donnay à nourrir, comme il fit un aſſez long temps, mais qui à la fin ſe laiſſerent mourir, ou par trop de froid, ou pour ne les ſçauoir accommoder, de quoy nous euſmes quelque regret, car c'eſtoit un preſent digne d'une perſonne de condition, ioint qu'ils ſont aſſez rares dans le pays.

La feconde efpece qu'ils appellent Ohihoin, & nous Suiffes, à caufe de leur bigarure, font ceux qui font rayez & barrez uniuerfellement par tout le corps, d'une raye blanche, puis d'une rouffe, grize & noiraftre, qui les rendent tres-beaux & agreables, mais qui mordent comme perdus s'ils ne font appriuoifez, ou que l'on ne s'en donne de garde.

La troifiefme efpece font ceux qui font prefque du poil & de la couleur des noftres, qu'ils appellent Arouffen, & n'y a prefque autre difference, finon qu'ils font plus petits.

Au temps de la pefche, que i'eftois cabané dans une Isle de la mer douce, i'y vis un grand nombre de ces animaux profiter de noftre pefche, defquels i'eu plu-
fieurs de ceux que || mes Sauuages tuerent à coups de 747
flefches, & en pris un Suiffe dans le creu d'un arbre tombé.

Ils ont en plufieurs endroits des lieures & lapins qu'ils appellent Quetonmalifia, les Sapinieres & petits bois font les lieux de leur retraite, à la fortie defquels les Sauuages tendent des lacets, mais ils en prennent bien peu fouuent, quoy qu'il y en ait en quantité fur le chemin des Quieunontateronons, car les cordelettes n'eftant ny bonnes ny affez fortes, il les coupent ayfement quand ils s'y trouuent attrappez, ou bien en autre façon, les Sauuages les tuent auec leurs arcs ou matras.

Les loups ceruiers, nommez Toutfitfoute, de la peau defquels les grands font tant d'eftat pour leurs fourrures plus riches, en quelque Nation font affez frequens. Mais les loups communs, qu'ils appellent

Anatiſqua, ſont aſſez rares partout, auſſi en eſtiment-ils grandement la peau, de laquelle ils font de riches robes de Capitaines, comme de celle d'une eſpece de leopard ou chat ſauuage qu'ils appellent Tiron. Il y a un pays en ceſte grande eſtenduë de terre que nous ſurnommons la Nation de Chat, pour raiſon de ces chats, petits loups ou leopards qui ſe retrouuent dans leur pays, deſquels ils font leur * robes qu'il parſement & embelliſſent de quantité de queuës d'animaux couſuës tout à l'entour des bords, & par le milieu du corps, és endroits où elles paroiſſent le
748 || plus. Ces chats ne ſont gueres plus grands que renards, mais ils ont le poil du tout ſemblable à celuy d'un loup commun, car i'y fus moy meſme trompé au choix.

Ils ont vers les Neutres une autre eſpece d'animaux nommez Otay, reſſemblant à un eſcurieux grand comme un petit lapin, d'un poil tres-noir, & ſi doux, poly & beau qu'il ſemble de la panne. Ils font grand cas de ces peaux deſquelles ils font des robes & couuertures, où il y en entre bien une ſoixantaine qu'ils embelliſſent par tout à l'entour, des teſtes, & des queuës de ces animaux qui leur donnent bonne grace, & rendent riches en leur eſtime.

Les enfans du diable, que les Hurons appellent Scangareſſe, & le commun des Montagnais Babougi Manitou, ou Ouineſque, eſt une beſte fort puante, de la grandeur d'un chat ou d'un ieune renard, mais elle a la teſte un peu moins aiguë, & la peau couuerte d'un gros poil rude & enfumé, & ſa groſſe queuë retrouſſée de meſme, elle ſe cache en Hyuer ſous la

neige, & ne ſort point qu'au commencement de la Lunedu mois de Mars, laquelle les Montagnais nomment Ouiniſcon piſmi, qui ſignifie la Lune de la Ouineſque. Cet animal, outre qu'il eſt de fort mauuaiſe odeur, eſt tres-malicieux & d'un laid regard, ils iettent auſſi (à ce qu'on dit) parmy leurs excremens des petits ſerpens, longs & deliez, leſquels ne viuent neantmoins gueres long temps. I'en penſois apporter une peau paſſée, || mais un François paſſager me 749
l'ayant demandée ie la luy donnay.

Les eslans ou orignats, en Huron Sondareinta, ſont frequents & en grand nombre au pays des Montagnais, & fort rares à celuy des Hurons, ſinon à la contrée du Nort, d'autant que ces animaux ſe plaiſent dans les pays froids & montagneux plus qu'aux pays chauds & temperés. C'eſt l'animal le plus haut qui ſoit apres le chameau : car il eſt plus haut que le cheval, il a le poil ordinairement griſon, quelquefois fauue, & aſſez long, mais un peu rude, ſa teſte eſt fort longue & porte ſon bois double & branchu comme le cerf, mais large & plat en quelque façon comme celuy d'un dain, & long de trois pieds ou enuiron. Le pied en eſt fort fourchu comme celuy du cerf, mais beaucoup plus plantureux, la chair en eſt courte & fort delicate, & la langue tres-excellente, il paiſt aux prairies, & vit auſſi des tendres pointes des arbres. C'eſt la plus abondante manne des Canadiens & Montagnais pendant l'Hyuer, comme le poiſſon pendant l'Eſté. L'on en nourriſſoit un ieune au fort de Kebec deſtiné pour la France, que ie fus voir, mais il ne pû eſtre guery de la morſure des chiens qui

l'auoient arresté, & mourut quelque temps apres. On tient que la femelle porte tousiours deux petits & tousiours masle & femelle, neantmoins la chose n'est pas tellement infaillible qu'on n'aye quelquefois veu
750 le contraire. || Il y a en plusieurs contrées des Caribous, ou asnes Sauuages, que quelqu'uns appellent Ausquoy à mon aduis, les Montagnais en prennent assez souuent, desquels ils nous donnerent un pied, qui estoit creux & si leger de la corne & fait de telle sorte, qu'on peut aysement croire ce qu'on dit de cet animal, qu'il marche sur les neiges sans enfoncer, mais ie n'en ay point veu l'experience, & me contente de dire que ie donnay ce pied à un François, qui me le demanda auec importunité, autrement ie l'aurois apporté icy.

Les ours, nommez Agnouoin, sont plus communs dans le Canada que les loups, & y en a de deux sortes, sçauoir noirs & blancs, mais les blancs sont beaucoup plus grands & plus dangereux que les noirs, car ils combatent les hommes & les deuorent, ils habitent particulierement (à ce qu'on dit) vers l'Isle Danticosti à l'embouchure du fleuue S. Laurent, qui n'est frequenté que de bien peu de Sauuages, mais les contrées plus ordinaires où se nourrissent ces animaux farouches sont les hautes montagnes & les pays tres-froids.

On tient qu'au Temple de Sainct Olaus en Normandie, qui despend de l'Archeuesche de Trudun*, & aux pieds du Siege Pontifical, on y voict la peau d'un ours, qui surpasse en blancheur la neige ou le lis, elle est large de quatorze pieds. Marc Pole asseure
751 auoir veu en Tartarie des ours blancs de vingt || au-

nes de longueur, ce que i'ay peine à croire, encore qu'Olaus en face mention, pour ce qu'il femble que le conte foit hors de raifon, & dit pour faire admirer fimples. Albert le Grand & plufieurs autres avec luy, racontent que les ours blancs nagent au profond de la mer & qu'ils y pefchent & mangent les poiffons, ce qui nous eft facile à croire en ce que nous voyons les communs mefmes, entrer librement dans les eauës, fe plonger & nager comme les poiffons, tefmoin celuy que ie conduit* au pays des Hurons, lequel fe vouloit ietter dans toutes les eaux qu'il rencontroit en chemin, ou pour fe fauuer, ou pour s'efgayer, & auois de la peine affez de l'en retirer auec la corde qui tenoit à fon col, lequel pour reuanche (malicieufe befte) fe vouloit ietter à mes iambes, mais à mefme temps ie luy releuois la tefte en haut, & ayant bien grondé il s'appaifoit & continuoit fon chemin à cofté de moy.

Les ours font tres-bons à manger, c'eft pourquoy nos Sauuages en font un grand eftat, & tiennent fa chair fort chere, ie ne fçay à quoy l'accomparer, car elle ne fent ny le bœuf, ny le mouton, & encores moins le cerf, mais pluftoft le cheureau, les vieux ont un autre gouft, & font gras comme lard. Il m'arriua de dire à Monfieur le Marefchal de Baffompierre, que i'auois mangé de la chair d'ours, & l'auois trouuée bonne. Il m'affeura que au dernier voyage qu'il fit en Suiffe pour le Roy il en auoit auffi mangé en un
|| feftin que luy firent les Suiffes, & ne l'auoit point 752
trouuée mauuaife. Nos Sauuages les engraiffent (car la graiffe eft leur fucre) auec une maniere facile, ils

font une petite tour au milieu de leurs cabanes, auec des pieux picquez en terre, & là ils enferment la beſte, à laquelle ils donnent à manger par les entre-deux des bois, des reſtes de ſagamité, ſans crainte des pattes & de leurs dents, & eſtant bien graſſe, ils en font un bon feſtin à tout manger.

Le Pere Ioſeph le Caron m'a raconté dans le pays, qu'hyuernant auec les Montagnais, ils trouuerent dans le creux d'un cheſne, une ourſe auec ſes petits couchez ſur quatre ou cinq petites branches de cedre, enuironnez de tous coſtez de tres-hautes neiges, ſans auoir rien à manger, & ſans aucune apparence qu'ils fuſſent ſortis de là pour aller chercher de la prouiſion depuis trois mois & plus que la terre eſtoit par tout couuerte de ces hautes neiges : cela m'a fait croire auec luy, ou que la prouiſion de ces animaux eſtoit faillie depuis peu, ou que Dieu, qui a ſoin & nourriſt les petits corbeaux delaiſſez, ſubſtante par une maniere à nous incognuë ces pauures animaux au temps de la neceſſité : ils les tuerent ſans difficulté, car ils n'euſſent ſceu s'eſchapper ou ſe deffendre, & en firent bonne chere, auec les ceremonies accouſtumées entr'eux, qui ſont telles (à ce que i'ay ouy dire) que toutes les filles nubiles & les ieunes femmes mariées qui n'ont point
753 encore || eu d'enfans, tant celles de la cabane où l'ours doit eſtre mangé que des autres voiſines, s'en vont dehors, & ne rentrent point tant qu'il y reſte aucun morceau de cet animal, dont elles ne gouſtent point, & ne ſçay pourquoy.

Les cerfs, qu'ils appellent Sconoton, ſont plus communs dans le pays des Neutres qu'en toutes les autres

contrées Huronnes, mais ils font un peu plus petits que les noftres de deça, & tres-legers du pied, neantmoins ces Attiuoindarons auec leurs petites raquettes attachées fous leurs pieds, courent fur la neige auec la mefme viteffe des cerfs, & en prennent en quantité par d'autres inuentions qui ne font pas en ufage en noftre Europe. Ils en font boucaner d'entiers pour leur Hyuer, & n'oftent point les fumées des entrailles qu'ils font cuire enfemble auec les inteftins dans la Sagamité. Cela faifoit un peu eftonner nos François au commencement, mais il falloit auoir patience et s'accouftumer à manger de tout, car il n'y auoit pas de viande à choifir, ny de ruë aux Ours pour auoir du rofty.

Il y a quantité de porcs-epics, lefquels les Canadiens fçauent attraper pour leur nourriture, & des pointes pour leurs matachias. I'ay dit ailleurs comme ils leur fçauent donner couleur, & s'en feruir, par quoy ie ne le repeteray point icy. Ils ont auffi des martres affez belles, defquelles ils font de bonnes fourrures pour fe couurir en Hyuer, & apres les traittent aux François.

|| On tient qu'il y a des dains en quelque* con- 754
trées, mais pour les Buffles, le P. Iofeph m'a affeuré en auoir veu des peaux entieres entre les mains d'un Sauuage de pays fort esloigné, ie n'en ay point veu, mais ie croy ce bon Pere.

Parlons à prefent des chiens & de leur naturel, car entre tous les animaux qui feruent à l'homme, il tient le premier rang pour la fidélité, nous en auons des exemples tres-remarquables, & qui nous font admi-

rer; tesmoin celuy qui portoit à la bouche de son maistre estendu mort sur un eschafaut, le pain que les passans luy donnoient par compassion, & qui apres se noya voulant sauuer son maistre ietté dans le Tibre 3. iours apres son execution. Voicy une autre exemple presque pareille, & plus recente que nous apprend l'ordinaire arriué de la ville de Minden en Allemagne, datté du 13. Mars 1635. Un caualier que son cheual auoit ietté dans la riuiere, pendans ces grandes inondations d'eaux, estoit desia à fond, & se noyoit, lorsqu'un chien qu'il nourrissoit de longue main & luy tenoit tousiours compagnie, faisant le plongeon, le prit à belles dents par les cheueux, & luy tint la teste hors de l'eau, tant que les bateliers de là auprés le tirerent de ce peril, & luy firent confesser qu'il deuoit à son chien la vie, que son cheual luy auoit ostée.

Ie rapporteroys icy tout plein d'autres exemples de cette fidelité canine, n'estoit la brieueté que ie me suis proposée, & qui m'oblige de passer beaucoup de cho-
755 ses sous silence, || mais encore ne veux-ie point obmettre de dire que comme ie passois un iour par une bourgade chez un Gentilhomme de nos amis, son chien s'esgayant seul dans la campagne prit un lieure à la course, lequel un certain paysan sceut si bien caioler qu'il luy enleua sa prise & l'emporta en sa maison, de quoy le chien indigné au possible le suiuit & l'attaqua diuerses fois, mais n'en ayant pû tirer raison, il en fut faire ses plaintes à son maistre, auec des souspirs & abayemens qui tesmoignoient assez ses ressentimens, & que quelque malheur luy estoit arriué; enfin le sieur Moriset, ainsi s'appelloit ce Gentilhomme, vou-

lut s'efclaircir des plaintes de fon chien, & pourquoy il le tiroit & monftroit de fortir à la porte, il fuiuit donc cette befte qui le conduit droit au logis de ce payfan, lequel fe croyant defcouuert s'accufa de luy mefme, difant qu'il luy alloit porter un lieure qu'il auoit ofté de fon chien, peur qu'un autre le prift. Ie fçauois bien, dit alors le Gentilhomme, que mon chien auoit raifon de m'amener icy, une autre fois n'ufez plus de pareille courtoifie.

Fidelité & recognoiffance telle quelle * fait honte à celle de l'homme, qui n'a d'amitié que pour fes interefts particuliers, ou * le chien n'a pour tout efpoir qu'un morceau de pain fouuent meslé des effects de voftre cholere, fans que les coups le faffent bouger de vos pieds, couché contre terre, les pattes esleuées comme vous demandant pardon, innocent qu'il eft à vous fon criminel. Que pleuft || à Dieu que nous fuf- 756
fions ainfi humble * deuant Dieu au temps de fa vifite, & que les miferes aufquelles l'homme eft fuiet fuffent un affermiffement de noftre fidelité enuers ce Dieu de qui nous dependons.

Tout ce qu'on peut trouuer de blafmable au chien, & qui ternit fa fidelité, eft un mauuais naturel qu'il a enuers fon femblable affligé, car fi un chien eft accablé, ou maltraité d'un autre, incontinent tous les autres chiens fe iettent deffus, fans s'informer s'il a tort ou non, c'eft affez qu'ils le voyent abayé pour l'accabler s'ils peuuent, ainfi en font les cruels politiques en ce monde enuers les gens de bien ordinairement affligez. On dit du pourceau tout au contraire du chien, que fi l'un d'eux crie à l'aide, tous les autres

vont au fecours, cela eftant, le pourceau a donc le naturel meilleur que l'homme mefchant, & Dieu vueille que dans des congregations bien fainctes, auffi bien que dans le monde, on n'y voye point ce malheureux naturel du chien, d'affliger l'affligé, & mefprifer celuy qui n'eft point fauorifé, ce que font ordinairement les gauffeurs & ceux qui n'ont iamais fceu que c'eft d'honnefteté au monde.

Les chiens du Canada font un peu differens des noftres, finon au naturel & au fentiment qui ne leur eft point mauuais. Ils hurlent pluftoft qu'ils n'abayent, & ont tous les oreilles droictes comme renards, mais au refte tout femblables aux matins de mediocre gran-
757 deur de nos villageois, ils arreftent l'eslan || & defcouurent le gifte de la befte, & font de fort petite defpence à leur maiftre, mais au refte plus propres à la cuifine qu'à tout autre feruice.

La chair en eft affez bonne & fent aucunement le porc, peut eftre à caufe des falletez des ruës de quoy ils fe nourriffent principalement, i'en mangeois affez peu fouuent, car une telle viande eft fort eftimée dans le pays, c'eft pourquoy ie n'en auois pas fi fouuent que i'euffe bien defiré. Ils font fort importuns dans les cabanes, marchent fur vous, & s'ils rencontrent le pot au defcouuert, ils ont incontinent leur mufeau aigu dans la Sagamité, qui n'en eft pas eftimée moins nette.

Il y a une efpece de groffes fouris aux Hurons que ie n'ay point veue ailleurs. Ils les appellent Tachro, une fois plus groffes que les communes qu'ils appellent Tfongiatan, & moins puiffantes que les rats, defquels ie n'ay point veu aux Hurons, & ne fçay s'il y

en a aucun, non plus qu'au Peru auant la venuë des Efpagnols; où on dit qu'il y en a à prefent dans les villes baffes, & par la campagne, de fi prodigieux, qu'il n'eft point de chat, fi hardy foit-il, qui les oze combatre, & non pas mefme les regarder, cela eftant on peut croire que l'origine en eft venuë de ceux qui s'engendrent dans les Nauires, qui pourroient auoir efté portés à terre dans les hardes des Efpagnols lorfqu'ils y defcendirent pour la conquefte du pays, & que le climat, où toutes autres chofes viennent dans leur plus grande || perfection, ait fait groffir ces ani- 758
maux au delà de l'ordinaire.

Mais ce qui eft plus probable, ie croy que ces rats font entrez dans les Indes & le Peru, comme ils entrent aux ports de France, où vous voyez que peu de temps aprés que les Nauires ont efté defchargez, & qu'il n'y a plus de quoy manger, ils fçauent trouuer les cables fur lefquels ils fe coulent à terre file à file, & puis fe logent aux premieres hoftelleries fans fourier, s'ils ne font empefchez par les petits garçons, qui à coups de baftons leur font furieufement la guerre, mais de iour, car la nuict ils font mieux leur debarquement.

Il eft vray que fi nos Hurons font exempts de rats, ils ont des fouris communes en grand nombre qui leur font un merueilleux degaft de bled & de poiffon fec, quand elles y peuuent atteindre. Les Sauuages mangent le tachro fans horreur, auffi faifoient mes confreres ceux que nous prenions la nuict fous des pieges dans noftre cabane, fans que nous les peuffions autrement difcerner des fouris communes qu'à la groffeur

& à la rareté, car nous en prenions peu souuent, & quantité des autres que l'on iettoit aux champs comme nuisibles.

S'ils ont des souris sans nombre, ils ont des puces à l'infiny, qu'ils appellent Touhauc, & particulierement pendant l'Esté, desquelles ils seroient fort tourmentez s'ils estoient chargez d'habits, mais ils sont vestus à la legere, un petit brayer de cuir, & la robe quand ils veulent.

759 * || Pour les petits vermisseaux qu'ils nomment Tsiuoy, les femmes les mangent auec delectation & plaisir, & y font une chasse aussi exacte qu'on pourroit faire à un excellent gibier, mais ils en ont trespeu, en comparaison des puces. Quelqu'uns ont voulu dire que les Sauuages ne mangent ces petits vermisseaux que par vengeance, disans: ie morderay qui m'a mordu, mais ils se sont trompez, car il n'y a ordinairement que les femmes qui en mangent, & ce par delice, & non point les hommes, du moins ie ne leur en ay point veu manger, ny faire estat comme font les femmes & les filles indifferemment.

L'inuention qu'elles ont pour les auoir de leurs fourures est gentille, elles picquent 2. bastons en terre, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre deuant le feu, puis elles y attachent le poil en dehors, or ces vermisseaux sentans la chaleur, sortent du fond du poil, & se tiennent à l'extremité, où ils sont pris par les Sauuagesses, & croquez entre leurs dents. Une merueilleuse coustume s'obseruoit iadis en quelque * Prouinces des Indes Occidentales, où l'oisiueté n'a-uoit point de lieu. Les pauures impotens qui n'a-

uoient ny moyens pour viure, ny ſanté pour en gaigner, deuoient payer au Roy un nombre de cornets de ces vermiſſeaux qu'il leur auoit enioint, afin de les obliger à occuper leur temps & à ſe tenir nettement.

Des poiſſons & beſtes aquatiques. 760

CHAPITRE IV.

Dieu, qui a peuplé la terre de diuerſes eſpeces d'animaux, tant pour le ſeruice de l'homme, que pour la decoration & embelliſſement de cet uniuers, a auſſi peuplé la mer & les riuieres d'autant, ou plus, de diuerſité de poiſſons, qui tous ſubſiſtent dans leurs propres eſpeces, & en nombre preſque infiny, bien que tous les iours l'homme en retire une partie de ſa nourriture, & les poiſſons gloutons qui font la guerre aux autres dans le profond des abyſmes, en engloutiſſent & mangent à l'infiny: ce ſont les merueilles de Dieu.

Il eſt vray que les poiſſons n'ont rien de commun auec les hommes & qu'il y en a bien peu qui s'accouſtument & adouciſſent auec eux, & entendent quand on les appelle, & prennent à manger de leur main, comme la Murene du Romain Craſſus tant celebrée de tous ; & toutesfois ils ont eſté creez auant les autres animaux, & auant l'homme meſme, & n'ont

iamais efté fuiets à la malediction non plus que les eauës qui les enuironnent, car Dieu maudiffant Adam n'a maudit les eaux, pour ce qu'il n'a beu de l'eau contre le commandement de Dieu, mais bien mangé du fruict de la terre, qui luy eftoit deffendu.

761 || On fçait par experience, que les poiffons marins fe delectent aux eaux douces, auffi bien qu'en la mer, puis que par fois on en pefche dans nos riuieres. Mais ce qui eft admirable en tout poiffon, foit marin ou d'eau douce, eft qu'ils cognoiffent le temps & les lieux qui leur font commodes : & ainfi nos pefcheurs de moluës iugerent à trois iours prés le temps qu'elles deuoient arriuer, & ne furent point trompez, & en fuitte les maquereaux qui vont en corps d'armée, ferrez les uns contre les autres comme un bataillon bien rangé, le petit bout du mufeau à fleur d'eau, pour defcouurir les embufches des pefcheurs.

Cela eft admirable, mais bien plus encore de ce qu'ils viuent & fe refiouiffent dans la mer falée, & neantmoins s'y nourriffent d'eau douce, qui y eft entre-meslée, que par une maniere admirable ils fçauent difcerner & fuccer auec la bouche parmy la falée, comme dit Albert le Grand : voire eftans morts, fi l'on les cuit auec l'eau falée, ils demeurent neantmoins doux. Mais quand aux poiffons qui font engendrez dans l'eau douce & qui s'en nourriffent, ils prennent facilement le gouft du fel, lorfqu'ils font cuits dans l'eau falée. Ce font fecrets de la nature.

Or, de mefme que nos pefcheurs ont la cognoiffance de la nature de nos poiffons, & comme ils fçauent choifir les faifons & le temps pour fe porter dans les

contrées qui leur ſont commodes, auſſi nos Sauuages, aydez de la raiſon & de l'experience, ſçauent auſſi fort bien* || bien* choiſir le temps de la peſche, quel poiſ- 762
ſon vient en Automne ou en Eſté, ou quel en l'une ou en l'autre ſaiſon.

Pour ce qui eſt des poiſſons qui ſe retrouuent dans les riuieres & lacs au païs de nos Hurons, & particulierement à la mer douce, les principaux ſont l'Aſſihendo, duquel nous auons parlé ailleurs, & des Truictes, qu'ils appellent Ahouyoche, leſquelles ſont de deſmeſurée grandeur pour la pluſpart, & n'y en ay veu aucune qui ne ſoit plus groſſe que les plus grandes que nous ayons par deça: leur chair eſt communement rouge, ſinon à quelqu'unes qu'elle ſe voit iaune ou orangée, mais excellemment bonne.

Les Brochets, appellez Soruiſſan, qu'ils y peſchent auſſi auec les Eſturgeons, nommez Hixrahon, eſtonnent les perſonnes, tant il s'y en voit de merueilleuſement grands, & friands au delà de toutes nos eſpeces de poiſſons: ie le ſçay par experience, car i'en ay fait les epreuues dans la neceſſité, qui me faiſoit trouuer la ſauce à l'eau, douce & bonne comme beure fraiz; & puis on dira qu'on ne ſçauroit manger le poiſſon ſans le ſel, l'eſpice ou le vinaigre, on ſe trompe, car ie le mangeois ſortant de l'eau ſeule & le trouuois bon.

Quelques ſepmaines apres la peſche des grands poiſſons, ils vont à celle de l'Einchataon, qui eſt un poiſſon un peu approchant aux barbeaux par deça, long d'enuiron un pied & demy, ou peu moins: ce poiſſon leur ſert pour donner gouſt à leur ſagamité

763 pendant || l'Hyuer, c'eſt pourquoy ils en font autant d'eſtat comme du grand poiſſon, & afin qu'il faſſe mieux ſentir leur potage, ils ne l'eſuentrent point & le conſeruent pendu par morceaux aux perches de leurs cabanes; mais ie vous aſſeure qu'au temps de careſme, ou quand il commence à faire chaud, qu'il put* & ſent ſi extremement mauuais, que cela nous faiſoit bondir le cœur, & à eux ce leur eſtoit mux & ciuette.

En autre ſaiſon ils y peſchent à la ceine une certaine eſpece de poiſſons, qui ſemblent eſtre de nos harangs, mais des plus petits, leſquels ils mangent frais & boucanez. Et comme ils ſont tres-ſçauants, auſſi bien que nos peſcheurs de moluës, à cognoiſtre un ou deux iours prés, le temps que viennent les poiſſons de chacune eſpece, ils ne manquent point d'aller au petit poiſſon, qu'ils appellent Auhaitſique, & en peſchent une infinité auec leur ceine, & cette peſche du petit poiſſon ſe faict en commun, qu'ils partagent entr'eux par grandes eſcuellées, duquel nous auions noſtre part comme bourgeois de leur bourgade ſainct Ioſeph au Quieunonaſcaron.

Ils peſchent auſſi de pluſieurs autres eſpeces de poiſſons, mais comme ils nous ſont incognus, & qu'il ne s'en trouue point de pareils en nos riuieres, ie n'en fais point auſſi de mention.

L'anguille en ſa ſaiſon eſt une manne qui n'a point
de prix chez nos Montagnais. I'ay admiré l'extreme
764 abondance de ce poiſſon, en || quelqu'unes des ri-
uieres de noſtre Canada, où il s'en peſche tous les
ans vers l'Automne une infinité de centaines, qui

viennent fort à propos, car n'estoit ce secours on se trouueroit bien souuent empesché, en quelques mois de l'année principalement; les Sauuages & nos Religieux en usent comme viande enuoyée du Ciel pour leur soulagement & consolation. Ils la peschent en deux façons, auec une nasse, ou auec un harpon, ce qui se faict la nuict à la clarté du feu. Ils font des nasses auec assez d'industrie, longues & grosses, capables de contenir cinq & six anguilles: la mer estant basse, ils les placent sur le sable en quelque lieu propre & reculé, les asseurent en sorte que les marées ne les peuuent emporter: aux deux costez ils amassent des pierres, qu'ils estendent comme une chaisne ou petite muraille de part & d'autre, afin que ce poisson qui va tousiours au fond rencontrant cet obstacle, se glisse doucement vers l'embouscheure de la nasse où le conduisent ces pierres: la mer venant à se grossir, couure la nasse, puis se rabaissant, on la va visiter: par fois on y trouue cent ou deux cens anguilles d'une marée, quelquefois plus, & d'autres fois point du tout, selon les vents & les temps. Quand la mer est agitée, on en prend beaucoup, quand elle est calme, peu ou point, mais alors ils ont recours à leur harpon, comme ie vis faire en la mer douce, proche un village des Cheueux releuez, tirant aux Hurons.

Voicy comment les Sauuages font seicher de ces
poissons. Ils les laissent un peu esgoutter, || puis leur 765
couppent la teste & la queuë, ils les ouurent par le dos, puis les ayant vuidés ils les tailladent, afin que la fumée entre par tout: les perches de leurs cabanes en sont toutes chargées. Estans bien bouçanez, ils

les accouplent & en font de gros paquets enuiron d'une centaine à la fois. Voylà leurs viures principaux iuſques à la neige, qui leur donne de l'orignac & d'autres animaux.

Comme i'eſtois en noſtre Conuent de Kebec preſt à partir pour les Hurons, nos freres eſchaperent un loup marin s'eſgayant au ſoleil ſur le bord de l'eauë, car leur canot n'ayant pû aſſez toſt ranger la terre à cauſe de la violence du flux, il s'eſchappa, autrement il eſtoit à eux pour quelque * coups de baſton, qui eſt la maniere de les tuer, car ne pouuans courir ils ſont ayſement pris s'ils ſont tant ſoit peu esloignez de leur element naturel. Voilà comment les Montagnais en prennent ſouuent & en font de bons feſtins, mais ils ne ſe prennent qu'en de certaines ſaiſons.

Au lieu nommé par les Hurons Anthrandéen, & par nous le Cap de Victoire, ou * diuerſes Nations des Sauuages s'eſtoient aſſemblées, ie vis en la cabane d'un Montagnais un certain poiſſon, que quelqu'uns appellent Chaouſarou, gros comme un grand brochet, il n'eſtoit qu'un des mediocres, car il s'en voit de beaucoup plus grands & qui ont iuſques à 8. 9. & 10. pieds, à ce qu'on dit : il auoit un bec d'enuiron un pied & demy de long, fait à peu prés comme celuy
766 d'une becaſſe, ſinon qu'il a l'ex- || tremité mouſſe & non ſi pointue, gros à proportion du corps.

Il a double rang de dents fort aiguës & dangereuſes. D'abord ne voyant que ce long bec qui paſſoit au trauers une fente de la cabane en dehors, ie croyois que ce fuſt de quelque oyſeau rare, ce qui me donna la curioſité de le voir de plus prés, mais ie trouuay que

c'eſtoit un poiſſon qui auoit toute la forme du corps tirant au brochet, mais armé de tres-fortes & dures eſcailles, de couleur gris argenté, & difficile à percer.

Ce poiſſon a une induſtrie merueilleuſe (à ce qu'on dit) : quand il veut prendre quelque * oyſeaux, il ſe tient dedans des ioncs ou roſeaux, qui ſont ſur les riues du lac, & met le bec hors de l'eau ſans ſe bouger : de façon que lorſque les oyſeaux viennent ſe repoſer ſur le bec, penſant que ce ſoit un tronc de bois, il eſt ſi ſubtil, que ſerrant le bec qu'il tient entr'ouuert, il les tire par les pieds ſous l'eau & les deuore. Il ne fait pas ſeulement la guerre aux oyſeaux, mais à tous les autres poiſſons qui ne luy peuuent reſiſter. Les Sauuages font grand eſtat de la teſte, & ſe ſaignent auec les dents de ce poiſſon à l'endroit de la douleur, qui ſe paſſe ſoudainement, à ce qu'ils diſent.

Les Caſtors, nommez par les Montagnais Amiſcou, & par nos Hurons Tſoutayé, ſont la cauſe principale que pluſieurs marchands François trauerſent ce grand Occean, pour s'enrichir de leur * deſpouilles, & ſe reueſtir de leurs ſuperfluitez, deſquels ils apportent ſi grande || quantité toutes les années, que ie ne ſçay 767
comment on n'en voit la fin.

Ces animaux, à ce que l'on tient, ſont fort feconds, les femelles portent iuſques à cinq & ſix petits & maſles & femelles : il y a danger qu'enfin ils n'exterminent tout-à-fait l'eſpece en ces païs, comme il eſt arriué aux Hurons.

Cet animal eſt à peu prés gros comme un mouton tondu, ou peu moins, & qui ſe peut appriuoiſer, car nos Religieux de Kebec en auoient un qui les ſuiuoit

comme un petit chien, & moy meſme en ay veu un autre pareil qu'on nourriſſoit de tendrons de vigne. Il a le poil fort doux & le duuet plus que le velours, de couleur chaſtaignée, & y en a peu de bien noirs. Il a les pieds fort courts & fort propres pour nager, particulierement ceux de derriere, car ils ont une peau continuë entre les ongles, à la façon des oyſeaux de riuieres ou des loups marins; ſa queuë n'a point de poil, ny d'eſcailles qui ſe puiſſent leuer, elle eſt toute platte & faicte preſque comme une ſole, ſinon qu'elle eſt plus en ouale & n'a point de bouquet au bout; elles ſont de diuerſes longueurs & groſſeurs ſelon l'animal, ie n'en ay point manié ny mangé qui paſſent un pied, mais d'un manger fort bon & plus excellent que la chair du corps, qui eſt tenu pour amphibie, c'eſt à dire qu'on en peut manger en tout temps, quoy que i'en aye veu faire quelque difficulté
768 en quelque lieu de noſtre Europe, car un gen- || tilhomme de ma cognoiſſance, en ayant tué un en careſme proche de Nancy, nous n'en mangeames que la queuë & les pattes de derriere, qu'on tenoit pour poiſſon & le reſte viande. Quant à la teſte, elle eſt courte & preſque ronde, ayant en gueule ſur le deuant quatre grandes dents tranchantes comme raſoirs, ſçauoir deux en haut & deux en bas, deſquelles un certain penſa auoir le bras coupé, en en voulant prendre un qu'il auoit bleſſé à mort d'un coup d'arquebuſe au bord de la riuiere.

De ces dents il couppe ayſement des petits arbres & des perches en pluſieurs pieces, dont il baſtit ſa maiſon, & meſme a ſucceſſion de temps il en couppe par

fois de bien gros, quand il s'y en trouue qui l'empefchent de dreffer fon petit baftiment, lequel eft fait de forte (chofe admirable) qu'il n'y entre nul vent, d'autant que tout eft couuert & fermé auec du bois & de la terre, fi bien liez & unis par enfemble qu'il n'y a moufquet qui la tranfperce, à ce qu'on dit: il y a un trou qui conduit deffous l'eau, & par là fe va promener le caftor où il veut; puis une autre fortie par où il va à terre & trompe le chaffeur. En cela comme en toute autre chofe, fe voit appertement reluire la diuine Prouidence qui donne iufqu'aux moindres animaux de la terre l'inftinct naturel & le moyen de leur conferuation.

Or ces animaux voulans baftir leurs petites cavernes, ils s'affemblent par troupes dans les forefts fombres & efpaiffes: s'eftant affemblez ils vont couper des rameaux d'arbres à belles || dents, qui leur 769
feruent à cet effect de coignées, & les traifnent jufques au lieu où ils baftiffent, & continuent de le faire iufqu'à ce qu'ils en ayent affez pour acheuer leur ouurage.

Quelques-uns tiennent que ces petits animaux ont une inuention admirable à charier le bois, & difent qu'ils choififfent celuy de leur troupe qui eft le plus faineant ou accablé de vieilleffe, & le faifant coucher fur fon dos, vous difpofent fort bien des rameaux entre fes iambes, puis le traifnent comme un chariot iufqu'au lieu deftiné, & continuent le mefme exercice tant qu'il y en ait à fuffifance. I'ay veu plufieurs de ces cabanes fur le bord de la grand * riuiere, au païs des Algoumequins; mais elles me fembloient admi-

rables, & telles que la main de l'homme n'y pourroit rien adiouſter : le deſſus ſembloit un couuercle à leſciue, & le dedans eſtoit departy en 2. ou 3. eſtages, l'eſtage d'embas ſur le bord de l'eau, celuy d'enhaut eſt au-deſſus du fleuue; quand le froid a glacé les riuieres & les lacs, le caſtor ſe tient retiré en l'eſtage d'enhaut, où il a faiƈt ſa prouiſion de bois pour manger pendant l'Hyuer; il ne laiſſe pas neantmoins de deſcendre de cet eſtage en celuy d'embas, il ſe gliſſe ſous les glaces, mais ſa retraite plus ordinaire eſt en l'eſtage d'enhaut, d'autant qu'il craint l'inondation & la pluye.

La chaſſe du Caſtor ſe fait ordinairement en Hyuer, pour ce principallement qu'il ſe tient dans ſa cabane, & que ſon poil tient en cette ſaiſon là, & vaut
770 fort peu en eſté. Les Sauua- || ges voulans prendre le Caſtor, ils occupent premierement tous les paſſages par où il ſe peut eſchaper, puis percent la glace du lac gelé, à l'endroit de la cabane, puis l'un d'eux met le bras dans le trou attendant ſa venuë, tandis qu'un autre va par deſſus cette glace frappant auec un baſton ſur icelle pour l'eſtonner & faire retourner à ſon giſte : lors il faut eſtre habile pour le prendre au colet, car ſi on le happe par quelque endroit où il puiſſe mordre, il fera une mauuaiſe bleſſure, comme i'ay dit. Ils le prennent auſſi à la * rets & ſous la glace par cette autre inuention : on fend la glace en long proche de la cabane du Caſtor, on met par la fente un rets & du bois qui ſert d'amorce, ce pauure animal venant chercher à manger s'enlace dans ces filets faiƈts de bonne & forte ficelle double, & encor ne

faut-il pas tarder à les tirer, car ils feroient bien toſt en pieces, eſtant ſorty de l'eau par l'ouuerture faite en la glace, ils l'aſſomment auec un gros baſton.

Au Printemps le caſtor ſe prend à l'attrappe amorcée du bois dont il mange, les Sauuages ſont tres-bien entendus en ces attrappes, & nous en monſtrerent de pluſieurs ſortes au païs des Hurons, pour diuerſes ſortes d'animaux, dont i'admirois les inuentions que nous n'auons pas icy, de l'une deſquelles le P. Ioſeph ſe ſeruit pour attraper deux renars qui glapiſſoient toutes les matinées & au ſoir és enuirons de noſtre cabane, d'où ils ne pouuoient auoir rien à manger. Quelquefois les chiens rencontrent le caſtor hors la cabane d'où il ſort || ſouuent pour paiſtre ou pour 771
s'aprouiſionner, le pourſuiuent & le prennent aiſement, car il ne peut courir viſte & n'a de deffence que ſa dent.

Il y en a quelqu'uns qui diſent que ſi l'on prend du caſtor trempé en eau, & qu'on le reſpande ſur la mer, c'eſt un remede aſſeuré pour faire fuyre la troupe des baleines, & les faire enfoncer dans la mer, combien qu'elles rugiſſent horriblement, & que cela s'obſerue en Laponie & Noruegie, mais comme ie n'en ay point veu l'experience, ie ne le veux aſſeurer, ny maintenir une choſe que ie tiens fort douteuſe.

Ils ont auſſi des rats muſqués qu'ils appellent Ondathra, qui ne ſont de noſtre Europe, ny de ceux d'Egypte, deſquels on dit comme des muſquez qu'ils ſe ſeruent des deux pieds de deuant comme de mains, & marchent debouts des deux pieds de derriere comme les Singes. Le rat d'Inde

eſt auſſi differant de tous ceux-là, duquel ie diray un petit mot.

On l'appelle rat muſqué, pour ce qu'en effet une partie de ſon corps priſe au Printemps ſent le muſc, en autre temps elle n'a point d'odeur. Les Sauuages en mangent la chair qu'ils ſont roſtir deuant le feu, & conſeruent les peaux & roignons muſquez: ils ont le poil noir, court & doux, preſque comme celuy d'une taupe, & les yeux fort petits, ils mangent comme les eſcurieux, auec leurs deux pattes de deuant, ils paiſſent l'herbe ſur terre, & le blanc des ioncs au fond des lacs & riuieres. Il y a plaiſir à les voir manger &
772 faire leurs petits tours pendant || qu'ils ſont ieunes; car quand ils ſont à leur entiere & parfaicte grandeur qui approche celle d'un ieune leuraut, ils ont une longue queuë de guenon, qui ne les rends* point aggreables. I'en auois un tres-ioly, grand comme un eſcurieux ſuiſſe, que i'apportay de la petite Nation à Kebec; ie le nourriſſois du blanc des ioncs, & d'une certaine herbe reſſemblant au chiendent, que ie cueillois ſur les chemins, & faiſois de ce petit animal tout ce que ie voulois, ſans qu'il me mordit, auſſi n'y ſont-ils pas ſuiets; il eſtoit ſi mignard qu'il vouloit toutes les nuits coucher dans l'une des manches de noſtre habit, & cela fut la cauſe de ſa mort: car ayant un iour cabané dans une Sapiniere, & porté la nuict loin de moy ce petit animal pour la crainte que i'auois de l'eſtouffer (car nous eſtions couchez à platte terre ſur un coſteau fort penchant, où à peine nous pouuions nous tenir couchez ſans rouller), le mauuais temps nous ayant contraincts de cabaner en lieu ſi

incommode), ceſte beſtiole, apres auoir mangé ce que ie luy auois donné, me vint retrouuer à mon premier ſommeil, & ne pouuant trouuer l'ouuerture de nos manches, il ſe mit dans le replis de noſtre habit, où ie le trouuay mort le lendemain matin, & ſeruit pour le petit deſieuner de mon aigle, qui en eut bien deuoré d'autres, car comme diſoient mes Sauuages, il eſtoit un demon qui ne pouuoit eſtre raſſaſié.

En pluſieurs riuieres & eſtangs, il y a grande quantité de tortuës, qu'ils appellent Angyahouiche, ils en mangent la chair cuite dans de || l'eau, ou ſous 773
les cendres chaudes, les pattes contre-mont, ce qui me faiſoit horreur, & reprenois mes barbares de cette rudeſſe, car i'euſſe mieux aymé les tuer auparauant, que de les mettre ſous les braziers & les voir debattre. O mon Dieu, ce n'eſt pas vertu en moy, mais ie ne peux faire de mal à une beſte innocente. Elles ſortent ordinairement de l'eau quand il fait ſoleil, & ſe tiennent arrangées ſur quelque longue piece de bois tombée, mais à meſme temps qu'on penſe s'en approcher, elles s'eslancent toutes dedans l'eau comme grenouilles, & trouuay par experience que ie n'eſtois pas aſſez habile pour les prendre & n'en ſçauois l'inuention.

Il y a dans le païs de grandes couleuures de diuerſes ſortes, qu'ils appellent Tioointſique, deſquelles ils prennent les peaux des plus longues, & en font des fronteaux de parade, qui leur pendent par derriere une bonne aulne de longueur, & plus de chacun coſté : c'eſtoit bien n'apprehender point la ſalleté de ces animaux veneneux que de les eſcorcher, & s'en

ſeruir à un tel uſage, mais ie me ſuis pluſieurs fois eſtonné de voir les petits garçons ſe ietter l'un l'autre en ſe ioüans de petits ſerpens tout en vie & n'en eſtre point offencé, & plus encore du deffunct ſieur Hebert, habitant de Kebec, lequel trouuant des couleuures en ſon chemin, les iettoit dans ſon deſert pour en nettoyer les crapaux & autres venins qui gattoient ſes plantes.

774 Outre les grenouilles que nous auons par- || deça, qu'ils appellent Kiotoutſiche, ils en ont encore d'une autre eſpece, qu'ils appellent Ouraon, quelqu'uns les appellent crapaux, bien qu'ils n'ayent aucun venin & ſoient de la couleur des grenouilles ; mais ie ne les tiens point en cette qualité, quoy que ie n'aye veu en tous les païs Hurons aucune eſpece de nos crapaux, ny ouy dire qu'il y en ait, ſinon en Canada, où i'en ay veu pluſieurs auec aduerſion pour l'horreur naturelle que i'ay contre ces animaux, telle que quand il n'y auroit point d'autre punition du peché que d'habiter en lieux remplis de crapaux, ie ne ſçay comment on ſe pourroit iamais porter à un ſeul peché mortel volontairement, & cependant l'enfer eſt bien autre choſe, car ce mal n'en eſt que le moindre. Ie viens de dire que ie n'ay point veu de ces vilaines beſtes en la Prouince des Hurons, il ne s'enſuit pas neantmoins qu'il n'y en puiſſe auoir, car une perſonne pour exacte qu'elle ſoit ne peut entierement ſçauoir ny obſeruer tout ce qui eſt d'un païs, ny voir ny ouyr tout ce qui s'y paſſe, & c'eſt la raiſon pourquoy les hiſtoriens & voyageurs ne ſe trouuent pas touſiours d'accord en pluſieurs choſes.

Ces Ouraons ou groſſes grenouilles ſont verdes, &
deux ou trois fois groſſes comme les communes; mais
elles ont une voix ſi puiſſante qu'il ſembleroit (à qui
n'en auroit point veu) que ce fuſt d'animaux 20. fois
plus gros : pour moy ie confeſſe ingenuëment que ie
ne ſçauois que penſer au commencement, entendant
de ces groſſes voix le ſoir ſur le bord des || eaux à plus 775
d'un quart de lieuë de moy, & m'imaginois que c'eſ-
toit de quelque dragon, ou bien de quelqu'autre ani-
mal gros comme un bœuf. I'ay ouy dire à nos Reli-
gieux dans le païs, qu'ils ne feroient aucune difficulté
d'en manger, en guiſe de grenouilles, mais pour moy
ie doute ſi ie l'aurois voulu faire, n'eſtant pas encore
bien aſſeuré de leur netteté.

L'on m'a ſouuent fait recit du poiſſon remora, à qui l'on attribue la vertu naturelle de pouuoir arreſter les plus grands vaiſſeaux voguans en pleine mer, mais ie n'en ay veu aucun en toute noſtre trauerſe, ny en la mer, ny dans les fleuues & riuieres de tout noſtre Canada, qui me fait croire ou que c'eſt une fable faicte à plaiſir ou qu'ils ſont rares, & ne ſe retrouuent qu'en certaines mers : i'en ay veu ſeulement un de mort à Paris que ie contemplay à loiſir, admirant qu'en un ſi petit animal Dieu ait logé tant de vertu, car il n'eſt pas plus grand qu'un haranc, a le corps fait comme un rouget auec de certaines petites ſcies ou rateliers faits de petites pointes comme aiguilles, qui leur prennent par meſure & en droicte ligne, depuis la teſte iuſques à la queuë. Que ce ſoit en ces petites ſcies que giſt ſa force, ie n'en ſçay rien, car Dieu ſeul le cognoiſt, mais nous pouuons admirer le Createur en ceſte mer-

ueille & dire en nous humiliant que la foibleſſe de l'homme eſt bien grande & qu'il ne ſe doit point prendre à Dieu, puis qu'un ſi petit animal a aſſez de force pour arreſter un million d'hommes, & faire perir les plus grands Roys.

776 || O pauures petits vermiſſeaux que nous ſommes. Ie dis que vous autres les grands de la terre & qui faites trembler tout l'uniuers, auez un grand ſuiet de vous abaiſſer deuant Dieu, car eſtant hommes, vous eſtes moins que pouſſiere deuant luy, qui vous peut tous aneantir en un ſeul clein d'œil de ſa diuine volonté. Ne meſpriſez donc perſonne de peur qu'un moindre que vous ne vous ſurmonte : ne ſoyez pas comme ce grand Empereur des Turcs, lequel meſpriſant le petit Scanderbeque, fut ſurmonté par ſept fois d'iceluy (iuſte punition de Dieu) : ainſi voyons-nous ce petit remora arreſter le cours des plus grands Nauires qui ſembloient ſe moquer des plus grandes tourmentes de la mer; autant en dit-on d'un autre petit poiſſon qu'on nomme Achan, ſi bien qu'outre le remore * il y a un autre poiſſon capable de rendre les vaiſſeaux immobiles.

On dit auſſi du rat d'Inde qu'il fait mourir les plus grands cocrodilles, c'eſt ce qui eſt merueilleux, car il n'eſt pas plus grand qu'un lapin, & cependant il emporte le deſſus de ce grand, furieux & tres-cruel animal. I'en ay veu un duquel un caſtor beaucoup plus grand n'ozoit approcher pour auoir eſté une fois touché de ſa dent. Il eſt d'un poil gris argenté fort beau, & a un muſeau pointu comme un renard, & la queue longue & eſtendue comme une guenon, mais non pas ſi difforme.

|| *Des fruicts, plantes, arbres, & richeſſes du pays.* 777

CHAPITRE V.

Il eſt preſque impoſſible que ceux qui ſont profeſſion de deſcrire les choſes qui ſe retrouuent dans l'eſtenduë d'un grand pays ne ſe trompent quelquefois, comme ont fait ceux qui ont dit que dans l'Amerique il n'y auoit anciennement aucuns cedres ny vignes, car nous en auons veu en abondance, & meſmes des Isles qui en eſtoient toutes couuertes dans le pays de nos Hurons & és contrées Algoumequines, qui n'y ont iamais eſté apportées d'ailleurs; bien eſt-il vray qu'il n'y auoit auant la venuë des Eſpagnols, aucuns orangers, limoniers, grenadiers, figuiers, poiriers, de coings, ny oliuiers, & entre les grains, il n'y auoit non plus de froment, ſeigle, n'y * de toutes les ſortes de bleds, excepté de celuy que nous appellons d'Inde, ny du ris, des melons, ny beaucoup d'autres eſpeces de fruicts, de plantes, & de racines que nous auons en nos iardins, & par la campagne, & és foreſts de noſtre Europe, auſſi en ont-ils pluſieurs autres ſortes, & eſpices * que nous n'auons pas icy & qui nous ſon * auſſi rares qu'à eux les noſtres.

|| Parlant en general & naifuement des choſes 778
comme elles ſont, il faut aduoüer qu'il n'y a aucun fruict en tout le pays de nos Canadiens, Montagnais, Algoumequins & Hurons, qui merite le nom d'excellent, & deſquels l'on doiue faire eſtat; il y en a bien quelque * petits, comme ie diray preſentement, mais

c'eſt peu de choſe en comparaiſon d'une bonne poire, ou d'une bonne pomme, que noſtre Europe nous fournit à foiſon. Dieu l'a ainſi voulu, ſa diuine Maieſté l'a ainſi ordonné, qui ſçait qu'en y plantant la foy, il eſt neceſſaire qu'on leur faſſe gouſter des douceurs dont ioüiſſent en leur pays ceux qui ſont profeſſion de la meſme foy, pour leur rendre noſtre ioug plus aymable, & leur ſeruitude plus tolerable. O Dieu, i'ay touſiours peur que nos malices auec nos delices y paſſent auſſi toſt que la foy.

Au pays des Algoumequins, & dans celuy de nos Hurons, il y a en beaucoup d'endroits, contrées, Isles, le long des riuieres & parmy les bois, ſi grande quantité de blüets, que les Hurons appellent Ohentagué, & autres petits fruicts qu'ils appellent d'un nom general Hahiques, que les Sauuages en font ſeicheries pour leur Hyuer, comme nous faiſons icy des prunes ſeichées au Soleil pour nos malades, & cela ſert de confitures, de ſel & d'eſpices, pour donner gouſt à leur ſagamité, & pour mettre dans leurs petits pains qu'ils font cuire ſous les cendres. Nous en mangeaſmes en
779 quantité ſur les chemins, || comme auſſi des fraiſes, qu'ils nomment Tichionte, auec certaines graines rougeaſtres, & groſſes comme un gros pois, que ie trouuois tres-bonnes, mais ie n'en ay point veu en Canada, ny en France de pareilles, non plus que de pluſieurs autres petits fruicts & graines incogneuës pardeça, deſquelles nous mangions comme mets delicieux quand nous en pouuions trouuer, ce qui ſe faict en la ſaiſon.

Il y en a de rouges qui ſemblent preſque du corail,

& qui viennent quasi contre terre par petits bouquets, auec deux ou trois fueilles ressemblans aux lauriers qui luy donnent bonne grace, & semblent de tres-beaux bouquets, & seruiroient pour tels s'il y en auoit icy. Il y a de ces autres grains plus gros encore une fois, comme i'ay tantost dit, de couleur noiraftre, & qui viennent en des tiges, hautes d'une coudée. Il y a aussi des arbres qui semblent de l'espine blanche, qui portent de petites pommes dures, & grosses comme auelines, mais non pas gueres bonnes. Il y a aussi d'autres graines rouges, nommées Toca, ressemblans à nos cornioles; mais elles n'ont ny noyaux, ny pepins; quelqu'un peut estre en pourra douter, mais il doit estre satisfait en ce que ie l'asseure y auoir pris garde, & qu'il n'y en a point du tout, bien que ce fruict soit assez gros; les Hurons les mangent cruës, & en mettent aussi dans leurs petits pains.

Ils ont aussi des noyers en plusieurs en- || droits qui 780
portent des noix peu differentes aux nostres, i'en ay veu qui sont comme en triangle, & l'escorce verte exterieure sent un goust comme terebentine, & ne s'arrache que difficilement de sa coque dure, mais le mal est qu'elles ont peu de chair, & le noyau petit comme une amande, faute de culture.

Ils ont aussi en quelque contrée des chatainiers & des cerisiers, dont les cerises ne sont gueres plus grosses, que grozelles de tremis, à faute d'estre antées & labourées; il y en a en beaucoup de lieux, & par les bois & par les champs, desquelles neantmoins on fait assez peu d'estat. Pour les prunes, nommées Tonestes, qui se retrouuent au pays de nos Hurons, elles ressemblent à

nos damas violets, ou rouges, ſinon qu'elles ne ſont pas ſi bonnes de beaucoup, car la couleur trompe, & ſont aſpres & rudes au gouſt, ſi elles n'ont ſenti de la gelée : c'eſt pourquoy les Sauuageſſes, apres les auoir ſoigneuſement amaſſées les enfouyent en terre quelques ſepmaines pour les adoucir, puis les en retirent, les eſſuyent & les mangent. Mais ie croy que ſi ces prunes eſtoient antées, qu'elles perdroient leur acrimonie & rudeſſe qui les rend deſagreables au gouſt, auparauant la gelée, car elles ſont tres-belles, fort rondes, & d'un rouge violet comme nos plus gros damas violet*.

Il ſe trouue des poires, ainſi appellées poires, certains petits fruicts, un peu plus gros que des pois, de
781 couleur noiraſtre & || mols, tres-bons à manger à la cueillier comme bluës, qui viennent ſur de petits arbres qui ont les fueilles ſemblables aux poiriers ſauuages de deça, mais leur fruict en eſt du tout different. Pour des framboiſes, & meures champeſtres, grozelles & autres ſemblables fruicts que nous cognoiſſons, il s'en trouue aſſez en des endroits, comme ſemblablement des vignes & raiſins, deſquels on pourroit faire de fort bon vin au pays des Hurons, s'ils auoient l'inuention de les cultiuer & façonner, mais faute de plus grande ſcience, ils ſe contentent d'en manger le raiſin & les fruicts ſans en faire du vin.

Les racines que nous appellons Canadiennes ou pommes de Canada, qu'eux appellent Oraſqueinta, ſont aſſez peu communes dans le pays; ils les mangent auſſitoſt cruës que cuites, comme ſemblablement d'une autre ſorte de racine, reſſemblant aux panays,

qu'ils appellent Sondhratates, lesquelles sont à la verité meilleures de beaucoup; mais on nous en donnoit peu souuent, & lors seulement que les Sauuages auoient receu de nous quelque present, ou que nous les visitions dans leurs cabanes.

Dans le Nauire Anglois que nous prismes sur mer, il y auoit quantité de patates fort grosses, & tres-excellentes, les unes iaunes, violettes, blanches, & d'autres de diuerses couleurs, desquelles nous nous seruimes tres à propos, car en toutes sauces qu'on les mettoit elles estoient tres-bonnes & raui- || santes *. 782
I'en cherchay aux Hurons & n'en pû trouuer, ny n'en pû dire le nom aux Sauuages, ce qui me fit repentir de n'en auoir porté auec moy, car bien que cette racine ne porte point de graine, estant couppée par morceaux, & plantée en terre, elle grossit en peu de temps, & multiplie comme les pommes de Canada, à ce qu'on dit.

Nos Hurons ont de petits oignons blancs nommez Anonque, qui portent seulement deux fueilles semblables à celles du Muguet: ils sentent autant l'ail que l'oignon sans qu'on puisse dire proprement auquel ils ressemblent le plus quant au goust; nous nous en seruions dans nostre sagamité pour luy donner quelque saueur, & d'une espece de Marioleine sauuage qu'ils appellent Ongnehon, de laquelle les Sauuages ne vouloient point manger lors qu'il y auoit de ces herbes, & encor moins sentir l'haleine, si tant soit peu nous auions mangé de ces oignons, ou ails crus, comme nous faisions aucunes fois (contraincts de la necessité) auec un peu de pourpier, & de sel, sans pain, sans huyle & sans vinaigre.

Les Sauuages en mangent neantmoins de cuits ſous la cendre, lorſqu'ils ſont en leur vraye maturité & groſſeur, & non iamais dans leur meneſtre, non plus que d'aucune autre ſorte d'herbes, deſquelles ils font tres-peu d'eſtat, bien que le pourpier, ou pourceleine, leur ſoit commun, & que naturellement il vienne dans leurs champs labourez parmy le bled & les citroüilles.

783 || Dans les foreſts il ſe voit quantité de cedres, nommez Aſquata, l'odeur duquel eſt contraire aux ſerpens, c'eſt pourquoy les Sauuages ſe ſeruent ſouuent de leurs rameaux allans en voyages pour ſe coucher deſſus, il y a auſſi de tres-beaux cheſnes gros à merueilles, des fouteaux, herables & meriſiers ou guyniers, & un grand nombre d'autres bois de meſme eſpece des noſtres, & d'autres qui nous ſont incognus: entre leſquels ils ont un certain arbre nommé atti, duquel ils reçoiuent des commoditez nompareilles.

Premierement ils en tirent de grandes lanieres d'eſcorces, qu'ils appellent Oühara, leſquelles ils font boüillir, & les rendent en fin comme chanure, de laquelle ils font leurs cordes, & leurs ſacs, & ſans eſtre boüillie ny accommodée, elle leur ſert encore à coudre leur * robes, plats & eſcuelles d'eſcorce de bouleaux & toute autre choſe lors que les nerfs d'eslan leur manquent. Ils en lient auſſi les bois & perches de leurs cabanes, & en enuelopent leurs playes & bleſſures, & cette ligature eſt tellement bonne & forte qu'on n'en ſçauroit deſirer une meilleure & de moindre couſt.

Le Muguet qu'ils ont en leur pays a bien la fueille

du tout femblable au noftre, mais la fleur en eft du tout differente, car outre qu'elle eft de couleur tirant fur le violet, elle eft faite en façon d'eftoile, grande & large comme petit Narcis; mais la plus belle plante que i'aye veuë aux Hurons, eft (à mon aduis) || celle qu'ils appellent Angyahouiche Orichya, c'eft 784
à dire chauffe de tortuë : car fa fueille reffemble en tout (excepté à la couleur) au gros de la cuiffe d'un homard, ou efcreuice de mer, & eft ferme & creufe en dedans comme un gobelet, duquel on fe pourroit feruir à un befoin pour en boire la rofée qu'on y trouue tous les matins en Efté.

I'ay veu en quelque endroit fur le chemin des Hurons, de beaux lys incarnats, qui ne portent fur leur tyge qu'une ou deux fleurs; & comme ie n'ay point veu en tout le pays Huron aucuns martagons, ou lys orangez, comme ceux du Canada, ny de cardinales, auffi n'ay-ie point veu en tout le Canada aucuns lys incarnats, ny chauffes de tortuë, ny plufieurs autres efpeces de plantes que i'ay veuës aux Hurons, ou s'il y en a ie ne l'ay point fceu.

Pour les rofes, qu'ils appellent Eindauhatayon, nos Hurons en ont de fimples, mais ils n'en font aucun eftat, non plus que d'aucunes autres fleurs qu'ils aient dans le pays : car tout leur deduit eft d'auoir des parures & affiquets qui foient de durée, & non des chappeaux & bouquets de fleurs, qui fletriffent fi toft qu'elles ont paru belles : ainfi eft-il de touts les beautez de ce fiecle, qui ne doiuent rauir nos yeux & noftre entendement que pour y contempler la beauté d'un Dieu & les richeffes de fa gloire.

Ils font eſtat du tourne-ſol qu'ils ſement en quan-
785 tité en pluſieurs endroits, à cauſe de || l'huyle qu'ils
tirent de la graine, laquelle leur ſert non ſeulement à
greſſer leurs cheueux, mais auſſi à manger, & en plu-
ſieurs autres uſages, & voicy l'inuention comme ils
la tirent. La graine eſtant bien meure, & arrachée
nettement de ſa tige, les filles la reduiſent en farine
dans le grand mortier, puis la font boüillir auec de
l'eau dans une grande chaudiere, & à ſucceſſion de
temps elle rend ſon huyle qui nage par deſſus le boüil-
lon, que les Sauuages amaſſent auec des cueillieres
propres & ſerrent dans leurs calbaſſes, & non ſeule-
ment cette huyle eſt bonne à manger comme i'ay dit,
mais auſſi la graine pillée, que les Sauuages mangent
comme choſe qu'ils eſtiment excellente, & que i'ay
gouſté auec admiration. Mais comment eſt-ce que ce
peuple ſauuage a pû trouuer l'inuention de tirer d'une
huyle que nous ignorons, ſinon à l'ayde de la diuine
Prouidence, qui donne à un chacun le moyen de ſa
conſeruation, ce qu'autrement n'eſtant point policé
ny inſtruit, ce peuple reſteroit miſerable où les brutes
meſmes trouuent leur conſolation & entretien.

Il y a tout plein d'autres fleurettes, plantes, arbres
& racines, mais comme la choſe eſt de ſi petite impor-
tance qu'elle ne merite pas l'eſcriture, nous n'en fai-
ſons point icy de mention, pour donner lieu au traité
des autres richeſſes qui ſe retrouuent en cette grande
eſtenduë de pays, non encores entierement cognus,
car la miſere de l'homme eſt telle, & particulierement
786 de ceux qui || n'ont la gloire de Dieu & le ſalut du
prochain pour but & reigle de leurs actions, que s'il

n'y a dans un pays quelque chofe de valeur qui les amorce, ils n'en font iamais d'eftat, y euft-il à gaigner le Ciel, & un monde d'ames pour le Paradis, comme l'experience nous l'a fouuent fait voir & experimenter à noftre regret.

Au retour de mon voyage, lors que ie m'efforçois de faire entendre aux courtifans la neceffité que nos pauures Sauuages auoient d'un fecours puiffant, qui fauorifaft leur conuerfion, & qu'il y auoit cent mille ames à gaigner à Iefus Chrift, plufieurs, mal deuots, me demandoient s'il y auoit cent mille efcus à gaigner aupres, & que le refte leur eftoit de peu de confideration. O cœurs de bronze, vous n'eftes point du party de Dieu, non plus que plufieurs autres de voftre condition, qui viuent dans des maximes bien contraires à celles de Dieu, & pour dire vray il y a bien peu de falut dans la cour, où par flatterie on y fait des faincts qui auront l'Enfer pour leur gloire.

Helas fi le bon S. Denys & les autres Ss. Martyrs qui nous ont les premiers apporté la parole de Dieu, euffent eu ces baffes penfées de la terre, nous ferions encores à eftre Chretiens: ils auoient la charité & nous n'en auons point, ils font morts en procurant noftre falut, & nous ne voulons rien contribuer en procurant celuy des Sauuages, defquels on fait eftat comme de beftes brutes, à la condamnation de fi mauuais Iuges.

|| Voicy, ô mal deuots, bien des richeffes que ie vay 787
vous mettre deuant les yeux, aufquelles vous afpirez, foufpirez, & afpirez continuellement auec tant d'inquietudes, mais elles ne font point pour vous, ny

pour tous ceux qui comme vous n'ont autre pensée que le luxe, & la vanité de gens doüillets qui n'ont point de courage.

Le Peru est la plus fameuse partie de toutes les Prouinces du Nouueau Monde, d'un air temperé, & bien peuplé, voire le* plus riche en or, & en argent qui soit peut-estre au monde. Lorsque les Espagnols prindrent possession de ce pays, & tindrent le Roy Atabaliba prisonnier, ce prince offrit pour sa rançon, de remplir tout d'or le lieu auquel il estoit detenu prisonnier, qui estoit long de 22. pieds, & large de 17. & de telle hauteur que luy mesme pourroit atteindre du bout de ses doigts, se tenant sur le bout de ses orteils, ou s'ils aymoient mieux de l'argent, il en donneroit deux fois cette plàce pleine iusque au plancher.

Et bien, messieurs, vous voudriez bien que le Canada fust en mesme paralelle, vous donneriez volontiers cinq sols pour auoir une chartée d'escus, ouy, mais cela ne se peut faire, car les richesses de la Nouuelle France ne montent pas à si haut pris, neantmoins encores ne doiuent-elles pas estre mesprisées pour si peu qu'il y en aye.

Premierement il y a quantité de pelleteries de diuerses especes d'animaux terrestres & amphibies,
788 comme vous auez pû remarquer || dans le chapitre qui traitte des animaux terrestres & aquatiques. Il y a des mines de cuiure desquelles on pourroit tirer du profit, s'il y auoit du monde & des ouuriers qui y voulussent trauailler fidellement, ce qui se pourroit faire, si on y auoit estably des Collonnies : car enuiron 80. ou 100. lieuës des Hurons, il y a une mine de cuy-

ure rouge, de laquelle le Truchement Bruslé me monſtra un lingot au retour d'un voyage qu'il fit à la Nation voiſine auec un nommé Grenolle.

On tient qu'il yen a encore vers le Saguenay, & meſme qu'on y trouue de l'or, des rubis & autres pierreries. De plus quelqu'uns aſſeurent qu'au pays des Souriquois, il y a non ſeulement des mines de cuiure, mais auſſi de l'acier, parmy les rochers, lequel eſtant fondu, on en pourroit faire de tres-bons tranchans, puis de certaines pierres bleues tranſparentes, leſquelles ne vallent moins que les Turquoiſes, & c'eſt ce qui nous a donné le plaiſir de voir quelquefois de nouueaux venus, auſſi ſimples que neufs, auoir touſiours les yeux attachez ſur le galay, & partout * les chemins où ils paſſoient, pour voir s'ils pourroient rencontrer parmy les pierres & les cailloux quelque pierrerie rare & de prix.

Aux rochers de cuyure & en quelque* autres ſe trouuent auſſi aucune fois des petits rochers couuerts de diamants y attachez : & peux dire en auoir amaſſé & recueilly moy meſme vers noſtre Conuent de Noſtre Dame des Anges dont quelqu'uns ſembloient ſortir
|| de la main du Lapidaire, tant ils eſtoient beaux, luiſans & bien taillez, mais entre tous ceux que i'ay iamais veu de ces pays-là, ie croy que celuy que Monſieur le Prince de Portugal m'a fait voir eſt le plus beau, le plus net, le plus grand, & le mieux taillé de tous. Ie ne veux neantmoins aſſeurer qu'ils ſoient fins, mais ſeulement qu'ils ſont tres-beaux, & eſcriuent ſur le verre. 789

Il me ſemble qu'on pourroit encor trouuer des mi-

nes de fer en quelque endroit, & plusieurs autres mineraux, si on y vouloit chercher, & faire la despence necessaire. Pour du bois il y en abondance *, & des forests tres-estenduës, des pierres, de la chaux, & de toutes autres sortes de materiaux propres à construire maisons & edifices. Ie pourrois aussi faire mention de beaucoup d'autres petites commoditez qui se retrouuent dans le pays, mais la chose ne le merite pas, non plus que de parler du profit qui prouenoit des cendres qui se transportoient en France, puis qu'elles ont esté delaissées comme de peu de rapport, en comparaison des fraiz qu'il y conuenoit faire, bien qu'elles fussent meilleures & plus fortes de beaucoup que celles qui se font en nos foyers, dont on a veu l'experience une infinité de fois.

---

790 || *De nostre partement du pays des Hurons pour le Canada, & de ce qui nous arriua en chemin iusques au lac des Epicerinyens.*

Chapitre VI.

Un an entier s'estant escoulé, le pain à chanter & beaucoup d'autres petites choses nous manquans, il fut question d'auiser pour en r'auoir d'autres. Or en ce temps-là les Hurons se disposoient pour descendre à la traite, qui nous eut esté une commodité propre, s'ils eussent esté capables de cette commission, mais comme ils sont par trop curieux de voir les petits em-

meublemens & autres commoditez qui nous viennent de France, nous apprehendames qu'en fouillans nos pacquets pour voir ce que nos freres de Kebec nous enuoyeroient, ils ne consommassent nostre pain à chanter, & se seruissent du linge de l'Autel.

Ie me resolu donc à cette commission, bien que trespenibles* pour estre un voyage de six cens lieuës de chemin, & traitay auec un Capitaine de guerre, nommé Angoiraste, & deux autres Sauuages de sa bande, l'un nommé Andatayon, & l'autre Conchionet, qui me promirent place || dans leur canot. Or comme leur 791
ordre porte de n'entreprendre iamais aucun voyage de long cours, sans en auoir premierement donné aduis au Conseil, & sceu leur volonté, ie fus appellé à cette celebre assemblée, deux iours auant que ie deu partir, non dans une cabane, ou maison bien ornée, ains sur l'herbe verte en dehors du village.

Les harangues faites, & toutes choses concluës au contentement d'un chacun, ie fus supplié par ces Messieurs de leur estre fauorable enuers les Capitaines de la traite, & de faire en sorte qu'ils peussent auoir d'eux les marchandises necessaires à prix raisonnable, & que de leur costé ils leur rendroient de tres-bonnes pelleteries en eschange. Ils me dirent aussi qu'ils desiroient fort se conseruer l'amitié des François, par mon moyen, ce qu'ils esperoient d'autant plus facilement qu'ils me croyoient de consideration entr'eux, & puis l'honneste accueil & bon traitement qu'ils m'auoient tousiours faict meritoit bien cette recognoissance & ce seruice de moy pour leur Nation.

Ie leur promis là dessus tout ce que ie deuois &

pouuois, & ne manquay point de leur ſatisfaire, &
aſſiſter en tout ce que ie pû, & le deuois ainſi, car de
vray nous auions trouué en eux la meſme courtoi-
ſie & humanité que nous euſſions pu eſperer des meil-
leurs Chreſtiens, & peut-eſtre le faiſoient-ils neant-
792 moins ſous eſperan- || ce de quelque petit preſent, ou
pour nous obliger de ne les point abandonner, ce qui
eſtoit plus probable, car la bonne opinion qu'ils
auoient conceuë de nous leur faiſoit croire que noſtre
preſence, nos prieres & nos conſeils leur eſtoient utils
& neceſſaires en toutes choſes.

Faiſans mes adieux par le bourg, pluſieurs apprehendans que ie les delaiſſaſſes* pour touſiours, taſchoient de me diſſuader de mon voyage, mais voyant ma reſolution & la neceſſité qui m'en preſſoit, me prioient au moins de reuenir bien-toſt, & ne les abandonner point, & aucuns me monſtrans de leurs enfans malades me diſoient d'une voix aſſez triſte & piteuſe : Gabriel, ſerons-nous encore en vie, & ces petits enfants, quand tu reuiendras icy, tu ſçay comme nous t'auons touſiours aymé & chery, & nous és precieux au delà de toutes les choſes du monde, ne nous abandonne donc point, & prend courage en nous inſtruiſant, & enſeignant le chemin du Ciel, à ce que nous y puiſſions aller auec toy, & que le diable qui eſt meſchant ne nous entraine après la mort dans ſa maiſon de feu, & ie les conſolois au mieux que ie pouuois dans la croyance d'un bref retour, & que Dieu auroit en fin pitié d'eux.

Comme les ſentimens ſont diuers, ils produiſent diuers effects : parmy un ſi grand nombre de Sau-

uages qui s'affligeoient de mon depart, plufieurs entremeslans || des demandes parmy leurs pleurs, me 793
difoient: Gabriel, fi en fin tu és refolu de partir pour Kebec, & que ton deffein foit de reuenir (comme nous t'en fupplions), rapporte-nous quelque chofe de ton païs, des raffades, des prunes, des aleines, des couf-teaux, ou ce que tu voudras, car comme tu fçais, nous fommes fort pauures en meubles, & autres chofes que vous auez en abondance. Et fi de plus tu pouuois, di-foient quelqu'uns, nous faire prefent de tes fendales de bois, nous t'en aurions de l'obligation & te donne-rions quelque chofe en efchange, car elles nous fem-blent fort commodes, & puis nos Moyenti tafche-roient d'en faire de mefme pour nous exempter de l'incommodité du pied nud & des efpines qui nous bleffent en marchans, & ie tafchois de les contenter tous, de parolle ou autrement, & les laiffer auec cette efperance que ie les reuerrois en bref, & leur apporte-rois quelque chofe, comme en effect c'eftoit bien mon deffein, fi Dieu n'en euft autrement difpofé.

Ayant pris congé du bon Pere Nicolas auec pro-meffe de le reuoir au pluftoft (fi Dieu & l'obeiffance me le permettoient), ie partis de noftre cabane un foir affez tard auec mes Sauuages & allames coucher fur le bord du lac, d'où nous partimes le lendemain ma-tin moy fixiefme, dans un canot tellement vieil & rompu, qu'à peine eufmes-nous aduancé deux ou trois heures de chemin, qu'il fift eau partout, nous contrai-gnit de prendre terre, & nous cabaner en un cul de fac (auec d'autres Sauuages || qui alloient au Sague- 794
nay) d'où nous renuoyames querir un canot en noftre

bourgade de S. Ioſeph, par deux de nos hommes auſquels ie donnay un petit mot de lettre pour le P. Nicolas que ie leur expliquay, & attendant leur retour (apres auoir ſeruy Dieu) i'emploiay le reſte du temps à viſiter tous ces pauures voyageurs, deſquels i'appris la paix, la patience & la ſobrieté qu'il faut auoir en voyageant, leſquels ils pratiquoient merueilleuſement bien.

Leurs canots eſtoient fort petits & ayſez à tourner, aux plus grands il y pouuoit trois hommes, & aux plus petits deux auec leurs viures & marchandiſes. Ie leur demanday la raiſon pourquoy ils ſe ſeruoient de ſi petits canots; mais ils me firent entendre qu'ils auoient tant de faſcheux chemins à faire, & des deſtroicts parmy les rochers ſi difficiles à paſſer, auec des ſauts de ſept à huit lieuës où il falloit tout porter, qu'auec de plus grands canots ils ne pourroient paſſer. Ie louë Dieu en toutes choſes, & admire ſa diuine Prouidence, que ſi bien il nous donne les choſes neceſſaires à la vie du corps plus abondamment qu'aux Sauuages, il douë auſſi ces pauures gens d'une patience au deſſus de nous, qui ſupplée au deffaut des petites commoditez qui leur manquent plus qu'à nous.

Noſtre canot eſtant arriué, ie ne vous ſçaurois expliquer l'admiration que nos Sauuages firent du petit mot de lettre que i'auois enuoyé au P. Nicolas, diſant que ce petit papier auoit parlé à mon frere, & luy
795 auoit dit || tout le diſcours que ie leur auois tenu par deça, & que nous eſtions plus que tous les hommes du monde, & en contoient l'hiſtoire à tous, qui pleins d'eſtonnement admiroient ce ſecret, qui en effet eſt admirable. Cela me ſeruit bien à Kebec lors que ie

leur mis en main les petites neceffitez que i'enuoiay audit Pere auec un mot de lettre, car leur ayant dit que s'ils y faifoient faute ce petit papier les accuferoit, ils le creurent tellement que fans regarder au pacquet, ils le rendirent fidellement au Pere.

Nous lifons prefque une femblable hiftoire au fommaire des chofes des Indes de Pierre Martyr, & d'autres en plufieurs endroits és hiftoires de ceux qui ont voyagé & conuerfé parmy les peuples Sauuages, mais comme la chofe eft de foy affez commune & triuiale, ie me deporte d'en dire dauantage pour ce coup.

Toutes nos petites affaires eftant faictes & difpofées pour partir, nous fifmes voile auec telle diligence, qu'enuiron le midy nous rataignimes le Truchement Bruslé, accompagné de cinq ou 6. canots du village de Toenchain, qui vogoient pour Kebec, auec lefquels nous fumes loger au plus prochain village des Algoumequins, où dés que nous fumes cabanez, ie fus par tout vifiter ces bonnes gens qui eftoient affez bien aprouifionnez de poiffon, particulierement de grands efturgeons gros comme de petits enfans, de quoy ie demeuray eftonné.

|| Entrans dans le village, ie trouuoy prefque par 796
tout deuant les cabanes une quantité de fang de plufieurs grands efturgeons qui y auoit * efté efuentrez; i'euffe bien defiré en traicter quelque morceau, mais ie n'auois pas de quoy; à la fin la fortune m'en voulut & trouuay un bon homme chantant auprés d'un grand feu où cuifoit un efturgeon decouppé par morceaux dans la chaudiere qui eftoit fur le feu; m'approchant de luy il interrompit fa chanfon, s'informa

qui i'eftois & qui m'auoit là conduict: apres luy auoir rendu refponce & fatisfait à fa demande (car il parloit Huron) il me pria du feftin, de quoy ie fus fort ayfe, & luy promis de m'y trouuer plus pour auoir fuiet de leur parler de Dieu & apprendre quelque chofe de leurs ceremonies, que pour le defir de la bonne chere, quoy qu'elle me vint bien à propos pour les grands ieufnes que la neceffité m'auoit enioints depuis longtemps d'un tel rencontre.

A peine fus-ie de retour dans noftre cabane, que le femoneur du feftin s'y trouua, lequel donna à chacun de ceux qu'il inuitoit une petite buchette, de la longueur & groffeur du petit doigt, pour marque qu'ils eftoient du nombre des inuités, & non les autres qui n'en pouuoient monftrer autant, qui eft un ordre qui ne fe pratique point entre les autres Nations, non plus que de porter par les inuitez des farines au feftin, comme firent nos Hurons pour le boüillon.

797 Il fe trouua prés de 50. hommes à ce feftin, || lefquels furent tous raffafiez plus que fuffifamment de ce grand poiffon, duquel chacun eut un bon morceau & une efcuellée de la fagamité huylée. Pendant qu'on vuidoit les chaudieres, les Algoumequins les uns apres les autres firent l'exercice des armes pour faire voir à nos Hurons leur addreffe & vaillantife auffi bien aux armes qu'au plat, & que s'ils auoient des ennemis, ils auoient auffi de la force & du courage pour les furmonter. A la fin ie leur parlay un peu de Dieu & de leur falut, à quoy ils fembloient prendre un fingulier plaifir, & puis nous nous retirames tous chacun à fon quartier & penfames de noftre voyage.

Le lendemain matin, apres auoir prié & desieuné, nous nous embarquames, & fumes loger sur un grand rocher ioignant la riuiere, où ie m'accommoday dans un lieu caué dans le roc, qui estoit là en forme de cercueil; le lict & le cheuet en estoient bien durs à la verité, mais ô mon Dieu, vostre sacré corps, & vostre chef couronné d'espines, estoient encores bien plus durement accommodés sur l'arbre de la saincte Croix, où mes pechez vous auoient attachez : pour l'amour de vous Monseigneur, ie me souciois assez peu de ma peine & m'y accoustumois, il n'y auoit que les piqueures des mousquites & moucherons, en nombre presque infiny dans ces deserts, qui me faisoient souuent crier à vous, & vous demander patience & la delivrance de ces importuns animaux, qui ne me donnoient aucun relasche ny le iour ny la nuict.

|| Enuiron l'heure du midy apparut l'arc en Ciel à 798
l'entour du Soleil, auec de si viues & diuerses couleurs, qu'elles attirerent long-temps mes yeux en admiration, puis un de nos Sauuages nommé Andatayon, passant prés d'un petit islet, tua d'un coup de fleche un animal ressemblant à une fouyne ou martre, elle auoit ses petites mamelles pleines de laict, qui me fait croire que ses petits n'estoient pas loin de là : & cet amour que la nature luy auoit donné pour sa vie & pour ses petits luy donna aussi le courage de trauerser les eauës & d'emporter la fleche qu'elle auoit au trauers du corps, qui luy sortoit également des deux costés, de sorte que sans la diligence de nos Sauuages qui luy couperent chemin, elle estoit perduë pour nous; ils l'escorcherent, en ietterent la chair,

qu'ils n'eſtimoient pas bonne, & ſe contenterent de la fourrure, de laquelle ils firent un petit ſac à petun, & de là continuans noſtre chemin, nous allaſmes à l'entrée de la riuiere qui vient du lac des Epicerinys ſe deſcharger dans la mer douce.

Le iour enſuiuant, apres auoir paſſé un petit ſaut, nous trouuames deux cabanes d'Algoumequins dreſſées ſur le bord de la riuiere, deſquels nous traitames une grande eſcorce à cabaner & un morceau de poiſſon frais pour du bled d'Inde, duquel nous auions aſſez & trop de l'autre. De là nous nous egarames auſſi bien que le iour precedent, par des ſentiers deſtournez & dans des païs fort aſpres & montagneux,
799 couuerts de bois, deſquels nous eumes || bien de la peine nous retirer & remettre dans le droit chemin.

Nous portames apres à ſix ſauts aſſez proches les uns des autres, puis à un ſeptieſme aſſez grand, au bout duquel nous trouuames quatre cabanes d'Algoumequins deſquelles * nous primes langue, & ſceumes apres nous eſtre un peu rafraiſchis auec eux, qu'ils eſtoient partis pour un voyage de long cours, & neantmoins ils n'auoient aucune prouiſion de viures, que ce qu'ils pouuoient chaſſer & peſcher chemin faiſant, qu'eſtoit proprement marcher à l'Apoſtolique s'ils euſſent eſté Chreſtiens.

Nous partimes de là ſur le ſoir & allaſmes cabaner ſur une montagne proche le lac des Sorciers, où nous fumes viſitez de pluſieurs Sauuages paſſans, car ils ont par tout ceſte couſtume de viſiter les cabanes qu'ils rencontrent & les autres de les receuoir courtoiſement & amiablement, du moins de viſage, s'ils ne peuuent

dauantage, car pour le viure ils n'en ont iamais gueres trop.

Dés le lendemain matin que nous eumes fait chaudiere, nous nous embarquames dans noſtre Nauire d'eſcorce, guere plus aſſeuré que la gondole de ioncs du petit Moyſe, & trauerſames aſſez fauorablement le lac Epicerinyen de 10. ou 12. lieuës de traict, lequel pour ſa beauté & bonté merite bien que ie vous en faſſe une deſcription particuliere, apres que nous nous ſerons cabanez ſur la riue du canal de noſtre lac Epicerinyen aſſez proche de leur village, & de pluſieurs cabanes de paſſagers.

|| *Du lac & pays des Epicerinyens.—Des armoiries* 800
des Sauuages.—Du P. Nicolas ſubmergé, & de la Nation de l'Isle.

Chapitre VII.

Le lac des Skecaneronons eſt un lac beau à merueille, profond & fort poiſſonneux, duquel les Sauuages qui habitent ſes riues tirent une bonne partie de l'année leur principale nourriture & aliment, car les eſturgeons, brochets & autres diuerſes eſpeces de poiſſons qu'il y a en grand nombre ſont tres-excellens & delicats au poſſible, pour eſtre l'eau fort claire & nette. Il eſt de forme ſur-ouale, c'eſt à dire un peu plus long que large, ayant de circuit plus de 25. lieuës, ſelon que ie pu iuger à la trauerſe. Les petites Isles

qu'il enceint ſeruent fort à propos de retraicte aux Sauuages du pays, pour le temps de la peſche, où ils ont la commodité du bois pour faire chaudiere & de la prairie pour faire ſeicherie.

Quant il fait tant ſoit peu de vent, les Sauuages le trauerſent auec grandes apprehenſions, pour ce qu'il s'enfle alors comme une petite mer, mais ce qui eſt le plus admirable & de quoy ie m'eſtonnois le plus en ce lac, eſt (ſi ie ne me trompe) qu'il ſe deſcharge par
801 les deux extremités oppoſites : car du coſté des || Hurons il deſgorge cette grande riuiere qui ſe va rendre dans la mer douce, & du coſté de Kebec, il ſe deſcharge par un canal de ſept ou huict toiſes de larges *, mais tellement embarraſſé du bois que les vents y ont fait tomber à ſucceſſion de temps, qu'on n'y peut paſſer qu'auec peine, & en deſtournant continuellement les bois de la main ou des auirons.

On dit que la chaſſe eſt abondante dans le païs, mais il me ſemble que ſans ce lac les Sauuages Epicerinyens auroient de la peine à viure, car le poil & la plume ne ſe prennent pas ayſement, ſi les neiges ne ſont hautes pour le poil, & la ſaiſon propre pour la plume.

Le païs n'eſt pas beaucoup aggreable à cauſe des rochers & terres ſablonneuſes qui ſe voyent en beaucoup d'endroits, & neantmoins ſes habitans en font eſtat comme de l'Arabie heureuſe, & pour ce diſoient de fort bonne grace à Iean Richer leur truchement, que c'eſtoit la ſeule beauté de leur païs qui l'auoit attiré, dont ils inferoient de là que la France eſtoit peu de choſe en comparaiſon, puis qu'il l'auoit quittée & vouloit viure auec eux.

Tout noſtre petit fait eſtant dreſſé, ie fus viſiter le village des Sorciers, à la portée du piſtolet, deſquels ie traictay un morceau d'eſturgeon pour un petit couſteau fermant, car ils ne firent point eſtat de raſſade rouge, qui eſt celle que toutes les autres Nations eſtimoient principalement.

Le matin venu nous nauigeames par le canal enuiron un petit quart de lieuë, puis nous || primes terre, 802
& marchames par des chemins tres-faſcheux & difficiles plus de quatre bonnes lieuës, excepté deux de nos hommes qui pour ſe ſoulager d'une partie du chemin conduirent leur canot par un ruiſſeau, auquel neantmoins ils ſe trouuerent ſouuent fort embarraſſés & fort en peine, tant pour ſon peu d'eau, que pour le bois tombé dedans qui les empeſchoit de paſſer, ce qui les contraignit à la fin de quitter ce ruiſſeau, prendre le canot & les marchandiſes ſur leurs eſpaules, & d'aller par les terres comme nous.

Ie portois les auirons du canot pour ma part du bagage, auec quelqu'autre petit pacquet, auec quoy ie penſay tomber dans un profond canal, marchant ſur des boiſes mal aſſeurées; mais noſtre Seigneur qui me voyoit des-ia aſſez en peine, m'en garentit, & tombay fauorablement ſur le ſable ſans me bleſſer, & puis ie me releuay un peu moüillé & en peine qu'eſtoient deuenus mes gens, car ils eſtoient ſi legers du pied que ie les perdois de veuë à tout moment, à cauſe des bois, vallées & montagnes, & qu'il n'y auoit point de ſentiers battus, mais à leur appel ie me remettois & allois à eux, leſquels au lieu de me crier m'encourageoient & excuſoient ma laſſitude qu'ils euſſent bien

défiré foulager, & ne me contraignoient en rien; d'une chofe eftois-ie bien affeuré qu'ils ne m'abandonneroient pas, ne me laifferoient à la mercy des ours, pluftoft ils m'euffent porté fur leurs efpaules que de me laiffer malade, ou miferablement mourir fur les
803 champs, comme || font les Sauuages errans leurs parens malades, trop vieux, ou du tout impotans.

Ce long & penible chemin fait, nous trouuames un lac, long d'une lieuë ou enuiron, au bout duquel ayant porté à un petit faut, nous rencontrames la grand* riuiere des Algoumequins qui defcend à Kebec, fur laquelle nous nous embarquames.

Depuis le païs des Hurons fortans de la mer douce iufques à l'entrée du lac des Epicerinys, nous auions toufiours eu le courant de l'eau contraire, mais depuis le canal du mefme lac qui fe defcharge par deça iufques à Kebec, nous l'eumes toufiours & les ruiffeaux & riuieres fauorables, tellement qu'on peut inferer de là, que la terre des Epicerinys eft plus haute que celle des Hurons & de Kebec.

Nous ne fuiuimes pas toufiours, en defcendant, le mefme chemin que nous prifmes en montant, comme ie remarquay tres-bien en ce que nous fufmes un long temps deftournez par les terres & les lacs, fans tenir de riuieres, ie ne fçay par qu'elle * confideration, car le chemin en eftoit plus long & penible, finon que nous euitames le faut des Coufteaux, que les Sauuages nomment ainfi à caufe que les pierres dures y coupent les pieds nuds comme coufteaux, ny par beaucoup d'autres endroits que nous auions paffé en montant.

En fin apres auoir bien trainé, heurté & porté, noſtre pauure canot, il fallut luy donner congé, car il n'en pouuoit plus, faiſoit force eau, & nous menaçoit de couler à fond ſi on ny* reme- || dioit promptement. 804
Il fut donc queſtion d'en faire un autre pour le reſte du voyage, car de demeurer en chemin il n'y auoit point d'apparence, & d'auancer il n'y auoit plus moyen. Mes Sauuages furent donc chercher des eſcorces de bouleaux dans les plus prochaines foreſts pour y trauailler en toute diligence, pendant que ie reſtay ſeul en noſtre cabane ioignant deux autres d'Algoumequins auec leſquels ie m'entretins.

Ces Algoumequins auoient deux ieunes ours priuez, gros comme moutons, qui continuellement luttoient, couroient & ſe ioüoient par enſemble, puis c'eſtoit à qui auroit pluſtoſt monté un arbre qu'ils embraſſoient comme un homme & deſcendoient de meſme : mais l'heure du repas venuë, ces meſchans animaux ne nous donnerent aucun repos, car de leur* dents & de leurs pattes, ils nous vouloient arracher nos eſcuelles pour en manger la ſagamité.

Mes Sauuages rapporterent auec leurs eſcorces, une tortuë pleine d'œufs, qu'ils firent cuire viue les pattes contre-mont ſous les cendres chaudes, & m'en firent manger les œufs gros & iaunes comme le moyeu d'un œuf de poulle, ſa chair ſembloit veau, mais i'euſſe eſté fort ayſe de m'en priuer, pluſtoſt que de voir enſeuelir dans les braſiers ardans cette pauure beſte en vie, qu'ils accommoderent de la ſorte, peut-eſtre en ſacrifice, car comme i'ay dit ailleurs ils en ont quelque eſpece.

Ce lieu eſtoit fort plaiſant & aggreable, accommodé
805 d'un très-beau bois de gros pins fort || hauts, droits & preſque d'une egale groſſeur & hauteur, ſans meslange d'aucun autre bois que de pins, net & vuide de broſſailles & halliers, de ſorte qu'il ſembloit eſtre l'œuure & le trauail d'un excellent iardinier.

Auant partir de là, mes Sauuages y afficherent les armoiries du bourg de S. Joſeph, autrement Quieunonaſcaran; car chacun bourg ou village des Hurons a ſes armoiries particulieres, qu'ils affichent ſur les chemins faiſans voyages, lorſqu'ils veulent qu'on ſçache qu'ils ont paſſé celle part, ou pour autre raiſon qu'ils ne m'ont pas fait ſçauoir.

Les armoiries de S. Joſeph furent depeintes ſur un morceau d'eſcorce de bouleau, de la grandeur d'une fueille de papier, où il y auoit un canot groſſierement crayonné auec autant de traicts noirs tirez dedans comme ils eſtoient d'hommes, & pour marque que i'eſtois en leur compagnie, ils auoient groſſierement depeint un homme au-deſſus des traicts du milieu, & me dirent qu'ils faiſoient ce perſonnage ainſi haut esleué par-deſſus les autres, pour donner à entendre aux paſſans qu'ils auoient un Capitaine François auec eux (car ainſi m'appelloient-ils), & au bas de l'eſcorce pendoit un morceau de bois ſec, d'enuiron demy-pied de longueur & gros comme trois doigts, attaché d'un brin d'eſcorce, puis ils pendirent cette armoirie au bout d'une perche fichée en terre, un peu penchante ſur le chemin.

Toute cette ceremonie eſtant acheuée, nous parti-
806 mes auec noſtre nouueau canot, & por- || tames en-

cores ce iour-là mesme tout nostre equipage à 6. ou 7. sauts, mais comme nous pensasmes apres descendre un courant d'eau, nous fusmes portez si rudement contre un rocher, qu'il fist un trou dans nostre canot, qui le pensa couler à fond, si la diligence de nos hommes ne nous eust mis promptement à terre, où nous recousimes une piece à la blessure.

Je ne fay point icy mention de tous les hazards & dangers que nous courusmes en chemin, ny de tous les sauts où il nous fallut porter tous nos pacquets par de tres-longs & fascheux chemins, ny comme beaucoup de fois nous courusmes risque de nostre vie, & d'estre submergez dans les cheutes d'eau espouuentables, comme a esté du depuis le bon P. Nicolas & un ieune garçon François nostre disciple, qui le suyuoit de près dans un autre canot, pour ce que ces dangers & perils sont si frequens & ordinaires, qu'en les descriuans tous, ils sembleroient des redites par trop rebatues, c'est pourquoy ie me contente d'en rapporter icy quelqu'uns, & lors seulement que le suiet m'y oblige.

Le soir, apres un long trauail, nous cabanames à l'entrée d'un saut, d'où ie fus long-temps en doute que vouloit dire un grand bruit accompagné d'une grande & obscure fumée qui s'eleuoit iusques à perte de veuë. Ie disois, ou qu'il y auoit là un village ou que le feu estoit dans la forest à une lieuë de nous, mais ie me trompois en toutes les deux sortes, car ce grand bruit & ces fumées prouenoient d'une cheute || d'eau 807
de 25. ou 3o. pieds de haut entre des rochers que nous trouuames le lendemain matin. Apres ce saut,

enuiron la portée d'une arquebuzade, nous rencontrames ſur le bord de la meſme riuiere ce puiſſant rocher, duquel i'ay fait mention au chapitre 30. de ce 2. livre, que mes Sauuages croyoient auoir eſté homme mortel comme nous, & puis metamorphoſé en ceſte pierre par la permiſſion & le vouloir du Createur. A un quart de lieuë de là, nous trouuames encore une terre haute, entremeslée de rochers, plate & unie au deſſus & qui ſeruoit comme d'une haute muraille à ceſte riuiere Algoumequine.

Ce fut icy où mes gens, pour ne me pouuoir perſuader que ceſte montagne euſt un eſprit viuant dans ſes entrailles, qui la regit & gouuerne, m'en monſtrerent un viſage aſſez auſtere contre leur ordinaire. Apres nous portames encores tout noſtre equipage à 3. ou 4. ſauts, au dernier deſquels nous nous arreſtames un peu à couuert ſous des arbres pendant un grand orage qui nous auoit des-ia percés, de toutes parts iuſques aux os, puis apres auoir encore paſſé un grand ſaut où le canot fut en partie porté & en partie traiſné, fuſmes cabaner ſur une pointe de terre haute esleuée contre la riuiere qui vient du Saguenay & va à Kebec, & celle-cy qui ſe rendoit & perdoit dedans tout de trauers.

Les Hurons deſcendent iuſqu'icy pour aller au Saguenay, & vont contre-mont l'eau, & neantmoins la
808 riuiere du Saguenay qui entre dans || la grande riuiere S. Laurens à Tadouſſac, à * ſon fil & courant tout contraire, tellement qu'il faut neceſſairement que ce ſoient deux riuieres diſtinctes, & non une ſeule, puiſque toutes deux ſe rendent & ſe perdent dans le

mesme fleuue S. Laurens, il est vray qu'il y a de la distance d'un lieu à l'autre prés de 200. lieuës, c'est pourquoy ie n'asseure nullement de rien, puis mesmes que nous changeames si souuent de chemin, allans & reuenans des Hurons à Kebec, que cela m'a fait perdre l'entiere certitude & la vraye cognoissance du droit chemin & de la situation des lieux, autrement ie l'aurois mieux obseruée.

Nous laissames le chemin de main gauche qui conduit en la Prouince du Saguenay, & prismes celuy qui est à droite pour Kebec, mais il me resouuient encore de l'estonnement admirable que causoit en nos yeux ce meslange de riuieres, car nous fismes plus de 6. ou 7. lieuës de chemin que ie ne pouuois encore sortir de l'opinion (ce qui ne pouuoit estre) que nous allions contre-mont l'eau, & ce qui me mit en ceste erreur fut la grande difficulté que nous eumes à doubler la pointe & que le long de la riuiere iusqu'au saut l'eau se soustenoit, s'enfloit, tournoyoit & boüillonnoit par tout comme une chaudiere sur un grand feu, puis des raports & traisnées d'eau qui nous venoient à la rencontre un fort long espace de temps, & auec tant de vitesse, que si nous n'eussions esté habiles de nous en destourner auec la mesme promptitude, nous estions pour nous y perdre & submerger. Ie demanday à mes Sauuages que c'estoit, & || d'où 809
cela pouuoit proceder; ils me respondirent que c'estoit un œuure du diable ou le diable mesme.

Approchans du saut, un tres-mauuais & dangereux endroit, nous receumes des grands coups de vagues dans nostre canot, & encor en danger de pis si les

Sauuages n'euſſent eſté ſtilez & habiles à la conduite d'iceluy. Pour leur particulier ils ſe foucioient aſſez peu d'eſtre moüillez, car ils n'auoient point d'habits ſur le dos qui les empeſchat de dormir à ſec, mais pour moy cela m'eſtoit un peu incommode, & craignois fort pour nos liures particulierement, mais cette crainte ne m'empeſchoit pas d'eſtre bien mouillé, & de me leuer le matin ſans eſtre ſeiché.

Nous nous trouuaſmes un iour bien empeſchés dans des grands bourbiers & profondes fanges, approchant d'un lac, où il nous fallut paſſer auec des peines nompareilles, & ſi ſubtilement & legerement du pied que nous penſions à toute heure enfoncer iuſques par deſſus la teſte au profond du lac, qui portoit en partie cette grande eſtenduë de terre noire & fangeuſe : car en effet tout trembloit ſous nous.

De là nous allaſmes prendre noſtre giſte en une ancre de terre, où deſia eſtoient cabanez depuis quatre iours un bon vieillard Huron, auec deux ieunes garçons, qui eſtoient là attendans compagnie pour paſ-
810 ſer à la traite par le pays de Honqueronons ; car || ils n'y oſoient paſſer ſeuls, pour ce que ce peuple eſt malicieux iuſques là que de ne laiſſer paſſer par leurs terres au temps de la traicte un ou deux canots ſeulement, mais veulent qu'ils s'attendent l'un l'autre, & paſſent tous à la fois, pour auoir leurs bleds & farines à meilleur prix, qu'ils leur contraignent de traiter pour des pelleteries.

Le lendemain arriuerent encore deux autres canots Hurons, qui cabanerent auprés de nous; mais pour cela perſonne n'oſoit ſe haſarder de paſſer, peur d'un

affront. A la fin mes hommes, qui n'eftoient pas en refolution de faire là un fi long feiour, me fupplierent d'accepter la charge de Capitaine de leurs canots, & d'auoüer pour miennes toutes leurs marchandifes, bleds & farines, ce que ie fis par charité & pour leur conferuation, car fans cette inuention ils n'euffent pas ozé paffer, & paffants ils euffent peut eftre efté auffi maltraitez de ce peuple fuperbe que deux autres canots Hurons qui n'eftoient point de noftre bande, & voulurent tenter la fortune contre noftre aduis, mais à leur defpens, car leurs marchandifes leur furent oftées & en partie vollées, & le refte payé à vil prix.

|| *Des Honqueronons ou Sauuages de l'Isle, & de leur humeur, & d'un lac couuert de papillons.* 811

Chapitre VIII.

Nous partifmes donc de cette ancre de terre, mais ayans à peine aduancé une demie-heure de chemin, nous apperceumes deux cabanes que nous creumes eftre de l'Isle, dreffées en un cul de fac, en lieu eminent, d'où on pouuoit defcouurir de loing tous ceux qui entroient dans leurs terres. Mes Sauuages les voyans eurent opinion que c'eftoient fentinelles pofées pour leur en empefcher le paffage, & qu'il eftoit neceffaire de les aller recognoiftre, & fçauoir d'eux fi c'eftoit à nous à qui ils en vouloient, & là-deffus me

prierent de me cacher dans le canot, afin que n'estant apperceu d'eux, ie peusse estre tesmoin auriculaire de leur discourtoisie & dispute, pour leur en faire aprés une reprimande, & m'ils* n'auroient garde, car disoient-ils, s'ils vous apperceuoient auant de nous parler, ils n'auroient garde de nous gourmander, & par ainsi vous seriez en doute de leur malice & de nostre iuste apprehension.

812 Nous approchames de ces deux cabanes || en la posture qu'ils desirerent, & leur parlames un assez long-temps, mais ces pauures gens ne songeoient à rien moins qu'à nous, & ne s'estoient là cabanez que pour la pesche & la chasse, à quoy ils s'occupoient pour viure, & par ainsi nous reprismes promptement nostre routte, & allames passer par un lac assez grand, & de là par la riuiere qui conduit au village, laissant à main gauche le droit chemin de Kebec, d'où on comptoit de là enuiron cent quatre vingts lieuës.

Ie louë mon Dieu de toutes choses, & le prie que ma peine & mon trauail luy soient agreables, mais il est vray que nous pensames perir ce iour-là en deux tres-mauuais endroits proche la cheute du lac dans la riuiere, où l'eau par ses soudains sousleuemens & ses ondes inopinées nous pensa engloutir & couler à fond.

Ces perils passés, nous fumes descendre dans un petit bois taillis, tout couuert de fraizes, desquelles nous fismes nostre meilleur repas, & reprimes nouuelles forces pour passer iusques à nos Quieunontateronons, où nous arriuames ce iour-là mesme, apres auoir faict vingt lieuës & plus de chemin.

Ce village eftoit placé fur le bord de la riuiere dans une belle pleine, d'où nous fumes apperceus à plus d'une lieuë du port, où prefque tous les Sauuages fe rendirent auec de grandes huées & des bruits qui nous || eftourdiffoient, car on n'entendoit partout 813
qu'une voix, ou par complimens, ou pour fe mocquer de nous, qui nous rengions à leur mercy, ie croy neantmoins le premier par une raifon qu'ils efperoient profiter de nos viures, car à mefme temps que nous eumes mis pied à terre, ils fauterent dans noftre canot, & fe faifirent de nos bleds & farines, pour les efchanger à leur deuotion contre des pelleteries qu'ils ont à foifon; mais comme la charité bien ordonnée commence à foy-mefme, fçachans que nos viures nous faifoient befoin, i'y mis le hola (car mes gens n'ofoient dire mot), & par ce moyen tout nous fut conferué, & porté au lieu que choifimes pour cabaner, un petit iet de pierre esloigné du village, pour euiter leurs trop frequentes vifites.

Il ne faut point douter neantmoins que ces Honqueronons ne viffent bien (comme ils nous en firent quelque * reproches) que les bleds & farines n'eftoient point à moy, & que ce que ie m'en difois le maiftre eftoit de l'inuention de mes gens, qui m'en auoient prié pour les conferuer, & s'exempter de leur violence & importunité, mais il leur fallut auoir patience & mortifier leur fentiment, car ils n'ofoient m'attaquer ou me faire du defplaifir, peur du retour à la traitte de Kebec, où ils ont accouftumé d'aller tous les ans faire leur emploite, & rapporter des marchandises.

Ce peuple eft (à mon aduis) le plus reue- || che, le 814

plus ſuperbe & le moins courtois de tous ceux que i'ay iamais conuerſé en toutes les terres du Canada, du moins me l'a-il ſemblé pour le peu que ie les ay pratiqués, mais auſſi eſt-il le mieux couuerte,* le mieux matachié, & le plus ioliuement paré de tous, comme ſi la brauerie eſtoit inſeparablement attachée à la ſuperbe & la vanité, comme nous voyons en quelque * parens de nos Religieux, leſquels ſemblent auoir honte de s'aduoüer pour tels, pour les voir pauurement habillez, meſpriſez des gens du neant, crottez, mal chauſſez, & mandier par les ruës auec la beſace, comme pauures de Ieſus Criſt. O ſiecle peruerty, o vanité deplorable, vous meſpriſez ceux qui ont choiſi la baſſeſſe pour l'amour de Ieſus-Chriſt, mais ce ſera à voſtre confuſion, car ils feront un iour vos Iuges & condamneront voſtre meſpris, car pourquoy en faites-vous moins d'eſtat que s'ils eſtoient ſeculiers?

Les ieunes femmes & filles ſembloient des Nymphes, tant elles eſtoient bien aiuſtées, & des Comediennes, tant elles eſtoient legeres du pied; vous les voyez la teſte leuée par le village, couuertes de matachias, ſauter, courir, & ſe reſioüir plaiſamment comme ſi elles euſſent eſté aſſeurées d'une éternelle felicité, ainſi au vray dire elle * n'ont pas peur d'un Enfer, ny de perdre un Paradis: qu'elles ayent quelque choſe à manger, les voylà contentes, ſi elles n'ont rien
815 elles ont la patience. || Nous paſſames tout le reſte du iour dans noſtre cabane, & encore le ſuiuant, pour la venuë du Truchement Bruslé, puis nous trouſſames bagage dés le lendemain matin, car nous mourions de faim ſans pouuoir obtenir un ſeul morceau de poiſ-

ſon qu'à prix deſraiſonnable, peut eſtre par un reſſentiment de ne leur auoir laiſſé nos bleds & farines à l'abandon, comme ils s'eſtoient promis. Ils ne laiſſoient pourtant de nous venir voir en noſtre cabane, mais pluſtoſt pour nous obſeruer que pour s'inſtruire de leur ſalut, & nous faire offre de leur ſeruice.

Au partir du village, nous allames cabaner en un lieu tres-propre pour la peſche, d'où nous eumes du poiſſon de diuerſes eſpeces plus que ſuffiſamment pour tout ce iour-là, nous en fiſmes de roſtis & de boüillis, ſans autre ſauce que du bon appetit, mais mes gens qui n'eſcailloient point celuy qu'ils deminſſoient dans le brouët, non plus que celuy qui ſe mangeoit en autre façon (telle eſtant leur couſtume), eſtoit la cauſe qu'à chaque cueillerée de ſagamité qu'on prenoit, il en falloit cracher une partie dehors, & pour une autre inciuilité, s'ils auoient un morceau de viande à deminſſer, ils ſe ſeruoient de leur * pieds crottez pour la tenir, & d'un meſchant couſteau pour la couper.

Les grands orages qu'il fit ce iour-là, & qui durerent iuſques au lendemain matin, nous || firent loger 816
fort incommodement dans un marets, où d'auanture nous trouuames un chien égaré, que mes Sauuages prirent & tuerent à coups de haches, puis le firent boüillir pour noſtre ſoupper. Comme au Chef ils me preſenterent la teſte, mais ie vous aſſeure que ſa grand'gueule beante la rendoit ſi hideuſe & de mauuaiſe grace, que ie n'eus pas aſſez de courage pour en manger, & me contentay d'un morceau de la cuiſſe, que ie trouuay tres-bonne.

Ces bons Sauuages me desnichoient parfois des aigles, mais comme ce sont oyseaux tres-lourds, quand i'estois las de les porter, nous en faisions chaudiere, & nous seruoient de pitance, excepté d'une qu'ils ne voulurent point manger, ie ne sçay par qu'elle * superstition, car comme i'estois occupé hors de la cabane auec quelque * Sauuages, ils luy tordirent le col pour auoir ses cousteaux, & la ietterent au loing, me donnant à entendre qu'elle estoit morte d'elle-mesme, & qu'ils n'y auoient pas cooperé, ce que ie ne pû croire, & pour preuue ie leur monstray le col rompu, & neantmoins ils n'en voulurent iamais manger, ny prendre la peine de la faire cuire, peut estre pour auoir esté estouffée.

Le iour ensuiuant, apres auoir tout porté à cinq ou six sauts, & passé par des lieux tres-perilleux, nous primes giste en un petit hameau d'Algoumequins, sur le bord de la riuiere, qui a en cet endroit plus d'une bonne lieuë de large, ie fus visiter tout ce peu
817 de || cabanes qu'il y auoit là, faites en rond, & desquelles l'entrée estoit fort estroite, bouchée d'une petite peau d'eslan, mais si pauures au dedans, qu'elles me sembloient les hermitages des anciens peres hermites de la Thebayde, selon qu'on les despeint.

Le lieu estoit aussi pauure & sterile comme les maisons, car ce n'estoit qu'un rocher couuert d'un peu de sable par endroits, & de quelque * petits arbrisseaux qui seruoient de retraite aux oyseaux, ie fus par tout chercher des fraizes & des bleuëts, mais tout estoit desia dissipé, car comme ces petits fruicts seruent de manne aux Algoumequins, ils les amassent

ſoigneuſement pour en faire ſeicherie. Le Truchement Bruslé, qui nous ſuiuoit de prés, nous y vint trouuer & s'y logea, mais auſſi incommodement que nous.

Le matin venu, nous batimes aux champs ſans tambour, car il n'y auoit point de plaiſir en lieu ſi miſerable, & viſmes enuiron midy deux arcs-en-ciel, fort viſibles & apparens, qui tenoient deuant nous les deux bords du fleuue, comme deux arcades ſous lesquelles il ſembloit à tout moment que deuſſions paſſer. Il y a eu de certains peuples qui l'ont eu en telle veneration, que s'ils le voyoient paroiſtre en l'air, ils fermoient la bouche auſſi toſt, & y portoient la main deuant, pour ce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouuroient tant ſoit peu, leurs dents en feroient pourries & gaſtées. Ie n'ay point veu pratiquer cette ſottiſe en-
tre nos Hurons, || mais ils en croyoient bien d'autres 818
qui ne vallent guere mieux.

Le ſoir arriué, mes Sauuages mangerent un * aigle de laquelle ie ne mangeay pas ſeulement du boüillon, & encor moins de la chair, car il eſtoit iour de Vendredy; ces pauures gens m'en demanderent la raiſon, car ils ſçauoient bien ma neceſſité, & le peu que nous auions pris le matin au partir, & ayant ſceu que ie le faiſois pour l'amour du bon Ieſus, ils en reſterent fort edifiez & contens, car comme ils ſont exacts obſeruateurs de leurs ceremonies, ils trouuoient auſſi tres-bon que nous fiſſions ſelon noſtre croyance, & euſſent trouué mauuais qu'euſſions fait du contraire pour aucun reſpect.

Si toſt qu'il commença à faire iour, nous nous miſ-

mes sur l'eau, couuertes * par tout d'un nombre presque infiny de papillons, en l'estenduë de plus de trois heures de chemin, & la riuiere qui sembloit un lac en cet espace, large de plus de demye-lieuë, estoit de mesme partout couuerte de ces petits animaux, de sorte que i'eusse auparauant douté, s'il y en auroit bien eu autant en tout le reste du Canada comme il s'y en estoit noyé dans cette seule riuiere. De dire quel vent les auoit là amenez, & comme il s'y en est pû trouuer un si grand nombre en un seul endroit, c'est ce que ie sçay moins que des mousquites & cousins *, qui sont engendrez de la pourriture des bois.

Passé cette mer de papillons, nous trouuames une
819 || cheute d'eau dans laquelle un François nommé la Montagne, pensa tomber auec tous ses Sauuages, d'où ils ne se fussent iamais retirez que morts & brisez des rochers. Leur imprudence les auoit mis dans ce danger, pour n'auoir pas assez tost pris terre, & s'ils ne se fussent promptement iettez dans l'eau, le courant les iettoit infailliblement dans le precipice, & de là à la mort, qu'estoit la fin de leur voyage.

Du saut de la Chaudière, de la petite Nation, & de la difficulté que nous eumes auec les Algoumequins & Montagnais, du tresor publique des Hurons, & la suitte de nostre voyage iusques à Kebec.

CHAPITRE IX.

Nous auons cy deuant fait mention de plusieurs

cheutes d'eau, & de quantité de ſauts tres-dangereux, mais en comparaiſon de tous ceux-là, celuy de la Chaudiere, que nous trouuames demye-heure de chemin apres celuy de la montagne, eſt le plus admirable & le plus perilleux de tous : car outre le grand bruit que cauſe ſa cheute de || plus de ſept ou huit braſſes de 820
haut entre des rochers, qui ſe fait entendre de plus de deux lieuës de loin, il eſt large d'un grand quart de lieuë, trauerſé de quantité de petites Isles, qui ne ſont que rochers aſpres & difficilles, couuerts en partie de petits bois, le tout entrecoupé de concauitez & precipices, que ces boüillons & cheutes ont fait à ſucceſſion temps *, & particulierement à un certain endroiɛ̃t où l'eau tombe de telle impetuoſité ſur un rocher au milieu de la riuiere, qu'il s'y eſt caué un large & profond baſſin : ſi bien que l'eau courant là dedans circulairement, y fait de tres-violans & puiſſans boüillons, qui envoyent en l'air de telles fumées du poudrin de l'eau qu'elles obſcurciſſent partout l'air où elles paſſent.

Il y a encore un autre ſemblable baſſin, ou chaudiere, preſque auſſi large, impetueux & furieux que le premier, & de meſme rend ſes eauës en des grands precipices, & cheutes de pluſieurs toiſes de haut. Les Montagnais & Canadiens, à raiſon de ces deux grandes concauitez qui boüillonnent & rendent ces grandes fumées, ont donné à ce ſaut le nom Aſticou, & les Hurons Anoo, qui veut dire chaudiere en l'une & en l'autre langue.

Or, comme ie m'amuſois à contempler toutes ces cheutes & precipices pendant que mes Sauuages deſ-

821 chargeoient le canot || & portoient les pacquets au delà du ſaut, ie me prins garde que ces rochers où ie marchois ſembloient tous couuerts de petits limas de pierre, & n'en peux donner autre raiſon, ſinon que c'eſt, ou de la nature de la pierre meſme, ou que le poudrin de l'eau qui donne iuſques là-deſſus, peut auoir cauſé tous ces effects, ou comme il y a quelque apparence, qu'une quantité de limas eſtans venus là mourir (comme cette infinie multitude de papillons que ie vis noyez dans la riuiere) ſe ſoient conuertis en pierre, par le continuel arrouſement de la fraicheur, ou froideur de ce poudrin, & ce qui me donne quelque croyance eſt, d'auoir veu & manié autrefois des poires & un morceau de pain conuertis en pierre, ce qui ne ſe peut neantmoins qu'auec une grande longueur de temps, & en des lieux particulieres* & fraiz, comme ſont les quarrieres où les poires & le pain auoient eſté metamorphoſez, au rapport du Matematicien du Roy qui me les fit voir enuiron l'an 1604.

Ce fut auſſi en ces contrées où ie trouuay des plantes de lys incarnats, ils n'auoient que deux fleurs au coupeau de chacune tige, mais elles eſtoient rauiſſantes, de plus curieux que moy en euſſent apporté en France, mais ie me contentay de louër Dieu en les admirans, & de les laiſſer pour l'amour du meſme Dieu.

822 Mes Sauuages, arriuans à ce ſaut, me *firent || point les ceremonies ordinaires, ou pour auoir trop de haſte, ou à raiſon que ie les auois repris de ſemblables ſuperſtitions, leſquelles ſont telles ſelon que nous auons appris du ſieur Champlain.

Apres que les Hurons & Sauuages ont porté tous leurs pacquets & les canots au bas du ſaut, ils s'aſſemblent en un lieu, où un d'entr'eux auec un plat de bois va faire la queſte, & chacun d'eux met dans ce plat un morceau de petun. La queſte faite, le plat eſt mis au milieu de la troupe, & tous donnent à leur tour* en chantans à leur mode; puis un des Capitaines fait une harangue, remonſtrant que dés longtemps ils ont accouſtumé de faire une telle offrande, & que par ce moyen ils ſont garantis de leurs ennemis, qui les attendent ſouuent au paſſage, & qu'autrement il leur arriueroit du deſplaiſir.

Cela fait, le harangueur prend le plat & va ietter le petun au milieu de la chaudiere du deſſus les rochers, puis tous d'une voix font un grand cry & acclamation, en finiſſant la ceremonie.

A une petite lieuë de là, nous paſſames à main droite deuant un autre ſaut, ou cheute d'eau admirable, d'une riuiere qui vient du coſté du Su, laquelle tombe d'une telle impetuoſité de 20. ou 25. braſſes dans la grande riuiere où nous eſtions, qu'elle fait deux arcades, qui ont de largeur prés de deux ou trois cens pas. Les ieunes hommes Sauuages ſe donnent quelquefois le plaiſir de paſſer avec leurs canots || par deſſous la plus large, & ne ſe moüillent 823
que du poudrin de l'eau, mais ie vous aſſeure qu'ils font en cela un acte de grand * folie & temerité, pour le danger qu'il y a aſſez eminent: & puis à quel propos s'expoſer ſans profit, dans un ſuiet qui leur peut cauſer un iuſte repentir, & attirer ſur eux la riſée & moquerie de tous les autres?

Autrefois les Hiroquois venoient iusques là surprendre nos Hurons allans à la traite, mais à present ils ont comme désisté d'y plus aller, iusques en l'an 1632, qu'ils firent des courses iusques à Kebec, pensans surprendre de nos François & Montagnais au despourueu, & l'année suiuante le second iour de Iuin, furent aux trois riuieres, où ils tuerent deux François à coups de haches, & en blesserent cinq autres à coups de fleches, dont l'un mourut bientost apres. Ils eurent bien la hardiesse d'aborder encore la chalouppe auec leurs canots, & sans qu'un François les coucha en ioüe avec son harquebuze où il n'y auoit ny balle ny poudre, il est croyable que pas un n'en fust eschappé, & qu'ils se fussent rendus maistres de la chalouppe & de tout l'equipage des François.

Le sieur Goua, qui commandoit à la barque à demye-lieuë de là, ayant ouy les cris du combat, despescha aussitost une chalouppe au secours, & luy mesme suiuit apres auec sa barque, mais trop tard, car quand ils arriuerent là, les Hiroquois auoient desia fait leur
824 coup || & faisoient leur retraite dedans les bois, où aucun François n'eust ozé les suiure pour aucun commandement de leur Chef, s'excusant sur le danger trop eminent, & par ainsi ces Hiroquois nous ayans braués & battus iusques dans nos terres, s'en retournerent glorieux auec les testes des meurtris.

On peut admirer en cecy la hardiesse de ces Sauuages, d'auoir ozé, sans crainte des espées ny des mousquets, trauerser tant de pays & de forests, & attaquer de nos François és contrées de l'habitation sans que iamais on en aye pû tirer de reuanche, & puis il y en

a qui veulent dire qu'ayans leur harquebuze chargée,
ils tiendroient teſte à dix Sauuages; ce ſeroit bien aſſez
à deux bien deliberez, car ils ſont prompts de l'œil,
& du pied pour s'eſquiver, & grandement adroits du
bras pour vous tirer, & puis gard les ſurpriſes.

Mes Hurons à tout euenement ſe tindrent touſ-
iours ſur leur garde, peur de ſurpriſe, & s'allerent
cabaner hors du danger, & comme nous ſouffrimes
les grandes ardeurs du ſoleil pendant le iour, il nous
fallut de meſme endurer les orages, les grands bruits
de tonnerre, & les pluyes continuelles pendant la
nuict, iuſques au lendemain matin, qu'elle nous perça
iuſques aux os.

Qui fut alors bien empeſché de ſa contenance, ce
fut moy, car ie ne ſçauois meſme pas comment me
gouuerner dans noſtre habit trempé, qui m'eſtoit fort
lourd & froid ſur || les eſpaules où il fut deux iours 825
à ſeicher, dont ie m'eſtonne que ie n'en tombé* ma-
lade, mais Dieu tres-bon me fortifiait touſiours au
plus fort de mes peines & labeurs.

Un ſurcroy d'affliction nous arriua dans nos in-
commoditez de deux Algoumequins, leſquels nous
eſtans venus voir apres la pluye paſſée, nous firent
croire, du moins à mes gens, que la flotte Françoiſe
eſtoit perie en mer, & que c'eſtoit perdre temps de
vouloir paſſer outre. Mes Hurons furent viuement
touchez de cette mauuaiſe nouuelle, & moy d'abord
auec eux, mais ayant un peu ruminé à par moy &
conſideré ce qui en pouuoit eſtre, ie me doutay in-
continent de la malice des Algoumequins, qui auoient
controuué ce menſonge pour nous faire rebrouſſer

chemin & enſuitte perſuader à tous nos Hurons de n'aller point à la traicte, pour en auoir eux-meſmes tout le profit, ce que ie fis ſçauoir à mes gens qui reprirent courage & continuerent leur voyage auec eſperance de bons ſuccés.

De là nous allames cabaner à la petite Nation, que nos Hurons appellent Quieunontateronons, où nous eumes à peine pris terre & dreſſé noſtre cabane, que les deputez du village nous vindrent viſiter, & ſupplierent nos gens d'eſſuyer les larmes de 25. ou 30. pauures femmes vefues, qui auoient perdu leur * marys l'hyuer paſſé, les uns par la faim & les autres de diuerſes maladies. Voyant mes hommes un peu trop retenus à faire plaiſir à ces eſtrangers, ie les priay de
826 || ne les point eſconduire & que tout ne conſiſtoit qu'à quelque petit preſent qu'il falloit faire à ces pauures vefues, comme il ſe pratiquoit meſme entr'eux pour ſemblables occaſions. Ils en firent en effect leur petit deuoir & leur donnerent une quantité de bled d'Inde & de farine, qui les reſioüit fort, & en fus moy meſme bien ayſe, tant elles me faiſoient compaſſion, & puis c'eſt une nation ſi honneſte, douce, & accommodante d'humeur, que ie m'en trouuay fort edifié & ſatisfait.

Ce fut icy où ie trouuay dans les bois, à un petit quart de lieuë du village, ce pauure Sauuage malade, enfermé dans une cabane ronde, couché de ſon long auprés d'un petit feu, duquel i'ay fait mention cy-deuant au chapitre des malades.

Me promenant par le village de cabane en cabane pour mon diuertiſſement, un ieune garcon me fit pre-

fent d'un petit rat mufqué, pour lequel ie luy donnay en efchange un autre petit prefent duquel il fift autant d'eftat que moy de ce petit animal.

Le Truchement Bruslé, qui s'eftoit là venu cabaner auec nous, traicta un chien, duquel nous fifmes feftin le lendemain matin en compagnie de quelques François, puis nous partimes encores dans de nouveaux doutes de la perte des nauires de France, que les Algoumequins nous affeuroient indubitablement, comme en effet il y avoit pour lors quelque apparence en ce qu'ils tardoient à venir beaucoup plus qu'à l'ordinaire; ie tenois neantmoins touf- || iours bonne mine 827
à mes gens & les affeurois du contraire peur qu'ils s'en retournaffent, comme ils en faifoient fouuent le femblant.

Paffans au faut S. Louys, long d'une bonne lieuë & tres-furieux en plufieurs endroits, mes Sauuages ne voulurent pas toufiours tenir la terre, comme on a accouftumé, mais aux endroits moins dangereux, ils remettoient leur canot dans l'eau, où noftre Seigneur me preferua d'un precipice & cheute d'eau, où ie m'en allois tomber infailliblement: car comme mes Sauuages en des eaux baffes conduifoient le canot à la main, eftant moy feul dedans, pour ce que ie ne les pouuois fuiure dans les eaux à caufe de mon habit, ny par terre où les riues eftoient trop hautes & embarraffées de bois & de rochers, la violence du courant leur ayant fait efchapper des mains, ie me iettay fort à propos (aydé de Dieu) fur un petit rocher en paffant, puis en mefme temps le canot tomba par une cheute d'eau dans un precipice, parmy les boüillons & les

rochers, d'où ils le retirerent fort bleſſé auec la longue corde que (preuoyant le danger) ils y auoient attachée, & apres ils le raccommoderent auec des pieces d'eſcorces qu'ils chercherent dans le bois & me vindrent requerir ſur mon rocher.

Depuis nous ſouffrimes encores pluſieurs petites diſgraces & des coups d'eau dans noſtre canot, auec des grandes, hautes & perilleuſes eleuations, qui faiſoient dancer, hauſſer & baiſſer noſtre vaiſſeau d'une merueilleuſe façon, pendant que ie m'y tenois couché
828 & ra- || courcy, pour ne point empecher mes Sauuages de bien gouverner, & voir de quel bord ils deuoient prendre.

De là nous allames cabaner aſſez incommodement dans une ſapiniere au pied dudit ſaut, d'où nous partimes le lendemain matin encore tout moüillez & continuames noſtre chemin entre deux Isles, par le lac dans lequel ſe deſcharge ledit ſaut, & de ce lac par la riuiere des Prairies, autrement des Algoumequins, d'où il y a iuſqu'au lac des Epiſcerinys, plus de 80. ſauts à paſſer tant grands que petits, dont les uns ſont très-dangereux, principalement à deſcendre, car à monter cela ne ſe peut, ſinon à bien peu, par le moyen d'une corde attachée au canot.

Nous auions eſté fort mal couchez la nuict paſſée, mais nous ne fumes pas mieux la ſuiuante, car il nous la fallut paſſer à deux lieuës du Cap de Victoire, ſous un arbre bien peu à couuerts des pluyes, qui durerent iuſques au lendemain matin, que nous nous rendimes audit Cap, où deſia eſtoit arriué depuis deux iours le Truchement Bruslé, auec deux ou trois ca-

nots Hurons, duquel i'appris la deffence que les Montagnais & Algoumequins leur auoient faites * de passer outre, voulans à toute force qu'ils attendissent là auec eux les barques de la traicte, & qu'ayans pensé leur resister ils s'estoient mis en hazard d'estre tous assommez, particulierement luy Truchement Buslé, qui en auoit esté pour son sac à petun, & craignoit encore un autre plus mauuais || party, s'y * on n'y ap- 829
portoit quelque remède.

Ie trouuay ce procedé fort mauuais & en fis quelque * reproches à ces mutins, qui me dirent pour excuse que si personne ne descendoit, les barques seroient contrainctes de les venir trouuer, sans auoir la peine de trainer leurs femmes & leur * enfans iusques à Kebec, où il n'y auoit de quoy disner pour eux. Ie leur dis que i'y auois necessairement affaire, & que ie desirois y descendre, & que pour eux qu'ils en fissent comme ils voudroient. Cette resolution ne les contenta pas beaucoup, neantmoins ils ne voulurent pas me violenter comme ils auoient faict le Truchement, mais ils trouuerent une autre inuention plus fauorable pour intimider nos Hurons & tirer d'eux quelque petit present.

Ils firent donc semer un faux bruit qu'ils venoient de receuoir vingt colliers de pourceleines des Ignierhonons (ennemis mortels des Hurons), à la charge de les enuoyer aduertir à l'instant de l'arriuée desdits Hurons, pour les venir tous mettre à mort, & qu'en bref ils seroient icy.

Nos gens vainement espouuentez de cette mauuaise nouuelle, tindrent conseil là-dessus, un peu à l'escart

dans le bois, où ie fus appellé auec le Truchement, qui
eſtoit d'auſſi legere croyance qu'eux, & pour conclu-
ſion ils ſe cotizerent tous, qui de rets, qui de petun,
bled, farine & autres choſes, qu'ils donnerent aux
Capitaines des Montagnais & Algoumequins, pour
830 eſtre protegez contre leurs enne- || mis. Il n'y eut que
mes Sauuages qui ne donnerent rien, car m'ayant de-
mandé d'y contribuer, ie leur dis que ie ne fourniſſois
rien pour authoriſer un menſonge, & qu'aſſeurement
les Canadiens auoient inuenté cette fourbe pour auoir
part à leur* commoditez & les empeſcher de deſcen-
dre, comme il eſtoit vray.

Mais puiſque nous ſommes à parler des preſens des Sauuages, auant que de paſſer outre, nous en dirons les particularitez, & d'où ils tirent principalement ceux qu'ils font en commun, afin qu'un chacun ſçache qu'ils ne ſont pas tout à faiɛ̃t denuez de police.

En toutes les villes, bourgs & villages de nos Hurons, ils font un certain amas de colliers de pourceleine, raſſades, haches, couſteaux, & generalement de tout ce qu'ils gaignent & obtiennent pour le publique, ſoit à la guerre, traiɛ̃té de paix, rachapt de priſonniers, peages des Nations qui paſſent ſur leurs terres, & par toute autre voye & maniere d'où ils ont accouſtumé tirer quelque profit.

Or eſt-il que toutes ces choſes ſont miſes & depoſées entre les mains & en la garde de l'un des Capitaines du lieu, à ce deſtiné comme Threſorier de la Republique : & lors qu'il eſt queſtion de faire quelque preſent pour le bien & ſalut commun de tous, ou pour s'exempter de guerre, pour la paix ou pour au-

tre feruice qui concerne le publique, ils aſſemblent le confeil, auquel apres auoir deduit la neceſſité urgente qui les oblige de puifer dans le thre- || for & arreſté le 831
nombre & les qualitez des marchandifes qui en doiuent eſtre tirées, on aduife le Threforier de fouiller dans les coffres de l'eſpargne, & d'en apporter tout ce qui a eſté ordonné, & s'il fe trouue eſpuifé de finances, pour lors chacun fe cottife librement de ce qu'il peut, & fans violence aucune donne de fes moyens felon fa commodité & bonne volonté, iufques à la concurrence des chofes neceſſaires & ordonnées, qui ne manquent point d'eſtre trouuées.

Pour fuiure le deſſein que i'auois de partir du Cap de Victoire pour Kebec, nonobſtant la contradiction de nos Algoumequins & Montagnais, ie fis ietter noſtre canot en l'eau dès le lendemain de grand matin que tout le monde dormoit encore, & n'efueillay que le Truchement pour me fuivre, comme il fiſt au meſme inſtant, & fiſmes telle deligence, favorifez du courant de l'eau, que nous fiſmes 24. lieuës en ce iour-là, nonobſtant quelques heures de pluyes, & cabanames au lieu qu'on dit eſtre le milieu du chemin de Kebec au Cap de Victoire, où nous trouuames une barque à laquelle on nous donna la collation, puis des pois & des prunes, pour faire chaudiere entre nos Sauuages, lefquels d'ayfe, me dirent alors que i'eſtois un vray Capitaine, & qu'ils ne s'eſtoient point trompez en la croyance qu'ils en auoient touſiours euë veu la reuerence & le reſpect que me portoient tous les François, & les prefens qu'ils m'auoient faits, qui eſtoient ces pois & ces pruneaux, deſquels ils firent

832 || bonne expedition à l'heure du fouper, ou pluftoft difner; car nous n'auions encore beu ny mangé de tout le iour, tant nous auions peur que les Canadiens nous fuiuiffent à mauuais deffein, pour auoir paffé contre leur volonté.

Ie diray que le refpect que les François nous ont quelquesfois tefmoigné en la prefence des Sauuages nous a de beaucoup feruy & donné de l'authorité enuers ces barbares, qui fçauent faire eftat de ceux que les François, honorent lequel honneur redonde au merite des mefmes François.

Le lendemain dés le grand matin, nous partimes de là, & en peu d'heures trouuames une autre barque, qui n'auoit encore leué l'anchre faute d'un vent fauorable, & apres y auoir falué celuy qui y commandoit, auec le refte de l'équipage, & fait un peu de collation, nous paffames outre en diligence, pour pouuoir arriuer à Kebec ce iour-là mefme, comme nous fifmes auec la grace de Dieu.

Sur l'heure du midy, mes Sauuages cacherent fous du fable un peu de bled d'Inde à l'ordinaire, & firent feftin de farine cuite, arroufée de fuif d'eslan : mais i'en mangeay tres-peu pour lors, fous l'efperance de mieux au foir : car comme ie reffentois defia l'air de Kebec, ces viandes infipides & de mauuais gouft, ne me fembloient fi bonnes qu'auparauant, particu-
833 lierement ce fuif fondu, qui fembloit propre- || ment à celuy de nos chandelles fondues, lequel feroit là mangé en guyfe d'huyle ou de beure frais, & euffions efté trop heureux d'en auoir quelquefois pour noftre pauure potage au païs des Hurons, où aucune dou-

ceur ne nous enuiſageoit, ſinon le contentement de l'eſprit.

A une bonne lieuë ou deux de Kebec, nous paſſames aſſez proche d'un village de Montagnais, dreſſé ſur le bord de la riuiere, dans une ſapiniere, le Capitaine duquel auec pluſieurs autres de ſa bande nous vindrent à la rencontre dans un canot, & vouloient à toute force contraindre mes Sauuages de leur donner une partie de leur bled & farine, comme eſtant deu (diſoient-ils) à leur Capitaine pour le paſſage & entrée dans leurs terres; mais les François qui là auoient eſté enuoyez exprés dans une chalouppe pour empeſcher ces inſolences, leur firent laſcher priſe, & nous donnerent liberté, tellement que mes gens n'en furent de rien incommodez que du reſte de noſtre ſagamité du diſner, laquelle ces Montagnais mangerent à pleine main toute froide, ſans autre ceremonie, & la trouuerent tres-bonne, comme n'en ayans pas ſouuent de telles.

|| *De noſtre arriuée à Kebec, & du mecontentement des Sauuages que ie les deuois quitter, leur fiſmes feſtin & donnames un chat pour leur pays. Et puis ie m'embarquay pour la France.* 834

CHAPITRE X.

Deliurez de ces importuns picoureurs, nous doublames le pas pour arriuer d'heure à Kebec, où nous primes terre auec nos ſept ou huiɛ̃t canots, apres auoir eſté ſaluez du fort de deux vollées de canon, & des

ſieurs de Caen & de Champlain d'une honneſtè reception à noſtre debarquement, tous deuancez par le bon P. Ioſeph qui nous attendoit au port, impatiens de ne nous voir aſſez toſt.

Nous fumes de compagnie dans l'habitation, où nous receumes la collation, pendant laquelle ie les entretins de mon voyage & de noſtre gouuernement au païs des Hurons. Apres quoy ie fus voir cabaner mes hommes, puis nous partimes le P. Ioſeph & moy pour noſtre petit Conuent, où ie trouuoy tous nos confreres en bonne ſanté Dieu mercy, deſquels (apres l'action de graces rendue à noſtre Seigneur) ie receu la charité & bon accueil que ma foibleſſe & laſſitude
835 pouuoit eſperer || d'eux, car i'eſtoit autant debile qu'amaigry & bruslé des ardeurs du ſoleil, touſiours gay & contant en mon ame par la diuine prouidence qui me conſerua dans cette humeur, pour ce que ie peinois & trauaillois pour luy & à cauſe de luy, du moins me ſembloit-il en auoir le deſir & la volonté.

Après auoir eu quelque * iours de repos & de recollection interieure, ie fis mes petits apprets pour mon retour aux Hurons, car mes Sauuages auoient acheué leur traicte, mais comme tout fut preſt & que ie penſay partir, il me fut deliuré lettres & obedience de noſtre P. R. Prouincial par leſquelles il me donnoit ordre de m'embarquer au plus prochain voyage pour France, demeurer de communauté en noſtre conuent de Paris, où il deſiroit ſe ſeruir de moy, dont voicy le contenu :

Mon tres-cher Frere, ſalut en I. C.

I'ay receu les voſtres auec ioye & contentement de

vostre heureuse arriuée dans ces terres Canadiennes, d'où vous auez passé à celles des Hurons pour y employer vostre zele & la bonne volonté qu'auez pour le salut des mescroyans. Ie prie le mesme Dieu qui vous a presté son Ange pour vous y conduire, qu'il vous en ramene au plustot en pleine santé. I'ay affaire de vostre presence par deça, c'est pourquoy ie vous enuoye une obedience en vertu de laquelle ie vous commande de reuenir au plus prochain voyage qu'il vous sera possible, non que ie doute de vostre obeis- || sance, mais afin que personne ne pense de 836
vous empecher. Ie vous attendray donc en nostre conuent de Paris, où ie feray prier nostre Seigneur pour vous, qui suis apres m'estre recommandé à vos sainctes prieres,

Mon cher Frere,

Vostre affectionné seruiteur en I. C.

Frere Polycarpe du Fay,
Prouincial.

A Paris ce 9. Mars 1625.

Il me fallut donc changer de batterie & laisser Dieu pour Dieu par l'obeissance, puisque sa diuine Maiesté en auoit ainsi ordonné, car ie ne pû receuoir aucune raison pour bonne de celles qu'on m'alleguoit de ne m'en retourner point & d'enuoyer mes excuses par escrit, veu la necessité & la croyance qu'on auoit de moy dans le païs, pour ce qu'une simple obeissance estoit plus conforme à mon humeur, que tout le bien

ſonnable, voyoit que l'appellant, il venoit & ſe ioüoit à qui le careſſoit, il coniectura de là qu'il entendoit parfaitement bien le François & comprenoit tout ce
839 qu'on luy di- || ſoit, apres auoir admiré cet animal, il nous pria de luy dire qu'il ſe laiſſaſt emporter en ſa Prouince & qu'il l'aymeroit comme ſon fils. O Gabriel, qu'il aura bien de quoy faire bonne chere chez moy, diſoit le bon homme: tu dis qu'il ayme fort les ſouris & nous en auons en quantité, qu'il vienne donc librement à nous. Ce diſant, il penſa embraſſer ce chat que nous tenions auprés de nous, mais ce meſchant animal, qui ne ſe cognoiſſoit point en ſes careſſes, luy ietta auſſi toſt ſes ongles & luy fiſt laſcher priſe plus viſte qu'il ne l'auoit approché.

Ho, ho, ho, dit le bon homme, eſt-ce comme il en uſe, ongaron, ortiſcohat, il eſt rude, il eſt meſchant, parle à luy. A la fin l'ayant mis à toute peine dans une petite caiſſe d'eſcorce, il l'emporta entre ſes bras dans ſon canot & luy donnoit à manger par un petit trou du pain qu'on luy auoit donné à noſtre Conuent; mais ce fuſt bien ſa pitié lorſque luy penſant donner un peu de ſa ſagamité, il s'eſchapa & prit l'eſſor ſur un arbre d'où ils ne le purent iamais rauoir, & de le rappeler il n'y auoit perſonne à la maiſon, il n'entendoit point le Huron, ny les Hurons la maniere de le rappeller en François, & par ainſi ils furent contraincts de luy tourner le dos & le laiſſer ſur l'arbre, bien marry d'auoir fait une telle perte & le chat bien en peine qui le nourriroit.

La naifueté de ce bon homme eſtoit encore conſiderable en ce qu'il croyoit le meſme entendement &

la mesme raison estre au reste des animaux de l'habitation, comme au flux & re- || flux de la mer, qu'il 840
croyoit par cet effect estre animée, entendre & auoir une ame capable de vouloir ou non vouloir comme une personne raisonnable, & là-dessus ie brise par cest à Dieu que ie fais à nostre pauure Canada, lequel ie ne quitte qu'auec un extreme regret & desplaisir de n'y auoir acheué le bien encommencé, & veu le Christianisme que i'auois esperé.

O mon Dieu! ie vous recommande & remets entre les mains ce pauure peuple que nous auiez commis. Vous ne m'auez pas iugé capable de vous y seruir plus longtemps, Seigneur, puisque si tost m'en auez retiré, & auez commandé à l'Ange tutelaire du païs de ne point debattre de mon retour auec celuy de la France, où il faut que i'accomplisse vos diuines volontés.

Ce n'est point à moy de penetrer dans vos secrets diuins, mais d'admirer & adorer votre diuine prouidence & vos iugements souuerains. Au moins, ô mon Dieu, ayez pour agreable ma bonne volonté & l'affection que m'auez donnée de vous seruir en la conuersion des Hurons & d'y endurer la mort mesme pour l'amour de vous, si telle eust esté vostre diuine volonté, puisque tout ce que ie puis est d'aduoüer mon impuissance & mes demerites. Et me prosternant aux pieds de vostre diuine Maiesté, vous supplier me donner vostre benediction auant que ie m'embarque, auec celle de vostre Pere celeste & du S. Esprit, qui vit & regne au siecle des siecles. Amen.

Nous primes congé de nos pauures Freres & leur

dimes à Dieu, non ſans un extreme regret de nous
841 ſeparer, car la moiſſon qui ſe voyoit || preſte à cueillir auoit plus toſt beſoin de nouueaux ouuriers, que d'en diminuer d'utils comme le P. Irenée, car pour moy ie ne ſeruois que de nombre.

Nous entrames dans noſtre Chapelle pour offrir nos larmes & nos vœux à noſtre Seigneur, puis d'un meſme pas ayans pris congé des François, & de mes pauures Sauuages auſquels nous confiaſmes ce peu de commoditez que nous enuoyons au bon P. Nicolas, nous nous embarquames ledit Pere & moy pour Tadouſſac, d'où nous partimes dans le grand Nauire pour Gaſpay, où nous ſeiournames quelques iours, pendant leſquels nous apprimes de quelque * peſcheurs de moluës que les Anglois nous attendoient à la Manche auec deux grands vaiſſeaux de guerre pour nous prendre au deſtroit.

C'eſtoit là une nouuelle mauuaiſe à gens mal armez, & encore moins hardis contre des Nauires armez, nous qui n'eſtions que marchands. On tint conſeil de guerre pour aduiſer à ce qu'on auoit à faire, & fut iugé expedient d'attendre l'eſcorte de trois autres Nauires de la flotte qui ſe chargeoient de moluës, auec leſquels nous fimes voile, & donnames en vain la chaſſe à un pirate Rochelois, qui nous eſtoit venu recognoiſtre, paſſant au trauers de noſtre armée.

A la verité, la faute que fiſt noſtre auant-garde, le corps d'armée, & l'arriere-garde à la pourſuitte de ce pirate, me fiſt bien croire que nous n'eſtions pas gens pour attaquer, & que c'eſtoit aſſez de nous deffendre. Et puis c'eſtoit un plaiſir d'entendre auparauant nos

guerriers de vouloir aller attaquer unze Nauires Basques vers Mifcou, & de là s'aller faifir des Nauires Efpagnols le long des isles Assores. Dieu fçait quelle proueffe nous euffions faite, n'ayans pû prendre un forban de 60. tonneaux qui nous eftoit venu brauer iufques chez nous.

Approchans de la Manche, l'on ietta la fonde, & ayant trouué fond à 90. braffes, le Pilote Cananée eut ordre d'aller à Bordeaux auec une patache de 50. tonneaux, laquelle fut prife des Turcs le long de la cofte de Bretagne, & les hommes faits efclaues comme i'ay dit au chapitre 4. du premier liure.

Deux ou trois iours apres, il s'esleua une brume fi obfcure & fauorable pour nous, qu'ayans à caufe d'icelle perdu noftre route, & donné iufques dans la terre d'Angleterre vers le cap appellé Tourbery, nous efquiuames par ce moyen la rencontre de ces deux Pirates Anglois, naturellement ennemis des François.

Nous voylà donc affeuré de ce cofté-là, tous en rendent graces à Dieu & prient pour le bons fuccés du voyage, car iufques à ce que l'on foit à terre il ne fe faut vanter de rien. Ie loüe en cela ce qu'on ma-dit des Efpagnols, qu'ils ne mettent iamais aucun Nauire en mer pour des voyages de long cours, qu'il n'y ait toufiours quelques bons Peres ou Religieux dedans, car quand ils n'y feruiroient d'autre chofe que d'empefcher les mauuais || difcours, ce feroit toufiours 843
beaucoup. Ie diray ce mot à la loüange des Mariniers qui nous ont conduits qu'à la referue de quelque * parpaillots, tout le refte nous a fort edifié iufques aux Chefs, defquels fi les difcours n'ont pas toufiours efté

ſerieux & neceſſaires, ils ont eſté indifferens & non impertinens, comme vous pourrez remarquer au chapitre ſuiuant, apres que ie uous auray aſſeuré que le ſceau du R. P. Commiſſaire de cette miſſion du Canada (que i'ay oublié de mettre en ſon lieu) porte un ſainct Louys Roy de France, & un ſainct François, le champ tout parſemé de lys, autour il y a eſcrit: ***Sigillum R. P. Commiſſarij Fratrum Minorum Recollectorum Canadienſium.***

De diuers entretiens de nos Mariniers pendant noſtre trauerſe.

CHAPITRE XI.

Ce me feroit choſe impoſſible de pouuoir rapporter icy en detail tous les diſcours, & les diuerſes demandes de nos Mariniers, car comme l'oiſiueté regne puiſſamment ſur les Nauires, auſſi y agiſſent-ils ardamment pour charmer leurs ennuys. I'auois tout ſuiet de me contenter du ſieur du Pont, noſtre Vice-Admiral, & des officiers de ſon bord, pour ce que ne faiſant
844 aucun mal || à perſonne, aucun ne nous vouloit de deſplaiſir, & s'abſtenoient meſme à noſtre conſideration de beaucoup de vains diſcours ordinaires à gens de Marine.

A l'iſſuë des repas, ſi autre choſe ne les occupoit, les queſtions roulloient ſur le tapis, ou pluſtoſt ſur le til-

lac, car les tapis n'ont pas là de lieu, il falloit excuser le tout, car la paix n'en a iamais esté interrompuë, ny nos discours alterez, & pour ce qu'en matiere d'entretien il se faut rendre capable de tout, ou fausser compagnie, & de demeurer muet il ne seroit pas tousiours possible, puis que l'homme est d'une telle nature, que s'il n'a sa consolation en Dieu, il la cherche aux creatures.

Le sieur du Pont, comme Chef, fut le premier qui nous interrogea, car comme il estoit d'un naturel complaisant & iouial, il auoit tousiours le petit mot en bouche pour rire. D'où vient le prouerbe qui dit : l'Affrique n'apporte-elle rien de nouueau?

Ie ne luy respondis autre chose sinon auoir leu que cela procedoit de ce que pour le grand deffaut d'eau qu'il y a, à cause des chaleurs excessiues, les animaux y meurent de soif, de maniere que toutes sortes de bestes courans pour boire se meslent ensemble, & de là nouueaux animaux s'engendrent.

Qui a esté le premier inuenteur des couriers, dit un autre? Resp. Pirrhe, Roy des Epirotes, car comme il eut trois armées en diuerses parties du monde, & qu'il demeurast || assiduement en la cité de Tarente, sçauoit les nouuelles de Rome en un iour, celles de France en deux, celles d'Allemagne en trois, & celles d'Asie en cinq. 845

D'où est venuë la coustume de donner les estrennes, à sçauoir le don qu'on presente au commencement de l'année? Resp. Elle est venuë des anciens Romains : car les Cheualiers souloient par chacun an au premier iour de Ianuier offrir au Capitole les estrennes à Cesar

Augufte, qu'oy * qu'il fuft abfent, laquelle façon de faire eft depuis venuë iufques à nous.

Mais, dit le Cuifinier, qui a efté l'inuenteur des mafques & momeries, lefquels mefmes font en ufage chez les Hurons, ainfi que m'auez appris? Refp. Ie ne vous en puis dire autre chofe finon auoir leu que les Corybantes, preftres de la Deeffe Cybele, en auoient efté les inuenteurs, & s'embarboüilloyent le vifage auec du noir, d'où eft venu ce mot mafchurec, qu'on dit en Italien mafcarati.

Un parpaillot d'un * humeur affez difcourtoife, & qui voulut donner fon mot, nous demanda d'où venoit la couftume que nous autres Catholiques faifions le figne de la Croix en baillant, & donnions le falut de paix à ceux qui efternuoient.

Refp. L'an de noftre falut 619. en Italie courut une forte de maladie qu'en efternuant on mouroit foudain quelquefois. Ce qui donna dés lors entrée à la couftume que quand on voyoit quelqu'un commencer
846 à || efternuer, on luy difoit, Dieu vous ayde. Le bailler eftoit femblablement occafion de mort foudaine, pour remedier à quoy en baaillant * on commença en l'Eglife Romaine à faire le figne de la Croix fur la bouche, & dés lors, comme on dit, tel inconuenient ceffa.

Monfieur Goüa. Qui eft celuy qu'on doit eftimer fage? Refp. Celuy qui mefprife les biens & honneurs de ce monde, pour feruir à Iefus Chrift.

Un bon Charpentier bien deuot. Comment peut-on paruenir à cette union de l'ame auec Dieu? Refponce. En pratiquant ces quatre mots: Moy, toy, efclaue, Roy. En l'Oraifon s'imaginer eftre feul au monde

auec Dieu. Se faire efclaue & valet de tout le monde pour l'amour de Dieu. Eftre Roy & dompteur de fes paffions & propres affeƈtions pour l'amour du mefme Dieu.

Combien de cœurs faut-il auoir pour acquerir la perfeƈtion? Refp. Trois, un cœur de fils enuers Dieu, un cœur de mere enuers fon prochain, & un cœur de Iuge enuers foy-mefme.

Qu'elle * eft la penfée la plus profitable à falut? Refp. Croire que tous les autres font dignes du Paradis. & nous feuls dignes de l'Enfer, c'eft à dire iuger bien d'un chacun & ne iuger mal que de foy-mefme.

Un certain. Quel eft l'eftat le plus noble, le plus parfait, & le plus affeuré à falut qui foit au monde?

|| Refponce. Le Religieux & folitaire. 847

Monfieur Ioubert. Par quelle raifon?

Refp. Par la mefme que Iefus Chrift a dit: Si tu veux eftre parfait, va & vend tous tes biens, & les donne aux pauures, & me fuis. Sainƈt Laurent Iuftinian difoit que Dieu auoit caché la grace de la Religion aux hommes, par ce que fi tous la cognoiffoient, tous voudroient eftre Religieux. I'aymerais mieux une grace en la Religion que douze au monde, difoit le B. Frere Gille, car ma grace peut eftre facilement conferuée, & augmentée en la Religion par le bon exemple de mes Freres, & mes douze au monde facilement perduës par les diuers obiets & mauuais exemples qui s'y donnent. Nous donnons l'arbre & le fruiƈt à Dieu, & les mondains que le feul fruiƈt.

Un ieune homme un peu libertin nous demanda

par quelle reigle quelqu'uns tenoient qu'il y a plus de femmes en Paradis que d'hommes, veu la fragilité de leur ſexe, & un ſi grand nombre qui s'adonnent au mal. Mon ſentiment fut que la femme eſtoit plus portée à la pieté que l'homme, & moins fragile, puis qu'elle s'adonnoit moins au mal, & que s'il y en a un grand nombre de mauuaiſes, il y a un bien plus grand nombre d'hommes vicieux.

Le ſieur de la Vigne. Pourquoy dit l'eſcriture que mieux vaut l'iniquité de l'homme, que la femme bienfaiſante? Reſp. Pour ce qu'il y a plus de danger de
848 tomber en peché en || communiquant trop familierement auec une belle femme, qu'en fréquentant un homme vicieux.

Le Pilotte. Pourquoy les Turcs, gens Infidelles, croyent-ils les femmes bannies du Paradis? Reſp. Pour ce qu'elles ne ſont point circonciſes, diſans que perſonne n'entre dans le Paradis qui ne ſoit circoncis. Or les femmes ne ſont point circonciſes entr'eux, & par conſequent il n'y a point de Paradis pour elles. Il n'en eſt pas de meſme des femmes des Perſes, leſquels ont trouué l'inuention de les circoncire, & leur faire eſperer un Paradis Mahometique.

Un petit parpaillot, changeant de diſcours, dit que c'eſtoit grand pitié de voir les Eccleſiaſtiques ſeculiers eſtre ſi peu portez à la pieté, & à faire du bien aux pauures, & que parmy les perſonnes mariées on y voyoit plus de charité.

Reſponce. Vous auez raiſon, Monſieur, mais encores s'en trouue-il un grand nombre fort gens de bien, & qui abhorrent l'auarice, & s'adonnent à la vertu,

auec une humilité qui me fait honte à moy-mesme, ie ne dis pas seulement des simples Prestres, mais des Cardinaux, Evesques, Curez, Docteurs, & Chanoines, que ie noze icy nommer, dont ie prie Dieu me faire la grace d'égaler un iour leur vertu.

J'ay veu, dit un Catholique, beaucoup des Temples des Huguenots, tant en France qu'aux pays estrangers, mais ils sont tous || bastis de neuf. Resp. 849
Une Religion nouuelle ne peut auoir de Temples vieux, & ce fut la raison pour laquelle le villageois ne voulut point escouter le Ministre Huguenot, disant qu'il n'y auoit pas encor de lierre aux murailles de son Eglise, & que les nostres estoient toutes chenues de vieillesse.

Ah! dit un parpillot, nous sommes venus de noueau pour vous reformer. Vous auez raison, dit un Matelot, car vous mariez les Prestres, vous auez retranché les Caresmes, abbatez les Autels, & faites les Demons contre les pauures Catholiques : quels miracles auez vous iamais faits?

Or, dit un autre, laissons là les disputes de Religion, qui bien fera bien trouuera, car nous sommes asseurez que le Paradis n'est que pour les gens de bien. Mais qu'ont fait ces deux Gentilhommes qui sont là à la chaisne? R. Ils s'estoient voulu battre, dit le Contre-Maistre, & pour les mettre d'accord on les a tous deux mis à la question, dit-il en son Normand.

D'où vient, dit un certain, que nous autres François changeons si souuent de mode en nos habits, & que les Nations estrangeres sont si constantes en leur façon de s'habiller qu'on n'y voit iamais de change-

par quelle reigle quelqu'uns tenoient qu'il y a plus de femmes en Paradis que d'hommes, veu la fragilité de leur fexe, & un fi grand nombre qui s'adonnent au mal. Mon fentiment fut que la femme eftoit plus portée à la pieté que l'homme, & moins fragile, puis qu'elle s'adonnoit moins au mal, & que s'il y en a un grand nombre de mauuaifes, il y a un bien plus grand nombre d'hommes vicieux.

Le fieur de la Vigne. Pourquoy dit l'efcriture que mieux vaut l'iniquité de l'homme, que la femme bienfaifante? Refp. Pour ce qu'il y a plus de danger de
848 tomber en peché en || communiquant trop familierement auec une belle femme, qu'en fréquentant un homme vicieux.

Le Pilotte. Pourquoy les Turcs, gens Infidelles, croyent-ils les femmes bannies du Paradis? Refp. Pour ce qu'elles ne font point circoncifes, difans que perfonne n'entre dans le Paradis qui ne foit circoncis. Or les femmes ne font point circoncifes entr'eux, & par confequent il n'y a point de Paradis pour elles. Il n'en eft pas de mefme des femmes des Perfes, lefquels ont trouué l'inuention de les circoncire, & leur faire efperer un Paradis Mahometique.

Un petit parpaillot, changeant de difcours, dit que c'eftoit grand pitié de voir les Ecclefiaftiques feculiers eftre fi peu portez à la pieté, & à faire du bien aux pauures, & que parmy les perfonnes mariées on y voyoit plus de charité.

Refponce. Vous auez raifon, Monfieur, mais encores s'en trouue-il un grand nombre fort gens de bien, & qui abhorrent l'auarice, & s'adonnent à la vertu,

auec une humilité qui me fait honte à moy-meſme, ie ne dis pas ſeulement des ſimples Preſtres, mais des Cardinaux, Eveſques, Curez, Docteurs, & Chanoines, que ie noze icy nommer, dont ie prie Dieu me faire la grace d'égaler un iour leur vertu.

J'ay veu, dit un Catholique, beaucoup des Temples des Huguenots, tant en France qu'aux pays eſ-
trangers, mais ils ſont tous || baſtis de neuf. Reſp. 849
Une Religion nouuelle ne peut auoir de Temples vieux, & ce fut la raiſon pour laquelle le villageois ne voulut point eſcouter le Miniſtre Huguenot, diſant qu'il n'y auoit pas encor de lierre aux murailles de ſon Egliſe, & que les noſtres eſtoient toutes chenues de vieilleſſe.

Ah! dit un parpillot, nous ſommes venus de noueau pour vous reformer. Vous auez raiſon, dit un Matelot, car vous mariez les Preſtres, vous auez retranché les Careſmes, abbatez les Autels, & faites les Demons contre les pauures Catholiques : quels miracles auez vous iamais faits?

Or, dit un autre, laiſſons là les diſputes de Religion, qui bien fera bien trouuera, car nous ſommes aſſeurez que le Paradis n'eſt que pour les gens de bien. Mais qu'ont fait ces deux Gentilhommes qui ſont là à la chaiſne? R. Ils s'eſtoient voulu battre, dit le Contre-Maiſtre, & pour les mettre d'accord on les a tous deux mis à la queſtion, dit-il en ſon Normand.

D'où vient, dit un certain, que nous autres François changeons ſi ſouuent de mode en nos habits, & que les Nations eſtrangeres ſont ſi conſtantes en leur façon de s'habiller qu'on n'y voit iamais de change-

ment? Resp. C'eſt qu'ils ont l'eſprit plus ſolide que nous, ou qu'ils ont moins de curioſité. Nous le voyons meſme aux perſonnes ſages d'entre nous leſquels ſe tiennent touſiours à la modeſtie, & n'outre paſſent
850 iamais la bienſean- || ce deue à leur condition.

Le Chirurgien qui iuſques à lors auoit gardé le ſilence, dit qu'il s'eſtonnoit fort que nous razions nos barbes, eſtant l'ornement de l'homme.

Reſp. Noſtre vie doit eſtre conforme à celle de noſtre Pere, & ſi un ſi grand Saint s'eſt conformé aux anciens & a obſerué l'ordonnance de l'Egliſe qui enioint à tous les Eccleſiaſtiques de razer leur barbe, il ne faut point d'autre raiſon pour nous faire meſpriſer cette ſupperfluité.

Ouy, dit un gros Matelot, & s'eſt-il conformé aux anciens auec ſon bonnet pointu, comme nous voyons porter à quelques Religieux de voſtre ordre? Reſp. La conſequence n'en eſt pas bonne, car s'il y en a qui ayent trouué bon de le porter de la ſorte, n'eſt pas à dire que S. François l'ait porté pointu, s'eſt * une liberté qu'ils ſe font donnée, auſſi n'eſtoit-il point rond, ains de forme quarrée à peu prés comme celuy que nous portons.

Garçon, dit Monſieur du Pont au Mattelot, il n'importe pas qu'un capuce ſoit rond, quarré ou pointu, mais que le Religieux obſerue bien ſa regle, & pour moy i'ay quelquefois leu les croniques de S. François, & ay touſiours aymé les Religieux de ſon Ordre; mais à dire vray, l'obſeruance qu'on dit autrement les Cordeliers a donné un grand nombre de Sainćts à l'Egliſe, & y a encores parmy eux de grands Serui-

teurs de Dieu que le monde ne cognoiſt point, lesquels s'y perfec- || tionnent en bienfaiſant & non point 851
en regardant à la vie de quelques libertins, deſquels le College de Ieſus Chriſt n'a pas eſté exempt, ny l'Ordre pendant la vie meſme de S. François.

Mais à quel propos tant de ſortes de Religieux? repliqua le Mattelot.

Reſp. Le luſtre d'un Roy & la grandeur d'un Prince giſt en la bonne conduite, & ſe fait voir en la multitude, & diuerſité de ſes Serviteurs, comme la beauté de l'Egliſe en ſes ceremonies, & au grand nombre & union de ſes Religieux & Eccleſiaſtiques.

Voſtre raiſon eſt tres-bonne, dit lors un paſſager, mais vous eſtes beaucoup qui vous dites de Sainct François, & ſi on ne ſçait à qui attribuer la Regle. Il y a des Tertiaires qui ſe veulent dire de l'Ordre, & paſſent meſme ſouuent pour Recollects & Capucins, ainſi que i'ay veu en quelques lieux, & cependant ie cognois pluſieurs de leurs Conuents qui poſſedent de bonnes rentes, ont des colombiers & glapiers, & reçoiuent argent & pecune, & vous dites que cela ne vous eſt pas permis, ils ſont donc tranſgreſſeurs de voſtre Regle & manquent à cette union.

Reſponces. Ils ne ſont point tranſgreſſeurs de noſtre Regle, car ils ne l'ont iamais profeſſée ny obſeruée, ains une troiſieſme, qui auoit eſte faicte pour les perſonnes ſeculiers ſeulement, laquelle n'a rien de commun auec la noſtre, qui eſt celle meſme || que S. 852
François a obſeruée durant ſa vie.

Ils auroient donc grand tort s'ils ſe diſoient Capucins ou Recollects, car cela ſeroit vous ſcandalizer,

& faire paſſer pour Religieux qui faites profeſſion d'une Regle & ne l'obſeruez point.

Reſponce. Cela eſt bien véritable, Monſieur, mais pour couper broche à tous ces diſcours & vous faire une fois ſçauant pour toutes, ie vay vous diſtinguer les Ordres de Sainct François, & puis nous parlerons d'autres choſes, ou bien nous prierons Dieu, car deſia la chandelle eſt à l'habitacle.

Ie feray fort ayſe d'apprendre ces diſtinctions, dit Monſieur du Pont, & eſt meſme neceſſaire que chacun les ſçache pour beaucoup de raiſons, pourſuiuez donc voſtre diſcours.

Il faut que vous ſçachiez, Meſſieurs, que Sainct François noſtre Chef & Patriarche, eſtablit trois Ordres, le premier qu'il nomme des Freres Mineurs eſt auiourd'huy diuiſé en trois corps, d'Obſeruantins, dits Cordeliers, Recollects & Capucins, qui ſont tous trois les vrays Freres Mineurs & Obſeruateurs d'une meſme Regle & Profeſſion. Le ſecond, de pauures Dames ou filles de Saincte Claire. Le troiſieſme, qui eſtoit quaſi à la mode des Confrairies d'auiourd'huy, eſt des penitens de l'un & l'autre ſexe, d'hommes & de femmes viuans en leurs propres maiſons.

853 || Les ſeuls Freres Mineurs ſont obligez par leur Regle de viure des ſeules aumoſnes offertes ou mandiées, & ne doiuent receuoir argent, rentes n'y * reuenus, ſans licence expreſſe du Sainct Siege, auquel ont eu recours les Freres Mineurs Conuentuels, qui par ce moyen viuent en conſcience poſſedans du reuenu.

Les filles de Saincte Claire doiuent eſtre pauures

& mandiantes, ſinon celles qui ſont priuilegiées, non
qu'elles meſmes puiſſent ſortir de leur Monaſtere pour
mandier leur vie, car ce n'eſt pas le propre des filles,
mais on leur ordonne des Tertiaires ou Freres au
chappeau, qui ont ſoin d'elles en ceſt office.

Pour les Penitens du troiſieſme Ordre de l'un &
l'autre ſexe, mariez & non mariez, viuans en leurs
propres maiſons, ils n'ont autre * loix que celle des
Chreſtiens, & d'obſeruer une Regle fort facile, que
Sainct François leur a laiſſée pour contenter leur de-
uotion & non pour en faire aucun corps de Religion,
comme il eſt tres-probable en ce que plus de deux cens
cinquante ans apres la mort de ce Sainct Pere, il n'y
en a point eu d'eſtably, & n'eſtoit pas neceſſaire de
faire outre l'intention du Sainct, & apporter trouble
en ſon Ordre par cette multiplication de Religion,
deſia trop grande auiourd'huy en l'Egliſe.

L'Ordre des Peres Tertiaires, que l'on appelle à
Paris Picpuces ou Capucins de || Picpuces, eſt le meſ- 854
me que Sainct François eſtablit pour les ſeculiers de
l'un & l'autre ſexe, que le R. P. Vincent, premier
fondateur de cette Congregation, a accommodé à ſon
uſage & à celuy de ſes Freres, auec le pied nud & un
habit non bleu, ou perſe, auec une courroye de cuir
pour ceinture, comme i'ay veu en quelques Tertiai-
res, mais tel qu'il ne differe preſque en rien du noſ-
tre, qu'à leur long monteau, à leur grande barbe, &
à deux grandes moizettes ou pieces de drap attachées
à leur capuce qui leur deſcendent iuſque à la ceintu-
re, & à la couleur du drap, lequel ils portent de lai-
ne obſcure, comme les Minimes, & non ourdy de

blanc & tiſſu de noir, comme les Freres Mineurs, ce qui n'empeche pas qu'ils ne paſſent ſouuent pour Recollects ou Capucins, quoy qu'ils ne le ſoient point, & nous ſoient tres-differens en Regle & maniere de vie, comme ayant argent, rentes & reuenus, & nous choſe qui ſoit que pauureté, à laquelle noſtre S. Patriarche nous a reduit par ſa Regle, ce que ie dis non pour les blaſmer, car ie ne touche pas à leur vertu, mais pour ce qu'il eſt neceſſaire que ſoyez eſclaircy, & deſtromper ceux qui s'eſtoient laiſſé perſuader qu'ils eſtoient Freres Mineurs Recollects, ou Capucins, & ne le ſont point, ains Tertiaires ou Tiercelins, c'eſt à dire du troiſieſme Ordre eſtably par S. François, pour les ſeculiers, mariez ou non mariez, viuans dans leurs propres maiſons.

855 Or, dit le Maiſtre du Nauire, fort hon- || neſte homme, à ſa pretenduë Religion prés, car luy meſme s'offrit de me monſtrer la Sphere : vous vous dites d'un meſme Ordre & profeſſion, les Cordeliers, les Capucins & vous, qui ſont les premiers, & plus anciens de vous trois, car pour les Tertiaires ou Picpuces, leur fondateur éſt encore viuant.

Eſtant ainſi preſſé & honneſtement obligé, ie fus contraint de rappeller ma memoire, ſonger à ce que i'auois autrefois leu, & puis ie leur parlay de la ſorte:

Meſſieurs, les Peres Recollects ont eu leur commencement dés l'an 1486, deux cens ſeptante-ſept ans apres l'inſtitution de la Regle qui commença en l'an mil deux cens neuf, & ſeptante & un ans apres la reformation des Peres de l'Obſeruance, dits Cordeliers, qui ne prennent leur origine de plus haut que

du Concile de Conſtance, tenu l'an mil quatre cens quinze, duquel ils receurent leur confirmation par les Peres aſſemblez (le Siege Apoſtolique vaquant), bien qu'il ayt eu ſon commencement l'an mil trois cens octante, par le venerable Pere Paul deTrinci,Lay, qui en eſt le fondateur, Dieu ayant voulu eſtablir cette Sainᴄte Reforme ſur la baze & fondement de l'humilité, de laquelle ce Seruiteur de Dieu eſtoit particulierement doué, bien qu'il eut eſté tres-noble au monde.

Les Peres Capucins qui ſont venus du || depuis 856
ont commencé leur Reformation l'an mil cinq cens vingt cinq, laquelle ne prend neantmoins ſon origine que l'an mil cinq cens vingt huict, le treizieme de Iuillet, que le Pape approuua cette Religion, trente-neuf ans apres les Peres Recollects.

Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Reformation des Peres Recollects a eſté le venerable Frere Iean de la Puebla Ferrara, perſonnage tres inſigne en ſainteté & merite. Il prit naiſſance dans l'Eſpagne, des Ducs de Beiar, il eſtoit propre nepueu du Roy Catholique Dom Ferdinand V. & poſſedoit le comté de Benalcazar, & enſemble de grands biens.

Eſtant touché d'une inſpiration diuine, il quitta les grandeurs de la terre, & rompit tout à faict auec le monde, pour ſe conſacrer entierement au ſeruice de noſtre Dieu, ſous les enſeignes du Seraphique Sainct François, & depuis il obtint du Pape Innocent VII, par l'entremiſe d'Eliſabeth, Reyne d'Eſpagne, licence de baſtir quelques Monaſtères de Recollection, pour y garder eſtroittement la Regle de Sainct François, auec

ceux qui feroient portez de la mefme volonté que luy. Ce qui arriua l'an de grace mil quatre cens octante-neuf. Il fut le premier qui porta le titre de Cuftode, & exerça cette charge depuis l'an mil quatre cens nonante, iufques à l'an 1495 qu'il deceda.

857 || Le fondateur ou celuy qui a donné commencement à la Réformation des PP. Capucins a efté le Venerable Frere Mathieu Bafci, perfonnage tres-infigne en fainteté & merite, natif du Chafteau de Bafci, fitué aux confins de Monfeltre, en Italie, lequel prit l'habit de Religion en un Monaftere appellé Sainct Sixte, des Peres de l'Obferuance, puis les quitta & donna commencement à la Reformation des Peres Capucins l'an 1525.

Et ayant attiré quelque * compagnons comme le Venerable Frere Louys & quelque * autres, ils obtindrent du Pape Clement VII, par l'entremife de la Ducheffe d'Urbin, la confirmation de leur Ordre par une bulle dattée du 1. Iuillet l'an 1528. les foumettant neantmoins toufiours aux Freres Mineurs Conuentuels en la confirmation de leur Prelat, comme nous le fommes au General de tout l'ordre de Sainct François.

Or les annales de leur Ordre nous affeurent que ce P. Louys, qui auoit fouffert infinis trauaux, pour eftablir & amplifier cette fainte Reformation par un fecret iugement de Dieu, il quitta tout, & s'alla faire Hermite. Et le Pere Mathieu ne mourut point dans l'Ordre, ains s'en retourna quelques années deuant fon trefpas à Venize, entre les Peres de l'Obferuance, où il mourut dans la maifon du Curé de S. Moyfe le

5. Aouſt, apres auoir receu ſes derniers Sacremens des mains de l'Obſeruance & fut enterré dans le Conuent des Obſeruantins de Venize, appellé la Vigne.

|| Voylà en general le commencement de ſes ſaincts 858
Ordres, deſquels Dieu a pris un ſoin tres-particulier, & ne faut point s'eſtonner ſi le Pere Louys apres auoir bien peiné pour l'eſtabliſſement des PP. Capucins, s'eſt faict Hermite, il faut croire que ça * eſté par inſpiration diuine, & pour auoir un peu de repos apres le trauail, cela s'eſt veu en pluſieurs autres bons Religieux, auſquels la ſolitude fauoriſe la perfection & la vertu de ceux qui ont vieilly en la Religion, comme il eſt dit en la vie des Peres.

Le bon Frere Mathieu, qui a eſté le premier commençant, a eſté auſſi le premier qui retourna mourir au ſein de la mere d'où il auoit tiré les enfans qui ont ſuiuy ſa premiere pointe, on ne peut en cela qu'admirer les iugemens de Dieu. Le Beat Frere Nicolas Facteur, tres-ſainct perſonnage, qui mourut il y a quelques années, en Eſpagne auoit eſté premierement Cordelier, puis Recollect, ſe fit apres Capucin & retourna mourir Recollect, & luy ayant eſté demandé la raiſon de tous ces changemens, il reſpondit: Ie ne puis faire autre choſe que la volonté de Dieu, les Cordeliers & Obſeruantins ſont ſaincts, les Recollects ſont ſaincts, les Capucins ſont ſaincts. Et pour moy ie le croy auec luy, & vous donne aduis que i'appercois la terre que l'on appelle de la Heue & que bientoſt nous arriuerons à Dieppe moyennant la grace de Noſtre Seigneur, comme nous fiſmes fort heureuſement le
meſme iour, & de là de noſtre pied à noſtre || Con- 859

uent de Paris, où nous rendimes nos actions de graces au tout puissant & receumes la charité de nos Freres, autant consolez de nostre retour que marris de ne nous pouuoir assez tesmoigner les effects de leur bienueillance, laquelle ie prie Dieu recompenser dans le Ciel. Amen.

Fin du troisiesme Liure.

HISTOIRE 860

DV CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLECTS

EN LA

NOVVELLE FRANCE.

LIVRE QVATRIESME.

Aduis de l'Autheur donné à Moneigneur le Duc de Montmorency, Viceroy, touchant la preeminence que les Huguenots pretendoient leur eſtre deuë, & du choix que les PP. Recollects firent des PP. Ieſuites pour eſtre ſecondés à la miſſion du Canada.

Chapitre I.

Le ſilence eſt une vertu telle que hors ſon temps
n'eſt plus vertu. Les deſordres que i'auois veus en la
nouuelle France m'obligerent puiſſamment d'en ad-
uertir Monſeigneur le || Duc de Montmorency Vice- 861
roy du païs, pour y apporter les remedes neceſſaires,
car les Huguenots tenoient partout le deſſus dans
leurs vaiſſeaux faiſans leurs prieres, & nous con-
trainćts de tenir la prouë en chantans les louanges de
noſtre Dieu, qu'eſtoit proprement mettre le trompeur
Baal au-deſſus du vray Dieu.

Et la caufe de ce defordre procedoit de ce que les principaux de la flotte auec la plufpart des Officiers eftoient de la religion pretendue & * reformée, lefquels auoient efté ozés iufques-là que de chanter de nouueau leurs Marottes, pendant qu'un de nos Freres difoit la Saincte Meffe à la Traicte, pour l'interrompre, ou le contrarier ce fembloit, tellement que ce n'eftoit pas le moyen de planter la foy où les chefs principaux eftoient contraires à la mefme foy, mais pluftot une confufion de croyance aux Sauuages, qui s'apperceuoient defia de nos differentes manieres de feruir Dieu, difans que les uns faifoient le figne de la Croix, & les autres non.

Ie dreffay donc des memoires lefquels ie prefentay à ce Seigneur Duc, qui en defira la lecture & eftre luy mefme le gardien de mes cayers pour les prefenter à fon confeil, auquel il me pria d'affifter, mais qui eut tant de remife, qu'à la fin ie ne m'y pû trouuer pour quelque affaire particuliere qui me furuint, & à mon deffaut le Pere Irenée y accompagna noftre R. P. Prouincial qui y receut contentement.

862 || Neantmoins à peine l'ordre neceffaire eft-il eftably par ce Seigneur Duc en fon confeil, qu'il eft mandé pour le feruice du Roy dans fes gouuernemens, c'eft ce qui l'obligea, outre fes autres grandes & ferieufes charges, de fe deffaire de la Viceroyauté du Canada entre les mains de Monfeigneur le Duc de Vantadour, fon nepueu, lequel fuiuant l'intention dudit Seigneur fon oncle, nous fit l'honneur de nous communiquer fes pieux deffeins & la volonté qu'il auoit d'eftablir de grandes colonies dans le païs, fi le

mal-heur par l'impuiffance ne luy euft empeché d'efclore fes diuins proiets.

Nous voylà donc dans de grandes efperances, & felon la grandeur des chofes qu'on nous defpeignoit, nous iugeons auec le mefme Seigneur, que pour entretenir tant de peuplades, continuer la conuerfion des Sauuages, & eftablir des Seminaires partout pour l'inftruction de la ieuneffe, il nous eftoit neceffaire d'auoir le fecours de quelques Religieux rentez, qui puiffent par leurs propres commoditez & moyens fournir aux frais & à la nourriture defdits enfans & nouueaux conuertis, puis que la compagnie des marchands s'excufoit fur fon impuiffance, & nous fur noftre Regle qui nous deffend les revenus.

Entre tous les Religieux nous propofames le RR. PP. Iefuites, lefquels comme perfonnes puiffantes pouuoient beaucoup à ces peuples indigens, où il faut neceffairement auoir de quoy donner fi on y veut aduancer, car plus || on leur donne plus on les attire, 863
& n'ayez pas de quoy les nourrir, c'eft à dire qu'ils vous admireront & peu vous pourront fuiure. Ce n'eft pas comme dans les Indes, où les habitans n'auoient à faire que du fecours fpirituel fimplement, là où ceux-cy ont affaire* de tous les deux, fpirituel & temporel, & par ainfi ie peux dire affeurement que la pauureté de S. François a faict un tres-grand fruict aux Indes, & que nous auons eu raifon d'appeller le fecours des RR. PP. Iefuites au Canada.

Ie fçay bien que nos Peres eftablirent des Colleges & Seminaires par toutes les deux Indes auant la venuë des RR. PP. Iefuites, aufquels ils les cederent

volontairement à leur arriuée, comme ayans d'ailleurs affez d'autres occupations à prefcher, conuertir & confeffer par tout où ils eftoient appellez. Mais le Roy d'Efpagne y pouruoyoit tellement par la main de fes officiers, auec d'autres perfonnes deuotes, qu'ils n'y auoient autre plus grand foin que de Catechifer les enfans, les inftruire aux bonnes lettres & les conuertir à Iefus Chrift, fans fe mesler des rentes que des perfonnes honneftes & vertueufes auoient en maniement; mais icy, comme i'ay dit, il en va tout autrement, car perfonne n'a pris foin de nous feconder que de parolle feulement, à la referue de quelqu'uns de nos amis.

Ce choix que nous fifmes defdits Pere * Iefuites pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de nos amis, qui tafchoient de nous en diffuader, nous affeu-
864 rant qu'à la fin du || compte ils nous mettroient hors de noftre maifon & du païs, mais il n'y auoit point d'apparence de croire cefte mefcognoiffance de ces bons Peres: ils font trop fages & vertueux pour le vouloir faire, & quand bien un ou deux particuliers d'entre eux en auroient eu la volonté, une hirondelle ne fait pas un Printemps, ny un ou deux Religieux la communauté, & par ainfi c'euft efté crime de fe meffier d'eux, non pas mefme en la penfée, car il paroift que par tout ailleurs nous auons vefcu en paix auec eux.

Pour venir au fuiet de cette propofition, le P. Irenée eftant en l'hoftel dudit Seigneur Duc, y arriua fort à propos le R. P. Noirot, Iefuite, auquel ledit P. Irenée ayant fait ouuerture de l'affaire, pria ledit Sei-

gneur de l'agreer, comme il fift, apres que ledit P. Noirot eut accepté l'offre d'une affection nompareilles * (car il eftoit fort zelé), proteftant au nom de la Compagnie, qu'ils nous en auroient une eternelle obligation. Quelqu'uns d'entr'eux en fuitte nous vindrent prier de leur faire part de quelque * memoires de la langue Huronne que i'auois dreffez pour leur feruir, lefquels ie ne pû leur donner pour lors, n'eftans pas encores en eftat.

Les chofes eftant en telle difpofition, il fut queftion de faire paffer au confeil dudit Seigneur & de la compagnie des Marchands tout ce qui eftoit de cet accommodement, & deuions nous y trouuer enfemble auec eux, mais n'ayans pas efté aduerty du iour, lefdits Peres y || affifterent fans nous, & à mefmes temps par- 865
tirent pour Dieppe, où defia eftoit arriué pour le mefme voyage le Pere Iofeph de la Roche Daillon, Recollect, auec un ieune Sauuage Canadien qui depuis cinq ans auoit efté enuoyé en France par nos Religieux de Kebec, lequel apres auoir efté bien inftruict & endoctriné par deffunct Monfieur le Prince de Guimée fon parrain, Pierre Anthoine, qu'il entretint aux eftudes iufques apres fa mort, que l'enfant fut congru en la langue Latine, & fi bon François, qu'eftant de retour à Kebec nos Religieux furent contraints le renuoyer pour quelque temps entre fes parens afin de reprendre les idées de fa langue maternelle qu'il auoit prefque oubliée, de quoy il fit quelque difficulté au commencement, car comme le P. Iofeph le Caron, Superieur de Kebec, luy eut propofé cette obedience, il le pria les larmes aux yeux de l'en vouloir difpen-

ſer, diſant: Comment, mon Pere, voſtre Reuerence voudroit-elle bien me renuoyer entre ſes * beſtes qui ne cognoiſſent point Dieu! Mais le Pere luy repartit que c'eſtoit pour leur faire cognoiſtre, & pour raprendre ſa langue maternelle qu'il l'y enuoyoit, afin d'ayder à ſauuer ſes parens & tous ceux de ſa Nation, apres quoy il obeït & ſe diſpoſa pour partir, duëment inſtruit de la maniere comme il ſe deuoit gouuerner parmy ſes gens, ſans courir riſque de ſon ſalut.

866 Dés le lendemain matin, eſtant en ville, ie || rencontray fort à propos une perſonne de qualité intereſſée dans le party, auec lequel m'abouchant il m'aduertit de tout le reſultat du conſeil, & comme les RR. PP. Ieſuites auoient obtenu la nourriture de deux de nos Religieux, de ſix que la compagnie nous entretenoit de tout temps, & par ainſi reduit noſtre nombre de ſix à quatre, qui ne fut pas pris à bonne augure.

Cet aduertiſſement donné, ie fus trouuer Monſeigneur le Duc de Vantadour, auquel ie fis mes plaintes, & le priay d'y remedier, comme il fiſt promptement, commandant au ſieur Girard ſon Secretaire d'en eſcrire de ſa part à Meſſieurs les Directeurs & Chefs de l'embarquement à Dieppe, afin qu'ils aduertiſſent les RR. PP. Ieſuites, que l'intention de la compagnie n'eſtoit pas qu'ils priſſent part à la nourriture de ſix Recollects que depuis pluſieurs années ença les compagnies anciennes & nouuelles auoient entretenus dans le Canada, autrement qu'il leur reuoquoit ſon conſentement, à quoy les Peres obeïrent

promptement, & ſe ſubmirent aux volontez dudit Seigneur Duc.

Cette petite action n'a neantmoins en rien alteré l'amour & le reſpect que nous auons à ces grands hommes, ie dis grands pour ce qu'ils le ſont en effect de prudence & de ſcience, prudens & reſpectueux dans un point, qui les maintiendra touſiours dans la vertu, & le bon odeur de ceux qui ſçauent qu'aux Religions où la ciuilité & le reſpect reciproque man-
|| que, la vertu manque auſſi; il ne s'enſuit pas pour- 867
tant qu'il ne ſe puiſſe gliſſer de petits manquemens dans les compagnies les mieux reglées & les maiſons les mieux policées. Les plus grands Saincts ont eu quelquesfois des debats, mais qui ont trouué leur mort auſſitoſt que leur naiſſance.

Toutes ces choſes eſtant en bon ordre & l'equipage dans les vaiſſeaux, on ſe miſt ſous voille apres les prieres accouſtumées, mais ſi fauorablement qu'ils trauerſerent ce grand Occean ſans aucun peril, & ſi heureuſement qu'en un temps tres-court en comparaiſon de l'ordinaire, ils arriuerent auec contentement dans ce deſiré port de Kebec, où ils furent receus des hyuernans (c'eſt ainſi qu'on appelle les habitans de Kebec) auec la ioye & la courtoiſie qu'ils pouuoient eſperer de ceux qui eſperoient encore plus d'eux à cauſe de leur neceſſité.

Or comme c'eſt l'ordinaire que les choſes ſainctes ſont touſiours contrariées en leur commencement, & que de tant plus le diable en prenoit de pertes, plus il ſe roidit contre icelles par toutes ſortes de voyes pour les empecher s'il pouuoit, les RR. PP. Ieſuites

n'eſtoient pas encores ſortis des barques, qu'ils furent aduertis qu'il n'y auoit point d'ordre de les loger à Kebec ny au fort, & tellement eſconduits qu'on parloit deſia de les repaſſer en France. Ce fut un mauuais ſalut pour eux, & une facheuſe attaque, capable d'eſtonner des perſonnes moins conſtantes. Mais nos
868 Freres || prenans part dans les intereſts de ces bons Peres, ſçachans cette diſgrace, leur offrirent charitablement, & les mirent en poſſeſſion cordiallement, de la iuſte moitié de noſtre maiſon (à leur choix), du iardin, & de tout noſtre enclos, qui eſt de fort longue eſtenduë, fermé de bonnes palliſſades & pieces de bois, qu'ils ont occupez par l'eſpace de deux ans & demy.

De plus ils leur preſterent une charpente toute diſpoſée & preſte à mettre en œuure pour un nouveau corps de logis d'enuiron 40. pieds de longueur, & 23. de large, & en l'an 1627. ils leur en preſterent encore une autre que nos Religieux auoient derechef fait dreſſer pour aggrandir noſtre Conuent, leſquelles ils ont employées à leur baſtiment commencé au delà de la petite riuiere sept ou 800. pas de nous, en un lieu que l'on appelle communement le fort de Jacques Cartier.

Et pour vous monſtrer comme en effet nos Religieux ſeuls ſont cauſe apres Dieu que leſdits RR. PP. Ieſuites ſont eſtablis dans le Canada (ce que nous auons fait pour eſtre aſſiſtés en la conuerſion des Sauuages), voicy ce que le R. P. Lalemant, ſuperieur de leurs Peres en Canada, en eſcriuit au ſieur de Champlain, par une lettre dattée du 28. Iuillet 1625. & une autre du meſme iour & an à noſtre R. P. Prouincial.

Monſieur,

Nous voicy graces à Dieu dans le reſort de voſtre Lieutenance, où nous ſommes heureuſement arriuez, apres auoir eu une des belles tra- || uerſes qu'on aye 869 *encore experimenté. Monſieur le General apres nous auoir declaré qu'il luy eſtoit impoſſible de nous loger ou dans l'habitation ou dans le fort, & qu'il faudroit ou repaſſer en France, ou nous retirer chez les Peres Recollects, nous a contraincts d'accepter ce dernier offre. Les Peres nous ont receus auec tant de charité qu'ils nous ont obligez pour un iamais. Noſtre Seigneur ſera leur recompence. Un de nos Peres eſtoit allé à la traicte en intention de paſſer aux Hurons ou aux Hiroquois, auec le Pere Recollect qui eſt venu de France, ſelon qu'ils aduiſeroient auec le Pere Nicolas, qui ſe deuoit trouuer à la traicte & conferer auec eux, mais il eſt arriué que le pauure Pere Nicolas au dernier ſaut s'eſt noyé, ce qui a eſté cauſe qu'ils ſont retournez, n'ayans ny cognoiſſance, ny langue, ny information : nous attendons donc voſtre venuë pour reſoudre ce qui ſera à propos de faire. Vous ſçaurez tout ce que vous pourrez deſirer de ce pays du P. Ioſeph, c'eſt pourquoy ie me contente de vous aſſeurer que ie ſuis, Monſieur, voſtre tres-affectionné Seruiteur Charles Lalemant. De Kebec ce 28 Iuillet 1625.*

Mon Reuerend Pere,

Pax Chriſti.

Ce ſeroit eſtre par trop meſcognoiſſant de ne point

eſcrire à voſtre Reuerence, pour la remercier, tant des lettres qui furent dernierement eſcrites en noſtre faueur aux Peres qui ſont icy en || la nouuelle France, comme de la charité que nous auons receue deſdits Peres, qui nous ont obligez pour un iamais, ie ſupplie noſtre bon Dieu qu'il ſoit la grande recompence & des uns & des autres, pour mon particulier i'eſcris à nos Superieurs que i'en ay un tel reſſentiment que l'occaſion ne ſe preſentera point que ie ne le faſſe paroiſtre, & les ſupplie quoy que d'ailleurs bien affectionnez de teſmoigner à tout voſtre ſainct Ordre le meſme reſſentiment. Le P. Ioſeph dira à voſtre Reuerence le ſuiet de ſon voyage, pour le bon ſuccez duquel nous ne ceſſerons d'offrir & priere & ſacrifices à Dieu, il faut ceſte fois aduancer à bon eſcient les affaires de noſtre Maiſtre, & ne rien obmettre de ce qu'on pourra s'aduiſer eſtre neceſſaire, i'en ay eſcrit à tous ceux que i'ay creu y pouuoir contribuer, que ie m'aſſeure s'y emploieront, ſi les affaires de France le permettent, ie ne doute point que voſtre Reuerence ne s'y porte auec affection, & ainſi Virtus unitas, *fera beaucoup d'effet. En attendant le ſuccez, ie me recommande aux ſaincts ſacrifices de voſtre Reuerence, de laquelle ie ſuis*

Tres humble Seruiteur
Charles Lalemant.

De Kebec ce 28. Iuillet
1625.

A mon Reuerend Pere Prouincial
des RR. Peres Recollects.

|| Le bon Pere Iofeph le Caron & tous les Religieux 871
refiouys de la venuë de fi bons hoftes, creut qu'en faifant un voyage en France, il amelioreroit fort le Canada & adioufteroit un autre bien aux RR. PP. Iefuites, qu'eftoit quelque benefice qu'il efperoit du Roy pour la nourriture des enfans & nouueaux conuertis, & ce qui luy en donnoit dauantage d'efperance eftoit l'honneur qu'il auoit eu eftant au monde d'enfeigner à Sa Maiefté les premiers rudimens de la foy; il n'y pu rien faire neantmoins, car encore bien que le Roy euft bonne volonté comme ie vis en effet, il fallut paffer par tant de mains, que lors que nous penfames eftre le plus aduancé, ce fut lors que tout eftoit defefperé & qu'il fallut penfer du retour apres auoir receu un petit bienfait de Sa Maiefté, qu'elle fift deliurer elle-mefme ne s'en fiant pas à fes officiers, qui ne nous feruoient que de remifes.

Le Pere s'embarqua donc pour France à la fin du mois d'Aouft 1625, qui eftoit la mefme année que les RR. PP. Iefuites eftoient arriuez à Kebec, & y fift les negociations que ie viens de dire, marry de n'y auoir pû faire dauantage, & s'embarqua pour fon retour l'année fuiuante dans la Catherine, vaiffeau de 250. tonneaux, auec le F. Geruais Mohier fon compagnon, & arriuerent heureufement à Tadouffac le 28. Iuin 1626, où ayans mis pied à terre, le bon Frere (encore nouueau) fe trouua comme dans un abifme d'eftonnement & de merueille à l'afpect de ces pauures Sauuages, defquels il || eut quelque appre- 872
henfion au commencement, car comme il m'a dit luymefme, il luy fembloit voir en eux quelque * demons,

ou des carefmes prenans tant il les trouuoit, eftrangement accommodez. Il en prend de mefme prefque à tous ceux qui les voyent pour la premiere fois, & puis on s'y accouftume, comme de voir d'autres perfonnes de deça mieux couuertes.

Il fe preparoit pour lors un grand feftin dans une cabane à plus de 200. Sauuages, hommes, femmes, & enfans, auquel il fut inuité par le maiftre, qui penfoit en cela le gratifier de beaucoup, mais il fe trompoit bien fort, car il n'auoit pas l'appetit aiguifé iufques là que de pouuoir manger d'une telle viande, qui n'eftoit point à fon gouft. De le refufer il n'y auoit point d'apparence, pour ce qu'ils ne fçauent que c'eft d'eftre efconduits, & l'accepter, c'eftoit fe mettre à l'impoffible. Que fit donc ce bon Religieux, il s'affit à platte terre comme les autres, tint bonne mine & ne mangea point du tout. Ce que voyans quelqu'uns de la trouppe luy prefenterent un gros morceau de graiffe d'ours à manger, qu'ils eftiment delicieufe, comme nous faifons icy la perdrix, mais c'eftoit le faire tomber de fiebure en chaud mal, comme l'on dit, & demeura les bras croifez, ô mon Dieu, pendant que les autres fe donnoient au cœur ioye de 4. grande * chaudieres de pois, prunes, figues, raifins, bifcuis, poiffon & chair d'ours, le tout bouilly, cuit & meslé enfemble auec un auiron.

Il me vient de refouuenir de ma première entrée dans leurs cabanes, mais il eft vray que ie trouuay
873 leur meneftre fort defgouftant, || car la regardant feulement de l'œil, elle me faifoit fousleuer le cœur, & cependant auec la grace du bon Dieu, ie me fuis bien

accouſtumé du depuis, & à des mortifications bien plus grandes que l'on ne faiſt par icy.

Le feſtin finy, il priſt congé de ſes hoſtes auec un ho, ho, ho, pour remerciement de leur bonne chere, & s'en retourna au Nauire plus affamé qu'il n'en eſtoit party, & peu apres ſe mirent ſous voile pour Kebec, où ils arriuerent le quatrieſme de Iuillet, en tres-bonne ſanté Dieu mercy, & ayans rendu les graces ordinaires à Noſtre Seigneur, ils receurent la charité & bon accueil qu'on a accouſtumé de faire aux voyagers * & pelerins François, des commoditez du pays.

Comme le Pere Ioſeph de la Roche, Recolleſt, & le Pere Brebeuf, Ieſuite, monterent aux Hurons, & d'un petit Huron qui nous fut amené, lequel fut conduit en France, puis baptiſé.

CHAPITRE II.

Il eſt tres-neceſſaire d'auoir des Religieux en Canada, & par toutes les Nations errantes, pour les pouuoir inſtruire en la loy de Dieu, mais le principal
fruiſt ſe doit eſ- || perer des peuples ſtables & ſeden- 874
taires. Le Pere Ioſeph de la Roche, ſe reſouuenant de ce que ie luy en auois dit, ſe reſolut d'y aller, & auec luy le R. P. Brebeuf, Ieſuite, leſquels à ce deſſein partirent de noſtre Conuent de Noſtre Dame des Anges, enuiron le mois de Iuillet de l'an 1525. pour les trois riuieres, & de là au Cap de Viſtoire, où ſe tenoit la

Traicte auec les Sauuages de diuerſes contrées là aſſemblez.

Eſtant arriuez aux barques, ils en communiquerent auec les Chefs, leſquels en loüans leur zele, leur firent offre de tout ce qui leur faiſoit beſoin pour leur voyage, & leur donnerent des raſſades, couſteaux, chaudieres, & autres uſtencilles de meſnage qu'ils accepterent pour leur ſeruir dans le pays, & pour en accommoder leurs Sauuages, & ceux qui les nourriroient, ou leur rendroient quelque ſeruice.

Pendant qu'on diſpoſoit leur petit faict, ils s'informerent du Pere Nicolas par le moyen du Truchement Huron, mais ayans appris qu'ils l'auoient noyé au dernier ſaut, auec noſtre petit diſciple Auhaitſique, ils en furent fort affligez, & contraincts de s'en retourner à Kebec ſans rien faire, n'ayans pas eu aſſez de courage pour paſſer ce coup-là aux Hurons, comme ils firent l'autre année d'apres, auquel temps le Pere Ioſeph conuint auec quelques Hurons de noſtre cognoiſſance qui le receurent courtoiſement en leur ſo-
875 ciété, mais pour le pauure Pere Brebeuf || il y eut un peu plus de difficulté, car outre qu'il leur eſtoit noueau, & auſſi mal armé que nous, ils prenoient pour excuſes qu'il eſtoit un peu lourd pour leur canot, qui eſtoit un honneſte refus fondé ſur la raiſon, car ſi une perſonne peſante panche tant ſoit peu plus d'un coſté que d'autre, ou qu'en entrant dedans il ne met le pied doucement & droitement au milieu du canot, c'eſt à dire qu'il tournera, & que tout renuerſera dans la riuiere, & puis voyez ſi vous ſçauez nager auec vos gros habits, ce ſera auec peine, car cela peut arriuer à de

certains endroits, d'où les Sauuages mesmes ne se sçauroient retirer qu'en se noyans.

Mais comme le Pere Brebeuf, accompagné pour lors du Pere de Noue, eut faict quelque present honneste aux Hurons, il trouua en fin place dans un canot, qui le consola fort, & puis partit apres les autres, sous la garde de Nostre Seigneur & de son bon Ange, où nous les lairons aller pour parler d'un petit Huron qui nous fut amené, & puis au chapitre suiuant, ie vous donneray une brefue relation d'un voyage que le Pere Ioseph fist passant des Hurons aux Neutres.

La mort du pauure Pere Nicolas fut une perte tres-notable pour le pays, aussi fut-il egallement regretté des Sauuages & des François, qui trouuoient en luy une grande science, accompagnée d'humilité, & d'une grande honnesteté & douce conuersation, qui me fait
|| dire qu'il eust rendu de grands seruices à Nostre 876
Seigneur en cette mission s'il luy eust donné une plus longue vie, car les Huguenots mesmes aduouoient ses merites & ses graces, mais le principal est qu'il estoit fort bon Religieux.

Entre les Hurons qui luy estoient les plus affectionnez, il y eut un bon homme qui nous amena son fils pour estre instruit en nostre Conuent, auquel le Pere Ioseph le Caron fit toute la meilleure reception qui luy fut possible, comme à une petite ame qui venoit pour estre enrollée sous l'estendart de Dieu, par le moyen du S. Baptesme, ainsi qu'il fut du depuis.

Or il arriua neantmoins un petit zele pour ce petit garçon, entre les Reuerends Peres Iesuites, le sieur Emery de Caen & nous, car chacun desiroit s'en pre-

ualoir, & nous l'ofter pour l'amener en France. Tous offroient des prefents à l'enui, & cependant le pere de l'enfant defiroit à toute force qu'il nous reftat, difant, comme il eftoit vrayfemblable, qu'il nous l'auoit promis, & le vouloit configner entre les mains de noftre Pere Paul qui eftoit lors preft de s'embarquer pour France. Le Pere Noirot auec les autres Peres Iefuites prierent le Pere Iofeph de faire enuers le pere du garçon qu'il trouuat bon qu'ils euffent eux-mefmes fon fils moyennant quelque gratification, & qu'infailliblement le menant en France, ils le rame-
877 neroient l'année prochaine, accommo- || dé à fon contentement.

Le fieur Emmery de Caen en promettoit encore dauantage pour l'auoir, de maniere que nos Religieux, ny le pere de l'enfant par tant de pourfuittes, & folicitez de tant de prieres, ne fçauoient comment conferuer le garçon, ny comment s'en deffaire. Bon Dieu, eft-il bien poffible que l'on cherchat en cela plus l'honneur propre que voftre intereft, Seigneur, car le vray zele ne fe foucie pas par qui le bien fe fait, pourueu qu'il fe faffe, ainfi que fit voir noftre Pere Iofeph, lequel fe défintereffant, renonça au petit qui nous appartenoit, & pria en faueur des Reverends Peres Iefuites, qui le receurent en France de la main du fieur de Caen par le moyen du Seigneur Duc de Vantadour qui s'employa pour eux.

Mais voicy en quoy parut la foupleffe d'efprit du Huron, pour auoir les prefens des Peres Iefuites, du fieur de Caen, & nous laiffer fon fils, car le Pere Iofeph l'ayant prié pour lefdits Peres, il ne vouloit pas

le desobliger, ny le sieur de Caen, à cause de la traite; que fait-il donc, il leur promet à tous deux son fils, & reçoit de mesme leurs presens, qui consistoient en couuertures de lits, chaudieres, haches, rassades & cousteaux, puis la veille du iour qu'il deut partir pour son retour aux Hurons, il dit aux Peres Iesuites qui demeuroient encores à nostre Conuent: I'ay laissé mon fils entre les mains des Peres Recollects qui vous le
garderont, & || audit sieur de Caen la mesme chose, 878
adioustant pour l'instruire en attendant que tu l'emmeine en ton pays, puis partit pour sa Prouince apres auoir pris congé du Pere Ioseph, & recommandé son fils, auquel seul il le vouloit confier pour demeurer auec nous, ou pour estre conduit en France par de nos Freres.

Le Nauire estant fretté & le sieur de Caen dispofé pour son retour en France, demanda le Sauuage, & les Peres Iesuites aussi, il y eut derechef un peu de difficulté à qui l'auroit, car le pere du garçon l'auoit accordé à tous, pour auoir de tous, & neantmoins l'auoit laissé chez nous, suiuant sa premiere intention, car moy demeurant en son pays auec le Pere Nicolas, on nous auoit promis six de ceux qui estoient de nos petits escholiers, & mesmes il y auoit des filles qui demandoient de venir en France auec nous, mais c'est une marchandise trop dangereuse à conduire.

En fin ce petit est embarqué, conduit & mené par le sieur de Caen, qui le laissa pour quelque temps chez son pere à Rouen, puis le fit conduire à Paris, où estant, les Reuerends Peres Iesuites l'eurent en leur possession, à la faueur de Monsieur le Duc de Vanta-

dour qui le demanda pour eux, lesquels l'ayans fait instruire auec assez de peine, pour n'y auoir personne qui sceut la langue qu'un seculier qui le voyoit parfois, ils le firent baptiser auec grande solemnité dans
879 || l'Eglise Cathedrale de Rouen, & fut nommé Louys de Saincte Foy, par Monsieur le Duc de Longueuille son parain, & Madame de Villars sa maraine, en la presence d'une infinité de peuple qui y estoit accouru, d'autant plus curieusement que quelques Mattelots auoient donné à entendre qu'il estoit le fils du Roy de Canada.

Coppie ou abbregé d'une lettre du V. Pere Ioseph de la Roche Daillon, Mineur Recollect, escrite du pays des Hurons à un sien amy, touchant son voyage fait en la Contrée des Neutres, où il fait mention du pays, & des disgraces qu'il y encourut.

Chapitre III.

Ce seroit vouloir cacher la lumiere sous le boisseau, que de vouloir nier au publicq les choses qui le preuuent * edifier, ou luy apporter un sainct & innocent diuertissement d'esprit, car l'homme infirme est de telle nature en ce monde, qu'il est necessaire que son ame iouïsse, sinon tousiours du moins par interualle, de quelque chose qui la contente, & par ainsi c'est le seruir & faire beaucoup pour luy, que de
880 luy donner || matiere d'un diuertissement pour l'em-

pescher du mal, s'il n'a de l'amour assez pour attirer à luy les diuines consolations d'un Dieu, apres lesquelles il n'y a plus de contentement qui vaille, ny de quoy on doiue faire estat que pour paruenir à ce mesme amour.

Ie vous ay dit comme nostre Pere Ioseph de la Roche Daillon s'estoit embarqué au Cap de la Victoire, pour le païs des Hurons, en intention de trauailler à leur conuersion, & de penetrer iusques aux dernieres Nations pour y porter son zele, & voir si elles estoient capables de recognoistre leur Dieu & se faire Chrestiens, mais pour ce que ie n'ay pas esté bien informé du succés de ce voyage, & que ie me pourrois tromper en ma relation, ie me contenteray de vous tracer icy en abregé une lettre que ce bon Pere escriuit à un sien amy d'Angers, où il luy mande principalement l'excellence des contrées Neutres, ce qui luy pensa arriuer & la maniere de leur gouuernement.

Monsieur,

Humble salut en la misericorde de Iesus. Encore est-il permis quoy qu'esloigné, de visiter ses amis par missiues, qui rendent les personnes absentes presentes. Nos Sauuages s'en sont estonnez voyans que souuent nous escriuions à nos Peres esloignez de nous, & que par nos lettres ils apprenoient || nos conceptions, & 881
ce que les mesmes Sauuages auoient geré au lieu de nostre residence. Apres auoir fait quelque seiour en nostre Conuent de Canada, & communiqué auec nos Peres & les Reuerends Peres Iesuites, ie fus porté d'une affection religieuse de visiter les peuples sedentaires, que nous appellons Hurons, & auec moy les

Reuerends Peres Brebeuf & de Noue, Iesuites. Y estans arriuez auec les peines que chacun peut penser à raison des mauuais chemins, ie receu lettre (quelque temps apres) de nostre Reuerend Pere Ioseph le Caron, par laquelle il m'encourageoit de passer outre à une Nation que nous appellons Neutre, de laquelle le Truchement Buslé disoit des merueilles. Encouragé par un si bon Pere & le grand recit qu'on me faisoit de ce peuple, ie m'y acheminé * & partis des Hurons à ce dessein, le 18. Octobre 1626. auec un nommé Grenolle, & la Vallée, François de nation.

Passans par la Nation du Petun, ie fis cognoissance & amitié auec un Capitaine qui y est en grand credit, lequel me promit de nous conduire à cette Nation Neutre, & fournir de Sauuages pour porter nos pacquets, & le peu de viures que nous auions de prouision, car de penser viure en ces contrées de mendicité s'est * se tromper, ces peuples n'entendans à donner qu'en les obligeans, & faut faire souuent de longues
882 traictes, & passer mesme plusieurs || nuicts sans trouuer autre abry que celuy des Estoiles. Il executa ce qu'il nous auoit promis à nostre contentement, & ne couchasmes que cinq nuicts dans les bois, & le sixiesme iour nous arriuasmes au premier village, où nous fusmes fort bien receus graces à nostre Seigneur, & à quatre autres villages en suitte, qui à l'enuie les uns des autres nous apportoient à manger, les uns du cerf, les autres des citroüilles, de la Neintahouy, & de ce qu'ils auoient de meilleur, & estoient estonnez de me voir vestu de la sorte, & que ie ne souhaitois rien du leur sinon que ie les conuiois par signes à

leuer les yeux au Ciel, & faire le ſigne de la ſainte Croix, & ce qui les rauiſſoit en admiration eſtoit de me voir retirer certaines heures du iour pour prier Dieu & vaquer à mon interieur, car ils n'auoient iamais veu de Religieux, ſinon vers les Petuneux & les Hurons leurs voiſins.

Enfin nous arriuaſmes au ſixieſme village, où l'on m'auoit conſeillé de demeurer; i'y fis tenir un conſeil, où vous remarquerez en paſſant, qu'ils appellent conſeils toutes leurs aſſemblées, leſquelles ils tiennent aſſis contre terre, toutes les fois qu'il plaiſt aux Capitaines, non dans une ſalle, mais en une cabane, ou en pleine campagne, auec un ſilence fort eſtroit pendant que le Chef harangue, & ſont inuiolables obſeruateurs de ce qu'ils || ont une fois conclu & ar- 883
reſté.

Là ie leur fis dire par le Truchement que i'eſtois venu de la part des François, pour faire alliance & amitié auec eux, & pour les inuiter de venir à la traicte, que ie les ſuppliois auſſi de me permettre de demeurer en leur païs, pour les pouuoir inſtruire en la loy de noſtre Dieu, qui eſt le ſeul moyen d'aller au Paradis. Ils accepterent toutes mes offres & me teſmoignerent qu'elles leur eſtoient fort agreables, de quoy conſolé, ie leur fis un preſent du peu que i'auois, comme de petits couſteaux, & autres bagatelles qu'ils eſtimerent de grand prix, car en ces païs-là on ne traicte point auec les Sauuages ſans leur faire des preſens de quoy que ce ſoit, & en contre-eſchange ils m'enfanterent (comme ils diſent), c'eſt qu'ils me declarerent citoyen & enfant du païs, & me donnerent en

garde (marque de grande affection) à Souharissen, qui fut mon pere & mon hoste, car selon l'aage ils ont accoustumé de nous appeller cousin, frere, fils, oncle, ou nepueu, &c. Celuy-là est le Capitaine du plus grand credit & authorité qui aye oncques esté en toutes les Nations, car il n'est pas seulement Capitaine de son village, mais de tous ceux de sa Nation en nombre de vingt-huict, tant bourgs, villes que vil-
884 lages, faicts comme ceux du païs || des Hurons, puis plusieurs petits hameaux de sept à huict cabanes, bastis en diuers endroits commodes pour la pesche, pour la chasse, ou pour la culture de la terre.

Cela est sans exemple aux autres Nations d'auoir un Capitaine si absolu, il s'est acquis cest honneur & pouuoir par son courage, & pour auoir esté plusieurs fois à la guerre contre les dix-sept Nations qui leur sont ennemies, & en auoir apporté des testes de toutes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillants de la sorte sont fort estimez parmy eux. Et quoy qu'ils n'ayent que la massuë & l'arc, si est-ce qu'ils sont tres-belliqueux, & adextres à ses *armes. Apres tout ce bon accueil, nos François s'en estans retournez, ie restay le plus content du monde, espérant d'y aduancer quelque chose pour la gloire de Dieu, ou au moins d'en descouurir les moyens, ce qui ne feroit peu, & de tascher d'apprendre l'embouchure de la riuiere des Hiroquois, pour les mener à la traicte.

J'ay faict aussi mon possible pour apprendre leurs mœurs, & façons de viures *, & durant mon seiour ie les visitois dans leurs cabanes, pour les sçauoir, & pour

inftruire, & les trouuois affez traictables, & fouuent aux petits enfans qui font fort esueil- || lez, tous nuds, 885
& efcheuelez, ie leur faifois faire le figne de la fainte Croix, & ay remarqué qu'en tous ces païs, ie n'en ay point trouué de boffus, borgnes ou contrefaicts.

Ie les ay toufiours veu conftans en leur volonté d'aller au moins quatre canots à la traicte, fi ie les voulois conduire, toute la difficulté eftoit que nous n'en fçauions point le chemin. Iamais Yroquet, Sauuage cogneu en ces contrées, qui eftoit venu là auec vingt de fes gens, à la chaffe au caftor, & qui en print bien cinq cens, ne nous voulut donner aucune marque pour cognoiftre l'embouchure de la riuiere. Luy & plufieurs Hurons nous affeuroient bien qu'il n'y auoit que pour dix iours de chemin iufques au lieu de la traicte, mais nous craignions de prendre une riuiere pour une autre, & nous perdre, ou mourir de faim dans les terres.

Trois mois durant i'eus toutes les occafions du monde de me contenter de mes gens. Mais les Hurons ayant defcouuert que ie parlois de les mener à la traicte, firent courir par tous les villages où ils paffoient de fort mauuais bruits de moy, que i'eftois un grand Magicien, que i'auois empefté l'air en leur pays, & empoifonné plufieurs, que s'ils ne m'affommoient bientoft, ie mettrois le feu dans leurs villages,
ferois mourir tous les enfans, enfin i'eftois || à leur 886
dire un grand Atatanite, c'eft leur mot pour fignifier celuy qui faict les fortileges qu'ils ont le plus en horreur, & en paffant fçachez qu'il y a icy force forciers, & qui fe meslent de guarir les maladies par marmo-

teries & autres fantafies, enfin ces Hurons leur ont toufiours dit tant de mal des François qu'ils fe font pû aduifer pour les diuertir de traicter auec eux, que les François eftoient inacoftables, rudes, triftes & melancoliques, gens qui ne viuent que de ferpens & venins, que nous mangions le tonnerre, qu'ils s'imaginent eftre une chimere nompareille, faifans des contes eftranges là-deffus, que nous auons tous une queuë comme les animaux, & les femmes n'ont qu'une mamelle, fituée au milieu du fein, qu'elles portent cinq ou fix enfans à la fois, & y adiouftent mille autres fottifes pour nous faire hayr d'eux.

Et en effet ces bonnes gens qui font fort faciles à perfuader, me prindrent en grand foupçon, fi toft qu'il y auoit un malade, ils me venoient demander s'il eftoit pas vray que ie l'euffe empoifonné, qu'on me tueroit affeurement fi ie ne le guariffois. I'auois bien de la peine à m'excufer & deffendre, enfin dix hommes du dernier village, appellé Ouaroronon, à une iournée des Hiroquois, leurs parens & amis, venans
887 traicter à noftre village, me vindrent vifiter || & me conuierent de leur rendre le reciproque en leur village, ie leur promis de n'y pas manquer lors que les neiges feroient fonduës, & de leur donner à tous quelques bagatelles, de quoy ils fe monftrerent contents, là-deffus ils fortirent de la cabane où ie logeois, couuant toufiours leur mauuais deffein fur moy, & voyant qu'il fe faifoit tard me reuindrent trouuer, & brufquement me firent une querelle d'Allemand, l'un me renuerfe d'un coup de poing, & l'autre prift une hache, & m'en penfant fendre la tefte, Dieu qui luy

deſtourna la main, porta le coup ſur une borne qui eſtoit là auprés de moy, ie receus encores pluſieurs autres mauuais traictemens, mais c'eſt ce que nous venons chercher en ces pays. S'appaiſans un peu, ils deſchargerent leur cholere ſur le peu de hardes qui nous reſtoient, ils prindent noſtre eſcritoire, couuerture, breuiaire, & noſtre ſac, où il y auoit quelques iambettes, eſguilles, alaines & autres petites choſes de pareille eſtoffe, & m'ayant ainſi deualiſé, ils s'en allerent toute la nuict fort ioyeux de leur emploite, & arriuez en leur village, faiſans reueuë ſur leurs deſpoüilles, touchez peut eſtre d'un repentir venu du Tres-Haut, ils me renuoyerent noſtre breuiaire, cadran, eſcritoire, couuerture, & le ſac, mais tout vuide.

Lors de leur arriuée en mon village, appellé Ou-
nontiſaſton, il n'y auoit que des || femmes, les hom- 888
mes eſtans allez à la chaſſe du cerf, à leur retour ils me teſmoignerent eſtre marris du deſaſtre qui m'eſtoit arriué, puis n'en fut plus parlé.

Le bruit courut incontinent aux Hurons que i'auois eſté tué, dont les bons Peres Brebeuf & de Noue qui y eſtoient reſtez m'enuoyerent promptement Grenolle pour en ſçauoir la verité, auec ordre que ſi i'eſtois encore en vie de me ramener, à quoy me conuioit auſſi la lettre qu'ils m'auoient eſcrite auec la plume de leur bonne volonté, & ne voulus leur contredire, puis que tel eſtoit leur aduis & celuy de tous les François, qui apprehendoient plus de diſgraces en ma mort que de profit, & m'en reuins ainſi au pays de nos Hurons, où ie ſuis à preſent tout admirant les diuins effects du Ciel.

Le pays de cette Nation Neutre eſt incomparablement plus grand, plus beau & meilleur qu'aucun autre de tous ces pays, il y a un nombre incroyable de cerfs, leſquels ils ne prennent un à un comme on fait par deça, mais faiſans trois hayes en une place ſpacieuſe, ils les courent tout de front, tant qu'ils les reduiſent en ce lieu, où ils les prennent, & ont cette maxime pour toutes ſortes d'animaux, ſoit qu'ils en ayent beſoin ou non, qu'ils tuent tout ce qu'ils rencontrent, de crainte, à ce qu'ils diſent, que s'ils ne les prenoient, que les beſtes iroient raconter aux autres
889 comme elles auroient eſté courues, || & qu'en ſuitte ils n'en trouueroient plus en leur neceſſité. Il s'y trouue auſſi grande abondance d'orignas, ou eslans, caſtors, chats ſauuages & des eſcurieus noirs plus grands que ceux de France, grande quantité d'outardes, coqs d'Inde, gruës & autres animaux, qui y ſont tout l'Hyuer, qui n'eſt pas long ny rigoureux comme au Canada, & n'y auoit encores tombé aucunes neiges le vingt-deuxieſme Nouembre, leſquelles ne furent tout au plus que de deux pieds de haut & commencerent à ſe fondre dés le 26. Januier, le huictieſme Mars, il n'y en auoit plus du tout aux lieux deſcouuers, mais bien en reſtoit-il un peu dans les bois. Le ſeiour y eſt aſſez recreatif & commode, les riuieres fourniſſent quantité de poiſſons & tres-bons, la terre donne de bons bleds, plus que pour leur neceſſité. Il y a des citroüilles, faiſoles & autres legumes à foiſon, & de tres-bonne huile, qu'ils appellent à Touronton*, tellement que ie ne doute point qu'on deuroit plus toſt s'y habituer qu'ailleurs, & ſans doute auec un

plus long ſeiour y auroit eſperance d'y aduancer la gloire de Dieu, ce qu'on doit plus rechercher qu'autre choſe, & leur conuerſion eſt plus à eſperer pour la foy que non pas des Hurons, & me ſuis eſtonné comme la compagnie des marchands, depuis le temps qu'ils viennent en ces contrées, n'ont faict hyuerner audit païs quelque François; ie dis aſſeurement qu'il ſeroit fort facile de les mener à la traicte, qui ſeroit un
grand bien pour aller & venir par un che- || min ſi 890
court & facile comme ie vous ay ia dit, car d'aller de la traicte aux Hurons parmy tous les ſauts ſi difficiles & touſiours en danger de ſe noyer, il n'y a guere d'apparence, & puis des Hurons s'acheminer en ce païs ſix iournées, trauerſant les terres par des chemins effroyables & eſpouuentables comme i'ay veu, ce ſont des trauaux inſupportables, & ſeul le ſçait qui s'y eſt rencontré.

Donc ie dis que Meſſieurs les aſſociez deuroient (à mon aduis) enuoyer hyuerner des François dans le païs des Neutres moins esloignez que celuy des Hurons, car ils ſe peuuent rendre par le lac des Hiroquois au lieu où l'on traicte tout au plus en dix iournées, ce lac eſt le leur auſſi, les uns ſont ſur un bord & les autres ſur l'autre, mais i'y vois un empeſchement qui eſt qu'ils n'entendent gueres à mener des canots, principallement dans les ſauts, bien qu'il n'y en aye que deux, mais ils ſont longs & dangereux, leur vray meſtier eſt la chaſſe & la guerre, hors de là ſont de grands pareſſeux, que vous voyez comme les gueux de France, quand ils ſont ſaouls, couchez le ventre au Soleil, leur vie comme celle des Hurons fort

impudique, & leurs couſtumes & mœurs tout de meſme; le langage eſt differant neantmoins, mais ils s'entendent comme font les Algoumequins & Montagnais. D'habits ne leur en cherchez pas, car meſme ils n'ont pas de brayers, ce qui eſt fort eſtrange & qui ne ſe treuue guere dans les Nations les plus ſauuagines.
891 Et pour vous dire au vray, il ſeroit expedient || qu'il ne paſſaſt icy toutes ſortes de perſonnes, car la mauuaiſe vie de quelques François leur eſt un pernicieux exemple, & en tout * ces païs les peuples quoy que ſauuages nous en font des reproches, diſans que nous leur enſeignons des choſes contraires à celles que nos François pratiquent. Penſez, Monſieur, de quel poix peuuent eſtre apres nos parolles: il eſt à eſperer pourtant de mieux, car ce qui me conſola à mon retour fut de voir que nos compatriotes auoient fait leur paix auec Noſtre Seigneur, s'eſtoient confeſſez & communiez à Paſques & auoient chaſſé leurs femmes, & depuis ont eſté plus retenus.

Il faut que ie vous die qu'on a traiĉté nos Peres ſi rudement que meſmes deux hommes deſquels les Peres Ieſuites s'eſtoient priuez pour les accommoder, ont eſté retirez par force, & ne leur ont voulu donner viures quelconques, pour nourrir & entretenir quelques petits Sauuages qui ſouhaittoient de demeurer auec nous, bien qu'ils leur promiſſent de leur faire ſatisfaire par quelqu'uns de nos bienfaiteurs. Il eſt cruel d'eſtre traiĉté de la ſorte par ceux meſmes de ſa Nation, mais puis que nous ſommes Freres Mineurs, noſtre condition eſt de ſouffrir & prier Dieu qu'il nous donne la patience.

On dit qu'il nous vient deux Peres nouueaux de France, nommez le Pere Daniel Bourſier & le Pere François de Binuille, qu'on nous auoit ia promis dés l'an paſſé : ſi cela eſt, ie vous prie pour ſurcroiſt de toutes vos peines || que prenez pour moy, de me faire 892
ſeurement tenir un habit qu'on m'enuoye, c'eſt tout ce que ie demande, car il ne ſe fait point icy de drap, & le noſtre eſtant tout uſé, ie ne m'en peux paſſer. Les pauures Religieux de Sainct François ayans le viure & le veſtir, c'eſt tout leur partage en terre, le Ciel nous l'eſperons ſous la faueur du bon Dieu, pour lequel ſeruir, tres-volontiers, pour le ſalut de ces peuples aueugles, nous engageons noſtre vie, afin qu'il luy plaiſe ſi il l'agrée de noſtre ſoing faire germer le Chriſtianiſme en ces contrées, Dieu permet le martyre à ceux qui le meritent, ie ſuis marry de n'eſtre pas en ceſt eſtat, & n'ignore pas neantmoins que pour eſtre recogneu vray enfant de Dieu, il faut s'expoſer pour ſes freres. Viennent donc hardiment les peines & les trauaux, toutes les difficultez & la mort meſme me feront aggreables la grace de Dieu eſtant auec moy, laquelle ie mandie par le moyen des prieres de tous nos bons amys de par delà, deſquels ie ſuis & à vous, Monſieur, tres-humble ſeruiteur en Noſtre Seigneur. Fait à Toanchain, village des Hurons, ce 18. Iuillet 1627.

Voylà tout ce qui eſt arriué de plus remarquable au voyage de ce bon Pere, duquel on peut remarquer ce que i'auois autrefois appris, l'enuie & malice des Hurons de ne vouloir pas permettre qu'allaſſions hyuerner parmy les Neutres, peur de les conduire à la

traicte par un chemin racourcy, ce qui leur feroit d'un
893 grand preiudice à la verité, entant || qu'ils ne pourroient plus traicter auec eux & en tirer les caftors que les autres porteroient aux François. Le copifte de la lettre du Pere s'eft mefpris à mon aduis au mot Huron Otoronton, qu'il veut faire fignifier de l'huyle, car c'eft proprement à dire beaucoup, ou ô qu'il y en a beaucoup. Il y en a qui auoient voulu fouftenir qu'il y auoit plus de diftance de Kebec aux Neutres que non pas aux Hurons, mais ils fe trompoient par la confeffion mefme du P. Iofeph qui aduouë qu'en dix iournées on pourroit defcendre à la traicte fi on auoit trouué l'embouchure de la riuiere des Hiroquois, où nos Hurons ne peuuent venir en moins de trois fepmaines. Ie coniecture auffi facilement ceft approche des Neutres de Kebec, en ce que les Hiroquois font plus proches des François que les Hurons, & les Neutres ne font qu'à une iournée des Hiroquois, qui font tous tirant au Su.

Ces Neutres iouïffent (felon l'aduis d'aucuns) de quatre-vingts lieuës de païs, où il fe fait de tres-bon petun, qu'ils traictent à leurs voifins. Ils affiftent les Cheueux releuez contre la Nation de Feu, defquels ils font ennemis mortels: mais entre les Hiroquois & nos Hurons, auant cette efmeute de laquelle i'ay fait mention au 26. Chapitre du fecond liure, ils auoient paix & demeuroient neutres entre les deux Nations, chacune defquelles y eftoit la bien venuë, & où ils n'ofoient s'entredire ny faire aucun defplaifir, &
894 mefme y mangeoient fouuent enfemble, || comme s'ils euffent efté amis; mais hors de là s'ils fe rencon-

troient, il n'y auoit plus d'amitié ny de careſſe, ains guerres & pourſuittes qu'ils continuent à outrance, ſans qu'on aye encore pû trouuer moyen de les reconcilier & mettre en paix, leur inimitié eſtant de trop longue main enracinée & fomentée par les ieunes hommes de l'une & l'autre Nation, qui ne demandent qu'à ſe faire valoir dans l'exercice des armes & de la guerre pour la patrie, & non pour les duels, qui ſont deteſtez par tout ailleurs, fors de mauuais, Chreſtiens & de ceux qui ne ſont point en eſtat de leur ſalut, qu'ils prodigaliſent à la moindre pointille d'honneur qui leur arriue. .

Ie m'eſtois autrefois voulu entremettre d'une paix entre les Hurons & les Hiroquois, pour pouuoir planter le S. Euangile par tout, & faciliter les chemins de la traicte à pluſieurs Nations qui n'y ont point d'accez, mais quelques Meſſieurs de la Societé me dirent qu'il n'eſtoit pas expedient, & pour cauſe d'autant que ſi les Hurons auoient paix auec les Hiroquois, les meſmes Hiroquois meneroient les Hurons à la traicte des Flamands, & les diuertiroient de Kebec qui eſt plus esloigné.

---

895 || *De deux François tuez par un Montagnais qui fut emprisonné apres des ostages rendus. Du lac appellé Sainct Ioseph, où les Sauuages allerent hyuerner, & comme ils leuent le camp.*

Chapitre IV.

En la mesme année 1627. sur la fin du mois d'Aoust arriua à Kebec le sieur de la Rade, Vice Admiral de la flotte enuoyé par le sieur Guillaume de Caen, pour la traicte de pelleteries. Le P. Ioseph le Caron, Superieur de nostre Maison, luy alla rendre ses deuoirs & offrir les prieres de ses Religieux, desquelles il fist assez peu d'estat pour auoir dés lors pris resolution en son ame de faire banqueroute à l'Eglise pour espouser une fille * à ce qu'on croit.

La discourtoisie de ce personnage augmentée par ce dessein, se fist encor voir au refus qu'il fist de passer en France un petit Sauuage nommé Louys, baptizé par nos Peres le iour de la Pentecoste dernier. Le Pere Ioseph n'ayant pu flechir ce cœur endurcy, y employa le pere de l'enfant, qui luy fist offre d'une quantité de pelleteries, vallans quatre fois plus que ne montoit la taxe ordonnée pour le passage d'un homme en France,
896 mais il demeura || inflexible. On luy parla de s'en plaindre à Messieurs du Conseil, & pour cela il ne s'esbranla point, par ainsi il fallut desister & auoir patience en retenant ce petit garçon par deuers nous. On nous a asseuré du depuis que ledit sieur de la Rade

eftoit rentré au giron de l'Eglife, de quoy ie louë Dieu & m'en refiouis.

En ce temps-là les Sauuages commencerent à s'affembler pour la pefche de l'anguille, defquels un nommé Mahican Alic Ouche eut quelque different auec le boulenger de l'habitation & un autre qui auoit efté à gage de Maiftre Robert le Chirurgien.

Leur difpute ne vint que pour un morceau de pain que ces François refuferent à ce Sauuage qui leur demandoit auec quelque violence, & les autres en lui refufant luy donnerent du poing & prefenterent le bout d'une arquebuze fans deffein toutesfois de l'en offencer, mais feulement pour repouffer la force par la force & la violence de celuy qui eftoit violenté par la faim. Ce que le Barbare prit neantmoins tellement à cœur qu'il fe refolut dés lors de les tuer tous deux au premier iour qu'il en trouueroit l'opportunité.

En ce temps-là le fieur Champlain eut volonté de faire un voyage au Cap de Tourmente, pour lequel il fift choix d'un nommé Henry, domeftique de la Dame Hebert & de quelques autres pour conduire fa chalouppe. Ce pauure Henry auoit eu un fonge admirable la nuict precedente, il luy eftoit aduis que reuenant du Cap de Tourmente, les Sauuages le || vou- 897
loient tuer à coups de haches & defpées, * ce qui le fift crier fi haut à fon compagnon couché aupres de luy: Louys, Louys, fecourez-moy, les Sauuages me tuent, que s'eftant efueillé au bruit il trouua que c'eftoit fonge & non point verité, & fe raffeura à force de luy dire qu'il ne falloit point adioufter de foy aux

ſonges & reſueries qui nous viennent la nuict en dormant.

Sa maiſtreſſe qui ne le pouuoit diſpenſer de ce voyage nonobſtant ſes excuſes & ſes prieres luy conſeilla de prendre ſon chien & qu'il luy ſeroit de bonne guette, mais le mal-heur fut que le ſieur de Champlain eſtant preſſé de partir, le pauure Henry n'eut pas le loiſir d'embarquer ſon chien, qui luy euſt ſauué la vie & tiré du péril.

Le lendemain à certaine heure du iour Mahican Atic Ouche fut au logis de la Dame Hebert luy demander un morceau de pain, car il eſtoit grand amy de la maiſon, mais luy ayant eſté reſpondu que celui qui en auoit la charge eſtoit allé au Cap de Tourmente & qu'il y en auoit pour lors fort peu à la maiſon, il creut entendant parler de celuy qui auoit la charge du pain que c'eſtoit le boulenger qui l'auoit offencé, & partant ſans autrement s'informer de ce qui en pouuoit eſtre, partit ſur le ſoir bien tard pour l'aller trouuer au cul de ſac, où il deuoit coucher en la cabane du Chirurgien auec un pauure manouurier appellé du Moulin, leſquels ayans trouué la cabane fermée,
898 furent contraincts de coucher || ſous un arbre enueloppez dans leurs couuertures à cauſe du froid.

Eſtans tous deux bien endormis, arriua le Sauuage Mahican Atic Ouche, avec ſes armes, ſa hache & l'eſpée à onde de laquelle il leur donna tant de coups au trauers du corps, qu'ils reſterent morts ſur la place ſans auoir pû ſe faire cognoiſtre, ce qui leur euſt ſauué la vie, car ce n'eſtoit point à eux à qui on en vouloit, mais au boulenger de Kebec & au ſeruiteur de Maiſtre

Robert, & neantmoins le coup eſtoit donné, de quoy le meurtrier meſme fut marry, mais trop tard, car Henry eſtoit l'un de ſes meilleurs amys.

Ce mal-heur acheué, le mal-heureux Barbare tout attriſté vouloit couurir ſon faiƈt, il prit les deux corps, & les traiſna le long de la prairie ſur le bord de l'eau, afin que la marée venant elle les emportaſt, puis ſe rembarqua dans ſon canot & ſe retira en ſa cabane, où il ne fut pas le bien venu pour n'auoir point apporté d'anguilles.

Le lendemain matin les deux François à qui le Barbare en vouloit furent où les deux corps auoient eſté meurtris, & trouuans la trace du ſang iugerent de ce qui eſtoit arriué ſans ſçauoir encore comment, ils ſuiuirent la piſte & trouuerent les deux cadaures ſur le bord de l'eau d'où ils les retirerent & les mirent en lieu de ſeureté hors du hazard de la marée & des flots, puis ſe rembarquerent dans leur canot pour l'habitation, où ils donnerent aduis au ſieur du Pont Graué du
fu- || neſte accident, qui à cette occaſion deſpecha une 899
chalouppe au cul de ſac pour en rapporter les deux corps ainſi miſerablement tuez, puis en meſme temps enuoya aux RR. PP. Ieſuites & à noſtre Conuent aduertir que l'on ſe donnaſt de garde des Sauuages, & fiſt prier le P. Ioſeph particulierement qu'il luy fiſt la faueur de le venir trouuer pour aduiſer à ce qu'on auroit à faire.

La chalouppe arriuée auec les deux corps morts eſtonna fort tous les François, notamment la Dame Hebert, laquelle ſe reſouuenant du ſonge du pauure deffunƈt Henry qui auoit eſté ſon domeſtique, s'en af-

fligea fort & difoit en fe plaignant d'elle-mefme : Helas,
i'ay efté en cela bien miferable de n'auoir point creu
à ceft infortuné garçon, qui nous auoit par le minif-
tere de fon ange, comme aduerty de fon defaftre à
venir, mais helas qui pourroit adioufter foy aux fon-
ges & refueries qui nous arriuent fi fouuent en dor-
mant, finon que l'on manquat de fageffe.

Les corps furent mis dans l'habitation & pofez en
lieu decent, tandis que tous les Capitaines Monta-
gnais qui eftoient là és enuirons de Kebec furent
mandez par le fieur de Champlain de le venir trou-
uer promptement, ce qu'ils firent auec la mefme dili-
gence que le Truchement Grec leur auoit enchargé,
& du mefme pas le Sauuage Choumin auec fon beau-
frere vindrent en noftre Conuent faifans les ignorans
& les eftonnez, mais bien dauantage quand ils virent
900 que l'entrée de la || maifon leur fut refufée par noftre
F. Geruais qui en eftoit le portier. Toutesfois non fi
rigoureufement qu'il ne mift Choumin au choix d'y
entrer & non point à l'autre, s'il ne quittoit premie-
rement ce qu'il auoit de caché deffous fa robbe.

Il y eut là un petit de contraftes, car les bonnes gens
ne vouloient point aduoüer qu'ils euffent rien de ca-
ché, & le bon Frere perfeueroit dans fon foupçon que
ce Barbare auoit quelque chofe fous fa robbe qu'il te-
noit ferrée deuant fon eftomach, à la fin il en tira une
bayonnette, que quelque Rochelois luy auoient*
traictée, laquelle il donna audit Frere, qui fur cefte
indice leur fift quelque reprimende de leur mauuaife
volonté à l'endroit des François & de la mort de deux
nouuellement tuez, ce qu'il difoit à deffein pour ap-

prendre d'eux qui en auoit efté les meurtriers & non pour aucune mauuaife oppinion qu'il euft de ce Choumin qui nous eftoit tres-bon amy.

Choumin neantmoins un peu picqué au ieu ne fe pû taire qu'il ne luy die : Frere Geruais, ie croy que tu n'as point d'efprit, penfe-tu que ie fois fi mefchant de te vouloir du mal ny à aucun des François : ie viens de l'habitation, où i'ay veu les deux corps morts meurtris par les Hiroquois, & non par aucun de noftre Nation, car qu'elle * apparence apres tant de bien-faićts receus que nous foyons fi miferables que de tuer de tes gens, tu fçay bien toy-mefme que ie fuis voftre amy & à || tous tes freres, & que fi i'ay 901
peu vous rendre feruice ie l'ay toufiours fait à mon poffible & veux continuer iufques à la mort de vous aymer comme mes freres & enfans. Tu diras que tu as trouué mon-beau frere faify d'un grand coufteau, mais fçache que ce n'eft pas pour faire du defplaifir aux François, mais pour fe deffendre des Hiroquois, dont on dit qu'il y a grand nombre dans les bois pour nous furprendre, comme ils ont fait ces deux François, de quoy rendent tefmoignage nos Capitaines mandez à l'habitation par le fieur de Champlain.

Le Frere Geruais luy repliqua qu'il ne doutoit nullement de fon amitié, mais qu'il ne pouuoit croire que ce fuffent autres que Montagnais qui euffent faićt ce coup, & que s'il eftoit braue homme il leur defcouuriroit les meurtriers pour s'en donner de garde une autrefois, ce qu'il ne voulut faire niant toufiours qu'il les cogneut, mais il affeura le Frere qu'il feroit fon poffible pour les defcouurir & amener vif ou mort à

Kebec, pourueu qu'on luy rendit ſon grand couſteau, qui ſeruiroit pour leur trencher la teſte s'ils faiſoient les retifs. Le frere leur ayant rendu, ils partirent pour l'habitation parler au Pere Ioſeph, auquel ils conterent ce qui leur eſtoit arriué depuis leur entreueuë.

Les Capitaines Sauuages eſtans tous à Kebec, le ſieur de Champlain les harangua & leur fiſt voir les corps, & les playes de ces meurtres, où ſe recognut
902 que l'eſpée dont || on s'eſtoit ſeruy eſtoit une eſpée ondée, qui fiſt croire à pluſieurs particulierement à Choumin, qu'elle eſtoit d'un de leur Nation, ce que nioit abſolument Mahican Atic Ouche, qui taſchoit de ſe iuſtifier & couurir ſon forfaict par ceſte ſimple negative, mais il eſtoit deſia tellement dans la mauuaiſe eſtime de tous les autres Capitaines de ſa Nation, qui ne l'oſoient neantmoins abſolument condamner ſans une plus grande cognoiſſance de cauſe, qu'ils deleguerent des perſonnes pour en faire les informations, & pourſuiure contre luy.

Eſrouachit ſouſtint que le faict auoit eſté perpetré, auec l'eſpée d'un de leur Nation, & qu'il falloit en faire recherche, puis rehauſſant ſa voix vers tous les ſiens qui eſtoient là preſens leur dit : ô hommes qui eſtes icy aſſemblez ! eſt-il pas vray que nous ſommes bien meſchans de tuer de la ſorte ceux qui nous font du bien & nous aſſiſtent de leur moiens, car ſans eux que deuiendrions-nous au temps de l'extreme famine qui nous aſſaille ſi ſouuent, nous mourrions tous ou au moins nous ſouffririons beaucoup, par quoy ie vous promet, dit-il au ſieur Champlain, de faire moy-meſme une exacte recherche de ces meſchans pour vous

les amener en vie ou en rapporter les teſtes, que ie vous conſigneray, partant fiez vous-en à moy, de quoy le ſieur de Champlain le loüa & pria de ne deſiſter point de ſes pourſuites que les criminels ne fuſſent deſ- || couuers, parce qu'il auoit eſté dit & conclud par 903
les Chefs François, que iuſques à ce qu'ils fuſſent amenez, il ne ſeroit permis à aucun Sauuage d'approcher les François de vingt pas loing, ſoit allans par les bois ou approchans des maiſons, ſans que premier ils appellaſſent pour euiter aux ſurpriſes, à peine d'eſtre arquebuſez par les François, qui n'iroient plus ſans armes, ce qui troubla fort la peſche de l'anguille, car tout cecy arriua au mois d'Octobre l'an 1627. qu'elle commençoit à eſtre bonne.

L'on fit l'enterrement de ſes* deux corps le plus honorablement que faire ſe peut & le ſeruice acheué, le Pere Ioſeph s'en retourna au Conuent auec Choumin, auquel on fiſt cognoiſtre la malice des Montagnais, qu'il aduoüa franchement & promit que dans deux iours il ſçauroit les meurtriers, mais qu'il les prioit de ne point dire à perſonne qu'il les auroit decelez, ce qu'on luy promit, afin que la vengeance ne tombat point ſur luy, car entre ces Nations-là il ne fait pas bon eſtre ennemy de perſonne ſi on ne ſe veut mettre dans le hazard d'eſtre tué.

Eſtant party de noſtre Conuent, il s'en alla droit trouuer celuy à qui il auoit veu une eſpée à onde, mais un peu trop tard, car le marchand* ayant ſceu qu'on le cherchoit il la ietta dans la riuiere, ou du moins il la cacha ſi bien qu'elle ne ſe trouua point, ce que voyant Choumin il luy preſenta à tenir le tuſtebeſon,

804 duquel i'ay parlé au chapitre des conſeils, liure || ſecond, mais ſe tournant de coſté il le refuſa & pleurant diſoit, i'ay touſiours bien aymé Henry, ce qui eſtoit vray, mais ce n'eſtoit pas à dire qu'il ne l'eut tué.

Choumin voyant ce refus, il le preſenta à pluſieurs autres qui ne firent aucune difficulté de le tenir pour ce qu'ils ſe ſentoient innocens, & puis s'en retourna chez nous, où il dit à nos Religieux qu'aſſeurement Mahican Atic Ouche auoit fait le coup, & qu'il le falloit prendre, il en fut dire autant au ſieur de Champlain, qui fiſt venir ledit Mahican pour voir s'il l'aduoüeroit, mais arriué qu'il fut dans la chambre il ne fiſt que pleurer, diſant qu'il eſtoit un meſchant, & qu'il meritoit la mort, & nya pourtant fort & ferme qu'il eut commis le meurtre.

Et d'autant que l'on auoit trouué la piſte de trois perſonnes de diuerſes grandeurs, l'on luy demanda ſi ces * deux enfans auoient aſſiſté au meurtre commis, il dit que non, & que n'ayant pas faict le coup il ne les y auoit pas conduits. L'on enuoya querir trois de ſes enfans, leſquels on interrogea, mais ſans en pouuoir rien tirer, quelqu'uns eſtoient d'aduis qu'on les deuoit conſtituer priſonniers, & d'autres trouuerent meilleur d'en retenir l'un & laiſſer aller les deux autres, qui s'en retournerent ſaiſis d'une telle eſpouuente que le plus grand des deux aagé d'enuiron 18. ou 20. ans arriuant de l'autre coſté du fleuue, tomba mort ſur la place, ce qui eſtonna fort les Sauuages, qui diſoient que ſe ſentant coulpable, il eſtoit mort de frayeur d'eſtre faict mourir par iuſtice.

905 || Les Chefs de Kebec voyans que l'on ne pouuoit

lors tirer preuue suffisante pour faire mourir le meurtrier, l'on demeura d'accord auec les Capitaines Sauuages & l'accusé, qu'il donneroit son fils, & Esrouachit, l'un desdits Capitaines & parent dudit accusé, un autres des siens, & que tous deux demeureroient pour ostages, iusques à ce qu'on eust descouuert le meurtrier, & que au renouueau ledit Esrouachit seroit tenu de representer ledit Mahican Atic Ouche ou le meurtrier conuaincu du crime.

Pendant l'Hyuer l'on fit toutes les diligences possibles pour cognoistre le malheureux, mais les Sauuages interessez en la cause oppinerent tous que ce ne pouuoit estre autre que celuy duquel on se doutoit, & qu'il ne falloit s'en informer dauantage, pour ce qu'autrement on en offenceroit plusieurs pour un.

Le Printemps venu, l'on esperoit à Kebec que Esrouachit rameneroit son homme, mais craignant d'y receuoir quelque affront, il le renuoya par un Capitaine de Tadoussac, nommé le Ieune la Fouriere, qui le conduit iusques à Kebec, ou plusieurs Sauuages, entre autres Choumin, donnerent aduis qu'il le falloit retenir comme coulpable, & deliurer les deux garçons comme innocens, ce qui fut faict.

L'on esperoit bien faire son procés si tost que les Nauires François seroient arriuez, mais la prise qu'en firent les Anglois en em- || pescherent * l'execution, 906
& fut en fin deliuré un peu auant qu'ils se rendissent maistres du pays, car il ne voulut iamais rien confesser du meurtre commis, bien qu'il s'accusast comme criminel, disant tousiours qu'il estoit un meschant homme, & auoit merité la mort, mais tout cela n'es-

toit rien dire, car la Confeſſion veut qu'on die en quoy on a eſté meſchant, & ſpecifier les fautes.

La peſche de l'Anguille fut aſſez bonne, bien qu'elle ne fut la bonne année, car de deux en deux ans il y en a touſiours une meilleure que l'autre, ie ne ſçay par quelle raiſon, ſinon que le Createur là * ainſi voulu. Les Sauuages ne la firent pas ſi librement qu'à l'accouſtumée, à cauſe du meurtre commis, dont ils apprehendoient la punition ſans qu'on euſt deſſein de leur mesfaire, c'eſt pour quoy beaucoup ſouffrirent de grandes neceſſitez au mois de Decembre, que les neiges furent baſſes, & fondoient à meſure qu'elles tomboient, tellement que les Barbares ne pouuoient aller à la chaſſe, & ſi n'auoient que fort peu de poiſſon.

Au commencement du mois de Ianuier, Choumin auec un autre Sauuage vindrent à l'habitation, traiter quelques viures pour leur aider à couler le temps iuſques aux grandes neiges, & dirent qu'il y auoit vingt-cinq ou trente perſonnes, tant hommes, femmes qu'enfans de leur compagnie au delà de la riuiere en ſi grande neceſſité, qu'il y auoit dix à douze iours
907 qu'ils n'auoient mangé, ſinon || des champignons qu'ils trouuoient à des vieux heſtres, dont ils ſe ſouſtenoient.

Choumin ayant eu parole des ſieurs de Champlain & du Pont qu'ils les accommoderoient de quelques viures à credit, il leur fit ſigne de paſſer la riuiere, & ſe rendre vers Kebec s'ils pouuoient trouuer paſſage entre les glaces, comme ils firent, non ſans courir de grandes riſques de leur vie, mais comme de pauures loups, la faim les faiſoit ſortir des bois, dont nous en

eufmes huict qu'il nous fallut nourrir l'efpace de huict iours, & puis fe retirerent en leurs cabanes proches de l'habitation, où ils demeurerent iufques à la fin du mois de Ianuier, qu'ils s'en allerent chaffer (la faifon eftant lors bonne) vers le lac de Sainct Iofeph, où ils firent bien leur profit aux defpens des caribouts, eslans & autres beftes qui y font à foifon.

Ce lac de Sainct Iofeph, de grande eftenduë, a efté ainfi nommé par les François, à caufe que le P. Iofeph, Superieur de noftre Maifon, y auoit paffé partie d'un Hyuer auec les Barbares, comme en un tres-bon endroit, tant pour la pefche que pour la chaffe, comme i'ay dit, y ayant tout autour quantité de beftes fauues, & des caftors en abondance, & d'où il n'y a de l'habitation que pour une iournée de chemin en Hyuer, & encores moins en Efté, mais qui eft de tres-difficile accés, à caufe de quatorze fauts que l'on rencontre en chemin, où il faut tout porter, & le canot & l'équipage, plus de deux lieuës || loin parmy les bois. 908

Le iour pris que tous les Sauuages deuoient partir pour leur retour parmy les bois, l'un d'entr'eux à ce deputé le cria à pleine tefte par tout le quartier, difant: O hommes qui eftes icy campez, on a iugé à propos que demain matin on decabanera pour un tel voyage, que tout le monde fe tienne donc preft, car ie m'en vay marquer le chemin, ce qu'il fit en donnant quelque * coups de hache à certains arbres qui leur feruirent de guide, dont i'admire l'inuention, mais bien dauantage quand fans * ces marques il * paffent de droite ligne, iufques à plufieurs lieuës, trouuer un nid d'oyfeau, ie dis un petit nid d'oyfeau, un

morceau d'eslan caché deſſous la neige, ou un hute qui ne paroiſt qu'à trois pas de vous.

C'eſt icy ou * les plus entendus Aſtrologues & Mathematiciens Europeans perdroient leur theorie & leur beau diſcours deuant un peuple qui ne ſçait les choſes que par la pratique, & non des liures. I'ay veu des perſonnes qui pour auoir leu de ces livres ſe croyoient fort habiles gens, leſquels venans à l'experience ſe trouuoient fort ignorans deuant des Mariniers meſmes qui ſçauoient à peine lire. La theorie de nos Doctes eſt bien neceſſaire, mais la pratique de nos Barbares vaut encore mieux, à laquelle ie me fierois pluſtoſt qu'à l'autre.

Tout le camp eſtant leué & les cabanes ruinées,
909 ce qui ſe fait en fort peu de temps, le || bagage fut diſpoſé, arrangé & accommodé ſur les traiſnes, qui ſont leurs chariots de bagages, dont les unes ſont longues de plus de dix pieds, & les autres moins, larges ſeulement d'un pied ou peu plus, à cauſe de beaucoup d'arbres & de lieux fort eſtroits où il leur conuient ſouuent paſſer. Les femmes & les filles, qui en ſont les cheuaux & les mulets, ſe mirent ſous le ioug, paſſans une corde ſur leur front qui tenoit au chariot, & auec cet ordre ſe mirent en chemin dés le lendemain matin, pour paſſer les premieres (auant le gros de l'armée) deuant noſtre maiſon, où elles eſperoient receuoir une ample charité qu'on leur fit le mieux que l'on peut, car elles eſtoient toutes ſi maigres & deffaictes, auſſi bien que les hommes qui vindrent apres, qu'elles faiſoient horreur & pitié.

Neantmoins auec toutes ces peines, ces ſouffrances & ces trauaux, elles eſtoient toutes ſi gayes & con-

tentes qu'elles ne faifoient que rire & chanter en chemin, ce qui faifoit eftonner nos freres qui leur portoient une fainte enuie, de pouuoir eftre patiens comme elles, parmy de fi cruelles neceffitez qu'elles deuoroient auec un courage virilien, ce* faifant violence, car elles ne font point infenfibles.

C'eft une leçon loüable que les Sauuages nous donnoient demeurans auec eux, de ne nous attrifter point pour chofe qui nous arriuaft. Si tu t'attrifte,difoient-ils un iour au Pere le Ieune, tu feras encore plus malade, fi || ta maladie augmente tu mourras, confidere 910
que voicy un beau pays, ayme-le, fi tu l'ayme tu t'y plairas, fi tu t'y plais tu t'y refiouyras, fi tu t'y refiouys, tu guariras, & par ainfi tu viuras content & ne mourras point miferable.

Fin du troifième Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.
1865



